

DISCOURS

sur les

RAPPORTS ENTRE LA SCIENCE

ET LA RELIGION RÉVÉLÉE.

—

II.

DISCOURS

SUR LES

RAPPORTS ENTRE LA SCIENCE

ET

LA RELIGION RÉVÉLÉE,

PRONONCÉS A ROME

PAR NICOLAS WISEMAN,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, PRINCIPAL DU COLLÈGE ANGLAIS, ET
PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE ROME.

La science devrait être consacrée
au service de la religion.

GRIMES, VIII, 4.

TOME SECOND.



Bruxelles,
PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ NATIONALE,
POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

—
1838

INTRODUCTION ANALYTIQUE.

Dans le premier volume, nous avons démontré que les faits de la science, convenablement étudiés, étaient autant de témoignages qui venaient corroborer le récit de la Genèse. Dans ce second volume, notre tâche ne sera pas aussi facile. Nous allons passer en revue l'histoire primitive et les monuments des peuples. Quand on interroge la nature, ses réponses ne peuvent être que claires, précises, et surtout sincères; ils n'en est pas de même quand on interroge les nations. Il semble que la vanité soit un penchant si naturel à l'homme, qu'il égare les meilleurs esprits et même dans les circonstances les plus graves. En effet, interrogez les peuples sur leur origine, tous se prétendent les plus anciens, de véritables *autochtones* enfin. Mais la nation dont les prétentions à cet égard sont surtout extravagantes, c'est sans comparaison celle qui habite l'Inde : ses connaissances réelles en philosophie, science qu'elle a enseignée aux nations de l'Europe et peut-être de l'Asie, ont pendant longtemps fait admettre comme également certaines les conséquences de ses calculs astronomiques. Or, ces conséquences ne tendraient pas à moins qu'à établir une antiquité de 4,320,000 ans. (Nous verrons bientôt l'origine de ce nombre.) Le malheureux Bailli fut le premier en Europe qui, presque à la fin du 18^e siècle, prit la défense de l'antiquité indienne; il citait, entre autres, des observations astronomiques faites, 1,491 ans, et même 3,192 ans avant notre ère. Montucla et Delambre qui, comme Bailli, n'étaient pas des astronomes beaux-esprits, mais qui s'occupaient sérieusement de la science, attaquèrent vivement le système établi par leur compatriote. Le pre-

mier démontra que ce fameux nombre dont nous venons de parler (4,320,000 ans) n'est que l'expression d'une grande période, à la fin de laquelle le monde se renouvelle, selon les Indiens. Ils avaient calculé, comme les Arabes, que les étoiles fixes accomplissent leur révolution entière dans un espace d'environ 24,000 ans (c'est la grande année platonique, (1) et regardant cette révolution comme un jour de Brahma, 360 de ses révolutions formeront une année dont la moitié compose un joug, ou 4,320,000 ans. Les astronomes anglais ne restèrent pas en arrière des attaques dirigées contre cet absurde système d'antiquité; mais celui d'entre eux qui a employé le moyen le plus efficace pour le combattre est sans contredit le docteur Bentley. Il est allé s'établir dans l'Inde pour étudier le sanskrit et le système astronomique des brahmes. Il s'est procuré leur ouvrage classique et sacré sur l'astronomie, le fameux *Surrya-Siddhanta* (ouvrage qui a fait faire de si curieuses bêtises à Dupuis). Ce livre, auquel les Brahmes accordent plus de deux millions d'années d'antiquité, contient des calculs sur les positions et les mouvements moyens des planètes. C'est en comparant ces calculs avec ceux qu'on a tirés des tables européennes les plus exactes, pour les mêmes positions, que M. Bentley est arrivé à la démonstration que cet ouvrage ne peut pas avoir plus de 800 ans d'antiquité. Il l'attribue à *Varaha*, fameux astronome indien, dont on sait que le disciple *Sotanund* vivait il y a environ 700 ans.

Un des mythes favoris des Indiens est l'histoire de Rama, dont les exploits sont célébrés dans le *Ramayana*, poème sacré, et tenu parmi les Indiens dans la plus haute vénération. Dans ce poème, on donne une description minutieuse de la position des planètes à la naissance du héros, et lorsqu'il atteignit sa 21^e année. L'indication ici est précise, et on a pu avec facilité démontrer que l'état du ciel donné par la description répond à l'année 961 avant notre ère.

(1) Qui est plus exactement d'environ 25,000 ans, à cause de la précision des équinoxes.

Un personnage non moins célèbre dans la mythologie indienne est *Krishna*, connu depuis longtemps en Europe par la publication *Bhagvat-Gita*, où se trouve le fameux colloque avec Arjoon, au moment de la bataille de Kooroo-Kshetra, dans les plaines de Delhy; ce nom de Krishna, écrit quelquefois Kristna, a fourni aux philosophes du 18^e siècle l'occasion d'établir quelque similitude avec le nom de Christ; et comme à cette époque personne ne révoquait en doute la haute antiquité du livre et du personnage, l'analogie qui se trouvait entre les principaux événements de la vie de Jésus et celle du héros indien n'a pas manqué d'être interprétée toute en faveur de ce dernier, regardé par les Indiens comme une incarnation de la Divinité. M. Bentley éprouva beaucoup de difficultés pour déterminer l'époque de l'existence de ce demi-dieu; le livre ne contenait aucune indication astronomique, mais il fut assez heureux pour se procurer le *Janampatra* de Krishna, espèce de thème généthliaque, contenant la position des planètes à la naissance du héros. D'après la supputation basée sur les tables européennes, réduites au méridien d'Oujein, il paraît que le ciel ne peut avoir offert l'état décrit dans le *Janampatra* que le 7 août de l'an 600 de notre ère. « Cette légende, dit M. Bentley, n'est donc qu'une habile imitation du Christianisme, imaginée par les brahmes, afin d'empêcher les naturels du pays d'embrasser la nouvelle religion qui avait commencé à pénétrer jusqu'aux limites les plus reculées de l'Orient. » Si à des faits aussi positifs on ajoute les opinions d'astronomes distingués, tels que Laplace, Delambre et Schaubach, dont le premier va même jusqu'à nier que les observations datées de 1,491 ans et de 3,193 avant l'ère chrétienne aient été réellement faites, et qui les croit seulement calculées par rétrogradation; si à de telles autorités, disons-nous, on ajoute les témoignages de Moskelque, d'Heeren et de Cuvier, on ne pourra s'empêcher de conclure avec Klaproth que « les tables astronomiques des Hindous auxquelles on avait attribué une antiquité prodigieuse ont été dressées dans le 7^e siècle de l'ère vulgaire, et furent postérieurement reportées par le calcul à une époque antérieure. »

Si nous passons maintenant à l'histoire de ce singulier peuple, nous trouverons, comme dit Heeren, que sa chronologie et son histoire sont aussi fabuleuses que sa géographie et son astronomie. Chez cette nation, l'imagination l'emporte sur toute autre faculté.

Quand on veut remonter à l'origine des dynasties qui ont régné dans l'Inde, on arrive à deux races royales distinguées par les noms de *surya* et de *chandra*; c'est-à-dire le soleil et la lune. Mais ces dynasties ne font pas plus autorité parmi les Indiens que les générations des héros et des rois parmi les Hellènes : c'est l'histoire poétique du pays. L'auteur que nous venons de citer, après un long travail sur ce sujet, finit par conclure que la région du Gange a été le siège de royaumes puissants et de villes florissantes plusieurs siècles, et probablement 2,000 ans avant Jésus-Christ. Et au lieu de six mille ans avant Alexandre, date donnée par Arrien : au lieu des millions d'années supputées d'après les fables des brahmes, nous trouvons, avec William Jones et d'autres, que le temps d'Abraham est l'époque historique la plus ancienne d'une organisation politique dans l'Inde. En étudiant d'autres documents, le colonel Tod est arrivé à des conclusions à peu près semblables ; il fait coïncider l'établissement de la monarchie dans l'Inde avec l'époque où se sont fondées celles des Égyptiens, des Chinois et des Assyriens. Il faut placer cette époque environ un siècle et demi après le déluge, et plus tard, si nous adoptons la chronologie des Septante, que plusieurs savants sont disposés à admettre.

Les recherches de Heeren et du colonel Tod ont également éclairci deux points très-importants de l'histoire primitive des Hindous, savoir : l'origine de la nation en général, et celle des brahmes en particulier. Heeren n'hésite pas à croire, d'après ses scrupuleuses investigations, que ces derniers sont une race distincte venue du nord ; race de réformateurs religieux qui combattaient le bouddhisme, et dont la route est marquée par la ligne de temples qu'elle a tracée dans sa marche vers le sud. Le colonel Tod, et avant lui William Jones, ont prouvé que les Hindous eux-

mêmes placent le berceau de leur nation vers l'ouest, et probablement dans la région du Caucase (*Paropamisus*). A différentes époques, des tribus parties des mêmes contrées sont venues envahir les territoires possédés par leurs prédécesseurs, et la dernière grande irruption paraît avoir eu lieu environ 600 ans avant notre ère, lors de la dislocation de la puissante nation des *Gètes*, dont une branche s'est étendue dans l'Inde et se trouve encore dans les *jits* de ce pays; tandis que l'autre branche s'est portée sur l'Asie mineure, et est venue se jeter dans le nord de l'Europe, en donnant son nom au *Jutland*. En adoptant cette hypothèse du savant écrivain, et il est difficile de s'y refuser en voyant les points de similitude qui existent entre les habitants du nord et les habitants actuels du Rajasthan; dans l'habillement, la théogonie, les coutumes guerrières, les formes religieuses et les habitudes civiles; en adoptant, disons-nous, cette hypothèse, nous voyons comment deux colonies de la même tribu peuvent, dans le cours de quelques siècles, avoir acquis les caractères physiques les plus différents: l'un ayant les cheveux blonds et la peau blanche des Danois, l'autre la couleur brune, naturelle aux peuples de l'Inde.

La chronologie et l'histoire des Indiens étant ainsi renfermées dans des limites où il a été possible de les comparer avec celles des autres nations du globe, il n'y a plus, après eux, de peuple en Asie qui sous ce point de vue puisse être l'objet d'un long examen. Les annales persanes peuvent à peine remonter au delà de l'avènement des Sassanides. Quant aux autres royaumes mahométans, leur histoire ancienne se compose de ce qu'ils empruntent de Moïse ou de quelque tradition juive; et les nations chrétiennes, telles que les Arméniens et les Géorgiens, n'ont à produire aucun fait historique, ayant quelque authenticité, qui remonte plus de deux ou trois siècles avant Jésus-Christ. Il ne reste donc que la Chine, qui demande une attention particulière.

Le peuple chinois possède une littérature nationale d'une haute antiquité, et a la prétention d'être la première ou la prin-

cipale nation du globe. Selon Klaproth, le plus ancien historien de la Chine fut le célèbre philosophe et moraliste Confucius, auteur des annales connues sous le titre de *Chu-King*. On suppose qu'il vivait 4 ou 500 ans avant Jésus-Christ; il fait remonter son histoire au temps de Yao, 2,000 ans avant sa propre époque, mais les Chinois réclament contre une date si récente, et prétendent remonter à 3,276,000 ans.

L'authenticité même des livres de Confucius est fort douteuse: les Chinois racontent que 200 ans après la mort du philosophe un de leurs mauvais empereurs, Chi-hoang-ti, proscrivit les livres historiques, et que ce ne fut que sous la dynastie suivante des Han qu'un vieillard qui les avait appris par cœur put les faire écrire sous sa dictée. Aussi Klaproth n'hésite pas à nier l'existence de tout document historique en Chine antérieurement à l'année 732 avant Jésus-Christ, époque voisine de la fondation de Rome, et alors que la littérature hébraïque était déjà sur son déclin. Abel Rémusat cependant est disposé à faire remonter l'histoire des Chinois à 2,200 ans avant Jésus-Christ, et toute tradition plausible jusqu'à 2,637 ans.

Les Japonais ne sont que les imitateurs des Chinois, et l'on ne peut ajouter quelque foi à leurs annales que vers l'avènement de Daïri au trône, 660 ans avant notre ère.

L'autorité de Moïse a donc résisté aux prétentions de toutes les chronologies qui se présentaient avec un aspect si formidable; et tout ce qui résulte des recherches les plus exactes des savants que nous avons cités, auxquels il faut joindre Windischmann et le philosophe Schlegel, c'est qu'il y a une grande coïncidence entre la date assignée à la fondation du céleste empire par Fo-hi ou Tu-chi (que l'on suppose être Noé), l'époque du déluge selon le Pentateuque samaritain, et le commencement du Cali-Youg, ou quatrième âge des Indiens. Quelques-uns croient aussi que les caractères écrits des Chinois doivent avoir 4,000 ans d'antiquité, ce qui en ferait remonter l'origine à trois ou quatre générations après le déluge. C'est à cette soudaine et grande catastrophe du déluge qu'il faut en appeler, pour trouver la so-

lution la plus naturelle de toutes les difficultés historiques ; et le concours des témoignages que nous avons sur ce grand phénomène physique, ainsi que la tradition que l'on trouve établie chez les nations les plus vaines de leur antiquité, rend inattaquable cette partie de notre histoire révélée.

Une nation dont l'histoire est peut-être plus intéressante pour nous qu'aucune de celles dont nous venons de parler, ce sont les Égyptiens. Ce peuple, aujourd'hui si près de nous par la prodigieuse rapidité de nos communications, joue un rôle trop important dans notre histoire sacrée pour que nous ne cherchions pas à connaître tout ce qui le concerne. Ce qui surtout excite la curiosité sur ce peuple étrange, ce sont non-seulement ses monuments gigantesques, mais les inscriptions dont ses monuments sont recouverts, inscriptions dont nous commençons à connaître l'alphabet, mais qui, pendant deux mille ans, ont été regardées par les savants comme des énigmes dont il était inutile de chercher le sens, car on le jugeait impossible à trouver. C'en est pas que les travaux manquent sur ce sujet : les noms de Zoega et de Jablonski indiquent des hommes laborieux qui ont donné leurs conjectures, mais n'ont pu aller au delà.

Saint Clément d'Alexandrie a consacré le quatrième livre de ses *Stromates* à l'exposition de quelques parties du système hiéroglyphique : mais son livre n'est devenu intelligible que depuis les découvertes modernes.

Pendant leur séjour en Égypte, les Français découvrirent à Rosette une pierre gravée, que les Anglais ont ensuite apportée en Europe. Cette pierre contient une inscription en trois langues : en l'examinant, on pensa avec raison que les noms propres quel'on voyait dans l'une des trois langues, la grecque, devaient se retrouver dans les deux autres, et ils s'y trouvèrent, eu effet, renfermés dans des cartouches. On lut ainsi les noms de Ptolémée et de Bérénice, ou comme ils sont écrits : *Ptolmes* et *Brneks*.

Le docteur Young fut le premier qui ouvrit la voie de ces intéressantes découvertes ; mais Champollion le jeune eut la gloire

non-seulement de compléter l'alphabeth à peine ébauché, mais encore de coordonner toutes les observations éparses, et d'en faire un corps de doctrine. Il fit voir que les Égyptiens se servaient de trois sortes d'écritures, *l'épistolographique*, ou écriture courante (*dénotique*); *l'hieratique*, ou caractères employés par les prêtres; et *l'hieroglyphique*, ou caractères monumentaux. C'est alors que l'on put comprendre le passage de saint Clément d'Alexandrie, que M. Letronne a traduit et commenté, et qui établit l'existence des trois sortes d'écritures que l'on n'avait pas soupçonné jusqu'à ce moment.

Une des premières applications que fit Champollion de son importante découverte, fut de tenter de rétablir la série des rois d'Égypte. Prenant la fameuse table d'Abydos, il parvint à retrouver les individus auxquels appartenaient les prénoms dont cette table donne la liste; il trouva qu'ils se rapportaient à la dix-huitième dynastie. Il démontre clairement que les Hébreux ne vinrent en Égypte, et Abraham avant eux, que sous les rois pasteurs, les Hyk-shos; ils n'auraient point été admis sous un prince égyptien : aussi furent-ils réduits en esclavage, lors de la restauration de la dix-huitième dynastie.

Champollion ne put échapper à la calomnie : on l'accusa d'impiété à cause de ses découvertes; il se disculpa dans une lettre restée inédite, et dans laquelle il s'exprime ainsi : « Je démontre qu'aucun monument égyptien n'est réellement antérieur à l'an 2,200 avant notre ère.... » C'est, en effet, en adoptant la chronologie et la succession des rois données par les monuments égyptiens, que l'histoire égyptienne concorde admirablement avec les livres saints. Le professeur Rosellini de Pise fut le compagnon de Champollion dans son expédition d'Égypte; depuis la mort de ce dernier, c'est lui qui publie le voyage des découvertes qu'ils ont fait ensemble. Ce savant prend la chronologie de l'Écriture pour base de tous ses calculs. Il explique très-bien comment, après l'expulsion des Hyk-shos par Aménophis, beaucoup de monuments qu'ils avaient élevés furent détruits, et comment de nouveaux édifices furent construits par les mains des Hébreux,

réduits en esclavage et considérés comme les alliés des usurpateurs. C'est de cette époque que datent Karnak, Luxor et Medinet-Abou. Les rois d'Égypte se vantaient qu'aucun Égyptien n'avait mis la main à ces ouvrages, et que des étrangers seuls avaient été contraints à les faire.

La chronologie établie par le professeur Rosellini sert à éclaircir une difficulté fort importante. On reprochait à la Bible de n'avoir pas parlé de la grande invasion que fit Sésostris dans la Palestine et dans toute l'Asie, voici comment ce silence s'explique : « Les enfants d'Israël sortirent d'Égypte la dernière année du règne de Ramsès, auquel succéda Sésostris, et ce fut pendant les quarante années que les Hébreux passèrent dans le désert que le conquérant égyptien fit ses expéditions : il traversa la Palestine avant que les Israélites y fussent arrivés ; il n'y a donc pas eu de raison pour parler de lui dans les annales sacrées.

Rosellini et tous les autres chronologistes placent la cinquième année de Roboam au temps où Sésac parcourut le royaume de Juda et conquît Jérusalem ; ce qui répond à l'an 971 avant Jésus-Christ. Or, sur les monuments égyptiens on voit que Sheshouk commença son règne, et la vingt-unième dynastie, précisément à la même époque. On retrouve encore beaucoup d'autres noms dans la Bible qui sont également sur les monuments ; le plus curieux est Amasis, dans Ézéchiel (ch. xxix, v. 30-32). Nous voyons que Dieu donne Pharaon et la terre d'Égypte à Nabuchodonosor. « et qu'il n'y aura plus de prince de la terre d'Égypte. » Cependant, Hérodote et Diodore parlent d'Amasis comme roi d'Égypte. Sur les monuments, ce prince ne reçoit jamais les titres attachés à la royauté en Égypte, on lui donne seulement le titre de *Mélek*, qui indique une délégation de pouvoir : il régnait pour le compte d'un autre ; c'était un vice-roi. Et encore ; dans ce cas, l'exactitude de l'écrivain sacré se trouve confirmée.

Les adversaires de la révélation ont cru un moment leur triomphe assuré, lorsque l'expédition d'Égypte, sous Napoléon, eut fait connaître au monde l'existence de plusieurs zodiaques peints ou sculptés dans les temples de Dendérah et d'Esnéh. On préten-

dit d'abord qu'ils représentaient l'état du ciel à l'époque où ils avaient été construits. Des savants attribuèrent un grand Zodiaque d'Esnéh 7,000 ans d'antiquité (il aurait eu plus de 25,000 ans selon Dupuis, dont on ne cite plus les absurdités). Celui de Dendérah ne datait que de 4,000 ans, ou de 4,600 ans, suivant Volney. Jamais question astronomique ou chronologique ne fut débattue avec plus de vivacité. Les premiers antagonistes de l'antiquité furent le savant prélat Testa et le célèbre antiquaire Visconti, qui, s'appuyant sur des raisonnements purement archéologiques, démontraient que le zodiaque de Dendérah, entre autres, ne pouvait pas remonter au-delà des Ptolémées, et que même des inscriptions grecques le renvoyaient à l'un des Césars. M. Letronne, se fondant sur les mêmes observations, et d'après l'examen du style du parvis du temple d'Esnéh, et d'une inscription tracée sur une colonne du temple, fixe la construction de ce monument aux premières années du règne d'Antonin. La question archéologique paraissait résolue; mais la question astronomique était encore défendue avec acharnement, lorsque M. Caillaud, voyageur hardi et persévérant, rapporta en France une momie découverte à Thèbes, et dont l'enveloppe en bois contenait à l'intérieur un zodiaque ressemblant exactement à celui de Dendérah. M. Letronne expliqua, au moyen des cartouches, que cette momie était celle de Pétéménon, fils de Ptolémée Soter et de Cléopâtre, mort à 21 ans, sous le règne de Trajan, le 2 juin de l'an 116 de l'ère chrétienne. L'identité parfaite de ce zodiaque avec celui de Dendérah démontra que ces monuments n'étaient point *astronomiques*, mais purement *astrologiques*; conclusion à laquelle on aurait dû arriver depuis longtemps, en considérant qu'*aucun zodiaque* n'étant en rapport avec les étoiles, *ne peut être astronomique*. Les figures du zodiaque ne sont que l'indication des *constellations* auxquelles elles appartiennent, et ne servent qu'à marquer ce que les astrologues appelaient les *douze maisons du soleil*. Si l'on eût suivi cette voie, et cherché l'origine du Zodiaque lui-même, on serait arrivé à la solution de la question d'antiquité. En effet, toutes ces figures sont prises dans les constella-

tions de la sphère d'Eudoxe, et il faut bien que la sphère soit plus ancienne que les figures qu'on en a extraites. Or, la sphère porte avec elle la date et le lieu de son invention. Si l'on examine cette sphère sur un globe à pôles mobiles, on découvrira autour du pôle sud ou antarctique un vide, un blanc circulaire où aucune étoile n'est indiquée. Ce vide est évidemment la portion du ciel qui ne se découvrait jamais à la vue de l'observateur. En cherchant l'horizon correspondant à cet espace, on voit que l'auteur vivait vers le quarantième degré de latitude nord. Ce point donné, il sera facile de déterminer les colures et les points solsticiaux; et en ajustant le globe, on trouvera, par le calcul de la précession des équinoxes (environ un degré en soixante-onze ans), que cette sphère a dû être tracée environ 1,500 ans avant notre ère. D'ailleurs, si ces zodiaques eussent été réellement anciens, ils auraient contenu les figures grotesques du planisphère égyptien (en le supposant ancien lui-même); mais ils n'ont été introduits dans le pays que depuis les dynasties grecques, et lorsque la religion et les traditions antiques étaient déjà perdues. M. Letronne a démontré d'une manière fort claire que l'astrologie était dans sa plus grande splendeur, tant à Rome qu'en Égypte, à l'époque où furent construits les édifices qui contiennent ces zodiaques. Il est donc inutile d'y chercher aucune date; ce ne sont que des amulettes qu'il faut ranger avec les *abraxas* des gnostiques, sur lesquels on a voulu aussi retrouver des dates; il est présumable que les uns et les autres ne sont que des talismans horoscopiques, de vrais thèmes généthliques.

M. Wiseman a consacré son neuvième discours à l'archéologie, ou plus exactement à l'examen des monuments anciens qui ont quelque rapport avec les livres saints; car ici il ne s'agit pas de la science en elle-même : il s'occupe d'abord des médailles; elles lui servent à éclaircir plusieurs passages des Écritures devenus l'objet de vives controverses. Ainsi, il existe une contradiction apparente entre les paroles de la Genèse (ch. xxxiii, v. 19) et les Actes des Apôtres (vii, 16.), relativement aux prix d'un champ

acheté par Jacob aux fils d'Hémor. Saint Étienne, dans les Actes, dit que le prix en fut payé en argent, tandis que le texte de la Genèse dit qu'il fut payé en *cent agneaux* ou moutons. Ceux qui ne voulaient pas qu'il y eût contradiction alléguaient, à la vérité, que l'on avait pu dès ces temps-là faire ce que l'on a vu ensuite chez les Romains puis chez d'autres peuples modernes, c'est-à-dire donner à la monnaie le nom du type qu'elle portait. De cette pratique sont venus le nom de *pecunia* chez les Romains, et celui d'*ange* ou de *croix* chez les Français et les Anglais. Cette conjecture très-plausible vient de se convertir en certitude par la découverte récente d'une médaille phénicienne dans l'île de Chypre : elle fut trouvée près de *Citium* par le docteur Clarke ; elle est en argent, et porte une légende en caractères phéniciens, et sur le côté opposé, la figure d'un mouton. Le savant Mûnter de Copenhague en a fait le sujet d'une dissertation.

La science numismatique a été appliquée d'une manière remarquable à la justification de la chronologie des livres saints. Dans le premier livre des Macchabées (vi, 2), on désigne Alexandre-le-Grand comme *celui qui fut le premier roi parmi les Grecs*. La désignation est fautive a-t-on dit, car Alexandre a eu plusieurs prédécesseurs en Macédoine : ils furent certainement rois, et ils régnèrent chez les Grecs ; mais Frohlich, dans son grand ouvrage numismatique sur la Syrie, démontre que pas un des prédécesseurs d'Alexandre, quelle qu'ait pu être sa puissance, ne prit jamais sur sa monnaie le titre de *Basilus roi*.

Le deuxième livre des Macchabées contient, dans le premier chapitre, une lettre adressée par les Juifs de la Palestine à leurs frères en Égypte ; elle est datée de l'an 188 de l'ère des Séleucides, et contient un récit détaillé de la mort du roi Antiochus en Perse. La difficulté est de savoir de quel Antiochus on a voulu parler ; car plusieurs rois ont porté ce nom. Celui dont le règne coïncide avec cette époque est Antiochus VII Evergète Sidètes ; mais, au rapport de Porphyre et d'Eusèbe, qui sont unanimes sur ce point, ce roi serait mort en 182 dans une guerre. Comment alors les Juifs ont-ils pu, en 188, parler de sa mort comme

d'un événement récent. On n'hésitait pas à accuser d'erreur l'auteur du livre des Machabées et à donner toute confiance à l'assertion des deux historiens profanes. Cependant ils étaient eux-mêmes dans l'erreur, car Frohlich a encore présenté deux médailles portant le nom d'Antiochus, l'une datée de 183 et l'autre de 184; plus tard, il en a publié une autre du même roi, sous la date de 185, et Eckhel en a ajouté une quatrième, datée de 186. Or, ces médailles étant regardées comme authentiques par les plus savants numismates, les livres saints se trouvent encore complètement exacts sur cette question.

La grande catastrophe dont les traces sont si profondément empreintes dans nos vallées et sur nos montagnes, et dont tous les peuples de la terre ont conservé le souvenir, se trouve représentée symboliquement sur quelques médailles. Il s'agit ici, non du déluge décrit par les poètes, et qui n'était qu'une fable mythologique, mais de la légende rapportée par les historiens, et semblable à ce que Lncien et Plutarque racontent de *Deucalion*. Or, sur des médailles impériales en bronze de la ville d'Apamée, en Phrygie, on voit d'un côté la tête de différents empereurs; mais, sur toutes, le revers est semblable : on y remarque un coffre voguant sur les eaux, et dans lequel sont un homme et une femme qu'on aperçoit jusqu'à la ceinture; en dehors, et tournant le dos au coffre, semblent marcher une femme habillée d'une longue robe et un homme court-vêtu : ils tiennent les mains élevées; sur le couvercle du coffre est un oiseau, et un autre se balance dans l'air, tenant dans ses pattes une branche d'olivier. Sur un des côtés de l'arche se trouvent quelques lettres; le sens qu'elles renferment a été le sujet de plusieurs savantes dissertations. Des savants, qui prétendaient avoir vu ces médailles disaient y avoir les lettres ΝΗΤΩΝ, d'autres ΝΕΩΚ, et enfin ΝΩΕ et ΝΕΩ; les explications ne manquèrent pas sur chacune de ces versions. A la fin, Eckhel a prouvé que les médailles ne portent que les deux lettres ΝΩ; sur toutes, une troisième lettre paraît avoir été effacée parce qu'elle était la partie la plus saillante du relief. Eckhel pense que comme toute la scène représentée se rapporte

évidemment au déluge de Noé, c'est son nom qu'on doit y lire. Mais quelle raison ont pu avoir les Apaméens de placer un pareil symbole sur leur monnaie ? De même que les villes anciennes prenaient souvent pour symbole des événements qui s'étaient passés dans leurs environs, la ville d'Apamée adopta l'arche de Noé, parce que le mont Arrarat était dans son voisinage.

Quant à la forme donnée ici à l'arche, elle paraît être traditionnelle; on la retrouve indentiquement sur beaucoup de monuments chrétiens des premiers siècles de l'Église; et il est évident que les chrétiens, dans ces peintures si semblables entre elles, quoiqu'exécutées sur des monuments divers, se conformaient à un type commun, tout à fait distinct de celui qui est donné par l'histoire sacrée.

Si des médailles nous passons aux inscriptions, nous y trouverons des renseignements plus détaillés; ces dernières ont souvent donné des éclaircissements philologiques sur quelques passages obscurs de l'Écriture. Nous nous contenterons d'un petit nombre d'exemples. On trouve dans Jean (chap. iv, v. 46) le mot βασιλῆς que l'on traduit indifféremment par *un certain seigneur* ou par *gouverneur* ou *courtisan*. Une inscription citée par Münter, et trouvée sur la statue de Memnon, a démontré qu'on ne peut traduire cette épithète que par *courtisan* ou *serviteur* du roi. Mais une classe d'inscriptions des plus intéressantes sont celles relatives aux martyrs des premiers siècles du Christianisme. Dodwel et Gibbon prétendaient que le nombre de ces hommes courageux qui avaient donné leur sang en témoignage de leur foi n'était pas aussi considérable que les écrivains ecclésiastiques le disaient. Cette allégation, car ce n'était pas autre chose, a été complètement détruite par les recherches de Visconti. Ce savant et judicieux antiquaire a recueilli et publié toutes les inscriptions qui se trouvent dans les catacombes. On y voit que les Chrétiens, poursuivis sans relâche par leurs bourreaux, n'avaient que le temps d'indiquer combien de corps de martyrs avaient été déposés dans tel lieu, et ne pouvaient en transmettre les noms; c'est

ainsi que l'on trouve *Marcella et cinq cent cinquante martyrs du Christ*. Puis *cent cinquante martyrs du Christ*, etc. Burnet avait affirmé que les Chrétiens n'avaient eu possession des catacombes que vers le 4^e siècle; cette assertion a été démentie par des inscriptions du temps de Vespasien et Trajan; toutes ces inscriptions concourent à prouver qu'il n'y avait rien d'exagéré dans les plaintes amères des premiers Chrétiens.

Passons aux monuments proprement dits : ils forment une classe spéciale de symboles commémoratifs plus complets; ils sont en quelque sorte la tradition réfléchie et calculée qui lègue la gloire des générations passées aux générations qui les suivent. Dans le dernier siècle, les livres de Moïse furent souvent attaqués à cause des *raisins* et des *vignes*, et peut-être du *vin*, dont il y est fait mention comme ayant appartenu au sol et aux usages de l'Égypte. Car Hérodote nous dit expressément qu'il n'y a point de vignes dans ce pays, et Plutarque nous assure que les naturels abhorraient le vin. On a, comme à l'ordinaire, beaucoup écrit sur cette question; mais les monuments égyptiens sont venus la décider. Dans la grande description de l'Égypte publiée par le gouvernement français, M. Costaz donne le tableau détaillé de la vendange et de la culture de la vigne en Égypte, depuis la taille de la plante jusqu'à l'extraction du vin, d'après les peintures qui se trouvent dans l'Hypogée du souterrain d'Eilithia, et il blâme sévèrement Hérodote pour avoir nié l'existence de la vigne dans ce pays. M. Jomard a rappelé également des restes d'amphores trouvées dans les ruines d'anciennes villes et encore imprégnées de tartre. Mais la découverte de l'alphabéth égyptien par Champollion a mis fin à la discussion : il paraît maintenant certain non-seulement que le vin était connu en Égypte, mais encore qu'on en faisait usage dans les sacrifices. Rosellini a ajouté sur le même sujet de nouveaux détails à ceux que l'on connaissait déjà.

Un monument extrêmement curieux réclame maintenant toute notre attention, c'est un vase découvert aux environs de Rome en 1696, et qui représente très-en grand, et avec plus de détails,

le même sujet que nous avons vu sur les médailles d'Apamée : il s'agit du déluge. Mais au lieu de médailles ce sont ici des figurines placées dans un vase pour représenter une scène du déluge. Il y a vingt couples d'animaux et plus de trente-cinq figures humaines, quelques-unes isolées, d'autres en groupes, mais toutes dans la posture de quelqu'un qui cherche à échapper à une inondation. Toutes les femmes sont portées sur les épaules des hommes. On présume que c'était un des vases dont on se servait dans la célébration de l'*hydrophoria*, ou commémoration du déluge. La beauté du travail de toutes ces figurines fait supposer qu'elles sont d'une haute antiquité; mais aucun renseignement ne permet d'assigner une date à ce singulier monument.

Le professeur Rosellini a le premier fait remarquer un synchronisme curieux entre Roboam, roi des Juifs, et Shishak, (Sesac) roi d'Égypte. Ce roi d'Égypte est omis par Hérodote et Diodore, quoique Manéthon en parle sous le nom de Sejonchis : plusieurs monuments lui donnent le nom de Shishonk. Rosellini regarde cette concordance entre les annales des deux peuples comme la base naturelle de tout système de chronologie égyptienne; et il existe un monument qui établit complètement cette concordance, et offre en même temps une des confirmations les plus frappantes de l'histoire sacrée.

Le troisième livre des Rois (xiv, 25) et le second des Paralipomènes (xii, 2) rapportent que Shishak, roi d'Égypte, marcha contre Juda dans la cinquième année du règne de Roboam; il pilla le temple, et réduisit le peuple en esclavage. Dans la grande Cour de Karnak on reconnaît, parmi un grand nombre de captifs, le roi des Juifs les mains liées sur le dos; il a le profil bien connu de la race juive, profil dans lequel M. de Paravey croit retrouver le type de figure attribué par la tradition à notre Sauveur. Mais, ce qui lève tous les doutes, c'est que, sur un bouclier qui porte ce personnage, on lit en hiéroglyphe son titre : *Roi des Juifs*. On peut dire qu'aucun monument découvert jusqu'à ce

jour n'a donné une preuve aussi convaincante de l'authenticité de l'Écriture-Sainte. (1)

Les études orientales sont l'objet des dixième ou onzième discours, et comme ces études se partagent naturellement en deux branches, la littérature sacrée et la littérature profane, chacune devient l'objet d'un discours en particulier.

Ce serait en vain que dans l'espoir d'un plus grand succès on chercherait en faveur du Christianisme des preuves auxiliaires ou des documents confirmatifs de ces livres sacrés ailleurs que dans le pays où il a pris naissance : l'Orient est le berceau des nations ; là, naquirent les espèces primitives, et là, elles se renouvelèrent après le déluge. Mais, dénué en apparence du

(1) A l'époque où M. Wiseman a terminé son ouvrage, M. Caillaud n'avait pas publié ses *Recherches sur les arts, etc., des anciens peuples de l'Égypte*, etc. Dans les planches nombreuses qui composent cet ouvrage, il aurait trouvé l'explication de plusieurs passages de l'Écriture dans lesquels on fait allusion aux coutumes des Égyptiens, particulièrement sur la paille et le chaume que les Israélites étaient obligés de se procurer pour les travaux auxquels on les forçait (Exod. v, 6, 7, 12.) ; sur la manière de séparer la paille du grain qui venait d'être foulé (Ps. 1, 4; Isai, 24; Matth. iii, 12.). La manière de conserver le poisson, si abondant dans les rivières, explique les murmures des Hébreux dans le désert (Nomb. xi, 4, 5, 6.). L'usage d'arroser par des rigoles que l'on ouvre ou que l'on bouche avec le pied, éclaircit un passage du Deutéronome (xi, 10, 11) où l'on fait allusion à cette pratique. Les chevaux qu'on voit sur les monuments semblent appartenir à la belle race des Dongola, et Salomon a donc pu en faire venir pour monter sa cavalerie (II Parallom. ix, 28). Tous les arts, indiqués jusque dans leurs moindres détails avec un soin si minutieux, sont une peinture vivante des mœurs de ces temps antiques : c'est ainsi que l'on voit filer le lin et fabriquer les étoffes, et jusqu'aux couleurs indiquées dans l'Exode (xxxv, 25). Mais un des exemples les plus remarquables, c'est l'explication du titre du Ps. 44 (*Eruetavir*). Ce psaume est regardé par quelques auteurs comme un chant nuptial pour le mariage de Salomon avec une fille de Pharaon, bien qu'on admette généralement qu'il se rapporte prophétiquement à la grâce et à la majesté du royaume du Messie. On traduit ainsi le titre de ce psaume ; Au chef musicien (pour être chanté) sur le Shoshanim (*Herachorde*), pour les enfants de Koré, Maschil, chant d'amour. Shoshanim signifie des lis (*lotus*) ; or, les choristes des temples et des palais des rois avaient la tête ornée de lis (comme on le voit dans l'ouvrage de M. Caillaud), en leur qualité de suivantes de la princesse ; c'était à elles qu'il appartenait de chanter l'ode d'hyménée. Les treizième et quatorzième versets contiennent la description des étoffes dont la fabrication se voit sur les monuments.

(Note du traducteur.)

pouvoir de donner à ses habitants le dernier développement de l'énergie intellectuelle, tandis qu'il leur prodigue la vie physique dans le plus haut degré de perfection, l'Orient les a engendrés et préparés de telle sorte que, soumis à des influences convenables ils sont parvenus au dernier degré possible de civilisation, de lumières et de puissance.

Les nations de l'Asie ont un caractère de fixité inaltérable qu'on chercherait vainement chez aucun peuple de l'Europe; on ne pourrait se figurer la manière d'être des Européens, il y a deux siècles, par celle que l'on observe aujourd'hui. Mais en Orient nous trouvons les Chinois absolument tels que les représentent leurs plus anciennes traditions : les Mongols et les Turcomans, avec leurs maisons roulantes et leurs troupeaux errants, mènent la vie des anciens Scythes; le brahme fait les mêmes ablutions, et au même fleuve, comme ses ancêtres il y a deux mille ans; l'Arabe boit aux mêmes sources et suit les mêmes sentiers que le Juif à sa sortie d'Égypte. C'est donc dans ces contrées qu'il faut chercher tout ce qui rappelle l'histoire primitive de l'homme et l'explication des allusions contenues dans l'Écriture-Sainte. Les matériaux sont tellement abondants pour cette partie de nos recherches, qu'il est nécessaire de les diviser en deux classes : la première comprendra les recherches *critiques*, et la seconde les recherches philologiques. Dans ce discours, on ne s'occupe que des études qui ont rapport au *texte* de l'Écriture.

La science critique, que les Allemands appellent l'Exégèse, est le fondement de ces recherches; elle remonte aux premiers siècles de l'Église : cette science s'enquiert des véritables mots de chaque texte pris séparément, puis examine les différences qui peuvent se trouver entre chaque texte. L'influence de cette étude sur les preuves en faveur du Christianisme est nécessairement très-grande; en voici des exemples : le verset 17 du psaume XXI a été l'occasion d'un grand nombre de dissertations; il s'agissait de savoir si le mot *cari* doit se lire de manière que la phrase signifie, selon les Septante, « ils ont percé mes mains

et mes pieds » (mots prophétiques appliqués à Jésus-Christ), ou s'il faut lire avec les Juifs et les théologiens rationalistes : « Mes mains et mes pieds sont semblables à un lion. » Le nouveau Testament fournit encore plus d'exemples de l'importance de la critique. Indépendamment de l'éternelle querelle qui s'agite encore pour savoir si le célèbre verset des trois témoins (Jean 1, v. 7.) fait partie du texte original, ou si c'est une interpolation, le passage de Timoth. (iii, 16) a soulevé une dispute bien plus grave. Il s'agit de savoir s'il faut lire : « Dieu apparut dans la chair, » ou « qui apparut dans la chair. » Toute la difficulté repose sur la barre transversale de la lettre grecque Θ; car le mot OS, qui sera l'abréviation de Θεός, si l'O est barré. On a eu recours au microscope pour s'assurer de l'existence de la barre, et à force d'être examinée et de passer de mains en mains, la barre et la lettre, tout a disparu; c'était sur un célèbre manuscrit que l'on s'exerçait ainsi, le manuscrit alexandrin du musée britannique. Un manuscrit de Paris (*le codex Ephrem*) présente la même incertitude dans la forme de cette même lettre.

Lorsque l'invention de l'imprimerie eut rendu le texte de la Bible accessible à tous, une discussion s'éleva sur son exactitude, et, voyant que dans quelques endroits le texte différait des versions, on soupçonna les Juifs d'avoir altéré leurs manuscrits; on prétendit même que les versions devaient être préférées au texte original. On s'occupa enfin sérieusement de l'examen des manuscrits, et il fut prouvé d'une manière évidente que les Juifs avaient conservé le volume sacré, sans de toute mutilation. Beaucoup de savants hommes se sont livrés à la recherche et à la collation des manuscrits : Michaëlis et le père Honbigan parurent les premiers dans cette carrière; mais ils furent bientôt dépassés par le savant Benjamin Kennicott. En 1780, il publia à Oxford sa grande Bible critique, fruit de dix ans de travaux, pendant lesquels il consulta près de six cents manuscrits, qu'il alla chercher dans toutes les parties de l'Europe : il trouva à Rome tout l'accueil et tous les renseignements qu'il pouvait désirer; ce qui dément l'assertion de quelques auteurs, que l'É-

glise ne voit pas avec plaisir la publication des textes originaux , à cause des différences qui peuvent se trouver avec les versions reçues. Nous verrons tout à l'heure quelle est la valeur de cette dernière supposition. L'homme le plus étonnant pour sa persévérance et son habileté à se procurer des manuscrits est certainement Jean Bernard de Rossi, professeur à Parme; pauvre et modeste il a trouvé le moyen, non pas seulement de lire, mais d'acquérir six cent quatre-vingts manuscrits hébreux; tandis que les plus célèbres bibliothèques de l'Europe en possèdent à peine trente à quarante chacune. Cette riche et unique collection fait partie maintenant de la bibliothèque de Parme, à qui Rossi l'a léguée par son testament.

Après avoir recueilli un aussi grand nombre de manuscrits, la pensée dut venir de les examiner et de les comparer, afin de reconnaître en quoi ils différaient soit entre eux, soit avec les versions les plus accréditées : beaucoup de temps et de science ont été prodigués dans ce long et pénible travail, et il est satisfaisant de voir qu'on n'a pu rien découvrir qui ait jeté le moindre doute sur aucun des passages considérés auparavant comme certains et décisifs en faveur de quelque point important de la doctrine sacrée. Les différences de texte laissent intactes les parties essentielles de chaque phrase, et n'ont rapport qu'à des points d'une importance secondaire, tels que l'insertion ou l'omission d'un article ou d'une conjonction, l'exactitude plus ou moins grande d'une construction grammaticale, et la forme plutôt que la substance des mots. Ces résultats sont communs à l'un et à l'autre Testament. Eickhorn et Kennicott sont d'accord sur ce point ; et dans ces dernières années, un fait inattendu en a donné une nouvelle et frappante confirmation ; nous voulons parler du manuscrit que le docteur Buchanan apporta en Europe, et dont se servaient les Juifs de race noire établis dans l'Inde de temps immémorial, et depuis des siècles séparés de leurs frères des autres parties du monde. C'est un fragment d'un immense rouleau ; il contient une partie considérable du Pentateuque. M. Yeates l'a publié, et il résulte de son travail qu'il

n'existe pas entre les deux textes plus de quarante différences, dont aucune n'a la moindre valeur; elles ne concernent pour la plupart que des lettres, telles que *jod* ou *vau*, que l'on peut omettre ou ajouter très-indifféremment.

Le réformateur, et à vrai dire le fondateur de la critique sacrée, est J.-J. Griesbach; c'est lui qui en a établi les principes régulateurs. Au moyen d'une recherche longue et laborieuse, il s'assura que tous les manuscrits connus peuvent se diviser en trois classes, auxquelles il a donné le nom de *Recensions*, parce qu'il suppose qu'elles sont le produit d'éditions corrigées sur le texte dans différents pays; c'est pourquoi il leur donne les titres de *Recensions* d'Alexandrie, de l'Occident, et de Bizance. Tout manuscrit connu appartient à l'une de ces classes, et quoiqu'il puisse accidentellement s'écarter du type commun, il s'y rapporte quant à son ensemble. Scholz a enchaîné sur Griesbach: après avoir voyagé dans toute l'Europe et dans tout l'Orient pour vérifier des manuscrits, il a publié en 1830 une édition critique dans laquelle il réduit les familles à deux, et rend ainsi encore plus facile l'application du principe du savant critique qui l'a précédé. Ainsi, l'on peut dire que la science critique a non-seulement renversé toute objection tirée des documents que nous possédions déjà, mais qu'elle nous a donné une entière sécurité contre tout ce qui pourrait encore être découvert.

En même temps qu'on s'occupait de la collation des manuscrits pour avoir un texte exact, on travaillait à la simplification de la grammaire qui devait en faciliter l'étude. La grammaire hébraïque a subi beaucoup de transformations en Europe; elle fut longtemps abandonnée exclusivement aux Juifs, et le savant Reuchlin ne put l'étudier qu'en payant à Rome les leçons d'un Juif, aux prix d'une couronne d'or par heure. Aussi, jusqu'au milieu du dix-septième siècle, cette grammaire conserva tous les caractères distinctifs de l'école juive, toutes les minuties des points massorétiques; puis elle se perfectionna à mesure qu'on la compara aux langues sémitiques que l'on étudiait en même temps. Enfin Gesenius, en 1817, a publié une grammaire hé-

braïque complète, dans laquelle il a mis à profit toutes les découvertes de la philologie moderne; et c'est une chose importante, car l'influence de la grammaire sur l'interprétation d'un passage est de la plus grande portée. On va en juger. La prophétie la plus magnifique et la plus circonstanciée de l'ancien Testament avait été niée (Isaïe, ch. LI et LIII); on se fondait sur l'examen grammatical de la valeur du pronom *lamo* (Ini, il), qu'on supposait être la clé du passage entier, et on alléguait une règle posée par un savant grammairien qui privait ce mot de la seule signification compatible avec l'interprétation prophétique. Eh bien! cette règle, les recherches des derniers grammairiens l'ont renversée, et la phrase a repris le sens prophétique que lui donne l'Église. C'est Ewald qui, par sa grammaire critique publiée en 1827, a rendu ce service à la science.

Dès les premiers siècles de l'Église, on a cherché à interpréter le sens de l'Écriture; on y a procédé au moyen de principes et de règles, et ainsi s'est formée la science *herméneutique*, ou l'interprétation allégorique des livres saints. Saint Éphrem, un des premiers Pères, fait souvent usage de cette interprétation, et tous les Pères s'en sont plus ou moins servis. Cette science est aussi progressive, et son avancement a fait disparaître des préventions contre les premiers écrivains du Christianisme: c'est au point que les pères de l'Église, que dans le dernier siècle on traitait avec tant de dédain, sont aujourd'hui considérés comme des auteurs dont les écrits demandent toute l'attention de l'érudit et du philologue.

M. Wiseman fait ensuite connaître l'existence d'une école qui s'est formée en Allemagne vers le milieu du dernier siècle, et que l'on a nommée l'école *rationaliste*: son but était l'interprétation libérale de l'Écriture; elle repoussait l'inspiration divine; tout miracle était présenté comme une allégorie, une allusion ou un événement naturel revêtu de l'exagération orientale. Semler, qui le premier répandit ces opinions, conclut qu'on ne peut exiger d'aucun théologien protestant qu'il ait foi dans l'inspiration divine. Un autre auteur, Dewette, ne trouve des différences entre

les prophètes et les *royants* des nations païennes que « parce que ceux-ci manquaient de l'esprit de morale et de vérité qui caractérise le monothéisme, esprit qui purifiait et sanctionnait la prophétie hébraïque. »

La Providence a voulu que ces impiétés fussent combattues et réfutées dans les pays même où elles avaient pris naissance. Hengstenberg, dans un ouvrage plein de savoir et de pénétration, a démontré l'accomplissement des prophéties relatives au Christ. On peut dire avec vérité qu'entre ses mains la même science qui, à son commencement, avait paru devoir ruiner la cause de la révélation, devient un des instruments les plus efficaces de son triomphe.

L'argument principal sur lequel s'appuyait cette école pour rejeter les deux premiers chapitres de saint Matthieu portait sur les citations de l'ancien Testament qu'on trouve dans ces deux chapitres, et qui sont précédées de ces formules : « Tout cela fut fait *pour accomplir* ; car il a été écrit, etc. » Eh bien ! les études orientales nous ont servi à prouver que ces formules sont usitées dans les langues de l'Asie, que les rabbins les ont souvent employées, et que même les auteurs arabes, encore aujourd'hui font usage des citations du Koran avec la même formule. La manière victorieuse avec laquelle ont été réfutées les allégations des adversaires de l'inspiration des livres saints doit démontrer que tout texte produit par les catholiques pour défendre celles de leurs doctrines qu'ont attaquées les protestants supporte sans peine les sévères épreuves auxquelles la science moderne veut absolument soumettre tout passage qui donne lieu à contestation.

L'Écriture-Sainte abonde en expressions et en allusions à des coutumes fort souvent mal comprises en Europe, et qui néanmoins sont encore usitées en Orient. Ainsi, dans la Genèse (xliv, 5, 15), il est parlé d'une coupe dont Joseph se servait pour ses prédictions : ce passage donna lieu autrefois à une objection si sérieuse, que des critiques proposèrent un changement dans le texte ou dans la traduction ; ils se fondaient sur ce

qu'on n'avait jamais entendu parler d'augures obtenus par le moyen d'une coupe. L'étude des mœurs et des auteurs de l'Orient a fait découvrir que cette pratique existe encore aujourd'hui en Égypte, et même dans tout l'Orient et au Thibet. Au nombre des moyens divinatoires usités dans ce dernier pays, on cite le suivant : « Quelquefois ils regardent dans une jatte d'eau et y voient ce qui doit arriver. » Une autre méthode citée par saint Éphrem est celle de frapper les coupes et de prêter une oreille attentive aux sons qu'elles rendaient. Nous avons ainsi un nombre considérable d'explications d'un passage qui, il y a quelques années, paraissait inintelligible. En un mot, la recherche des coutumes et de l'état physique et moral de l'Orient ne cessera, tant qu'on s'y appliquera, de résoudre les difficultés et de jeter de nouvelles clartés sur les récits de l'Écriture.

La philosophie de l'Orient a aussi contribué à l'élucidation de certains passages des Écritures. Cette philosophie, comme on sait, reposait sur la croyance à deux pouvoirs opposés qui se combattent, le bien et le mal, et aussi aux émanations, principes intermédiaires entre la nature divine et la nature terrestre; elle employait des termes mystiques et secrets dont l'usage pénétra dans tout l'Orient, et qu'on retrouve chez les premières sectes du Christianisme. Son influence était répandue chez les Juifs au temps de notre Sauveur, et la secte des pharisiens surtout en suivait les doctrines mystérieuses. Ceci explique la forme un peu dure du reproche que Jésus adresse à Nicodème, lorsqu'il lui dit : « Vous êtes docteur en Israël, vous ignorez ces choses ! » En effet, l'expression *naître de nouveau* était celle dont se servaient les pharisiens pour désigner l'action de devenir prosélyte.

Le premier chapitre de l'évangile de saint Jean, si obscur, si difficile à comprendre, vient d'être considérablement éclairci par la découverte des livres d'une secte descendant des anciens gnostiques, établie dans le voisinage de Bassora : les membres de cette secte s'intitulent meudéens ou disciples de saint Jean (Baptiste), et on les connaît sous le nom de nazaréens, de sabéens, etc. Le professeur Norberg a publié, il y a peu d'années,

leur livre sacré, le *Codex Adam* ou *Codex nazareus*. Dans leur système ils admettent des *Æons*, ou êtres émanés de Dieu, dont l'un est le *Verbe*, un autre le *seul engendré*, un autre la *lumière*, etc., etc. Saint Jean, pour renverser toutes ces opinions, établit que le Père n'a eu qu'un fils, et que ce fils est à la fois la *lumière*, le *Verbe* et le *seul engendré*, et que toutes choses ont été faites par lui; et comme les gnostiques admettaient que le baptême de Jean était supérieur à celui du Christ, parce que Jean lui était lui-même supérieur, saint Jean, dans son évangile, insiste sur l'infériorité de Jean-Baptiste; il nous dit qu'il n'était pas la lumière, mais un homme ordinaire, venu pour rendre témoignage à la lumière. Les livres sabéens expliquent pourquoi saint Jean employait ces expressions.

Une autre objection que les recherches modernes ont aidé à résoudre, est celle relative à la Samaritaine, qui déclare à Jésus qu'elle croit à l'arrivée prochaine d'un Messie, croyance que partageaient les habitants de la ville (saint Jean, IV, xxv, 39-42). Or, les Samaritains ne reconnaissaient d'autres livres sacrés que les livres de Moïse, et leur haine religieuse contre les Juifs ne permet plus de supposer qu'ils eussent adopté leurs opinions; et le Pentateuque seul ne pouvait fournir des motifs pour une croyance si générale, car le passage du Deutéronome (xviii, 15) n'est pas interprété par les Samaritains comme se rapportant au Messie. Cependant les restes des Samaritains qui habitent maintenant Naplous (l'ancienne *Sichem*) ont conservé cette croyance au Messie, et la publication récente de leurs poèmes religieux démontre que cette tradition est chez eux de la plus haute antiquité.

On a longtemps cherché dans la philosophie orientale des armes contre l'Écriture, et l'on s'appuyait sur la haute antiquité des Védams de l'Inde, auprès desquels les livres de Moïse n'étaient que des ouvrages modernes. On a déjà vu comment l'ancienneté des connaissances astrologiques et de chronologie de ce peuple avait été réduite; par un procédé analogue, on est parvenu à déterminer l'époque approximative de ces livres, et Calebroke la fixe à environ 1400 ans avant notre ère. La coutume qui oblige les

femmes de la péninsule du Gange à s'immoler après la mort de leurs maris était en vigueur lors de la conquête du pays par Alexandre, suivant le témoignage des écrivains grecs. Mais les *Institutes* de Menu, ouvrage qui détermine les rites de toutes les cérémonies indiennes, ne parle point de cette pratique devenue si importante depuis : ce livre est donc plus ancien que la conquête d'Alexandre. Or, les *Institutes* de Menu s'appuient sur les *védam*, et les citent à chaque instant en déclarant qu'ils ont été composés par Brahma. Leur date, comme on voit, peut se rapporter à l'époque fixée par Calebrooke. Mais l'auteur moderne qui a le mieux étudié le système brahminique est Windischmann, et les résultats qu'il obtient sont tels que, tout en attribuant une grande antiquité aux livres indiens, ces livres lui fournissent une confirmation évidente des faits rapportés dans la Bible. En effet, l'époque la plus ancienne de la philosophie des brahmes offre, selon lui, l'image exacte des temps des patriarches, et se trouve d'accord avec le Pentateuque. Parmi les livres attribués aux Indiens, il en est un, l'*Ezour-Vedam*, qui contient les doctrines essentielles du Christianisme : lorsque la traduction en parut en Europe, Voltaire et ses amis ne manquèrent pas de présenter cet ouvrage comme une preuve que les Chrétiens avaient emprunté leurs dogmes des païens. Eh bien ! on a découvert dans ces dernières années que l'*Ezour-Vedam* avait été composé en 1621 par un pieux missionnaire, dans le dessein de favoriser la propagation du Christianisme chez les Indiens.

On ne se contentait pas de chercher chez les Indiens l'origine des dogmes et des doctrines de la religion chrétienne, on voulait encore que son culte et ses cérémonies fussent une imitation du culte et des cérémonies du lamaïsme; et dans le fait, il est impossible de trouver une ressemblance plus frappante, même jusque dans les institutions monastiques; cependant, au lieu de supposer que le culte du Lama pouvait avoir été emprunté au culte catholique, on préféra imaginer le contraire. Il est aujourd'hui bien évident que le lamaïsme n'est qu'un Christianisme dégénéré; un reste des sectes syriennes qui ont autrefois pénétré

dans ces parties reculées de l'Asie. Ce fait est mis hors de doute par deux documents, dont l'un est un fragment de l'Encyclopédie japonaise, lequel contient la véritable histoire de la hiérarchie lamaïque ; et l'autre est une description du Thibet traduite du chinois en russe, puis traduite en français et revue sur l'original par Klaproth. Il résulte de ces documents que le royaume spirituel du Thibet ne fut fondé qu'en 1260, par Khoubilai, fils de Gengis-Khan. Et à la même époque des missionnaires catholiques fréquentaient la cour de l'empereur, et un archevêque italien envoyé par Clément V établit son siège dans la capitale du Thibet, et y fit ériger une église. Il n'est donc pas étonnant que ce culte *réformé* du bouddhisme, qui se constituait alors, ait emprunté les cérémonies du culte chrétien, cérémonies déjà connues à la cour, puisque l'empereur avait plusieurs fois fait célébrer les saints mystères en sa présence.

On a pu remarquer, dans le coup d'œil rapide que nous avons jeté sur les sciences, que c'est toujours lorsqu'elles étaient dans un état imparfait qu'on a cru pouvoir en tirer parti contre la religion, et qu'à mesure que les faits étaient mieux étudiés ou les sources mieux connues, les conclusions étaient diamétralement opposées à ce qu'elles avaient paru d'abord. La religion n'a donc véritablement qu'un ennemi, l'ignorance, et c'est cet ennemi que tout homme vraiment religieux doit s'attacher à combattre. Il est du devoir de tout chrétien, des ecclésiastiques surtout, de donner à l'étude tous les moments qu'ils pourront y consacrer. Les pères de l'Église sont unanimes sur la nécessité d'étudier les lettres, mêmes profanes, dans la vue de répondre à toutes les objections ; mais aujourd'hui l'étude des lettres ne suffit plus, il faut y joindre celle des sciences, aucune n'est à négliger, car nous avons vu dans la suite de ces discours combien de sciences diverses ont été appelées en témoignages dans la grande cause de la vérité. Travaillons donc tous avec une ardeur nouvelle, coopérons autant qu'il sera en nous à l'érection du palais des sciences, au fronton duquel nous placerons la pierre antique dont parle M. Wiseman, avec cet inscription sublime :

RELIGIO VICISTI!



SEPTIÈME DISCOURS.

SUR L'HISTOIRE PRIMITIVE.

PREMIÈRE PARTIE.

LIAISON de ce sujet avec le précédent. — Les Indiens. On s'est exagéré leur antiquité. — Leur *astronomie*. Efforts de Bailly pour lui attribuer une ancienneté extraordinaire. — Réfutation de ce système par Delambre et Montucla. — Recherches de Davis et de Bentley. — Opinions de Schaubach, Laplace et autres. — *Chronologie*. Recherches de sir W. Jones, Wilfort et Hamilton. — Tentatives de Heeren pour déterminer le point de départ de l'histoire indienne — Découvertes du colonel Tod. — Des autres nations asiatiques. — Dernières recherches faites dans l'histoire primitive des Arméniens, des Géorgiens et des Chinois.

Après avoir ainsi reconnu, autant du moins qu'il nous était possible, l'époque où fut construit et orné en premier lieu ce théâtre sur lequel se sont passées toutes les grandes scènes de la vie humaine, il pourrait sembler superflu d'interroger ceux qui y ont figuré, et d'apprendre d'eux quand a commencé ce drame immense de guerre et de paix, de barbarie et de civilisation, de vices grossiers et de nobles vertus. Car, la nature, que jusqu'ici nous avons seule consultée, n'a ni l'orgueil, ni le désir, ni le pouvoir de se peindre elle-même autrement qu'elle n'est en réalité. Tandis que, si nous demandons aux nations les plus anciennes quand elles s'élevèrent et quand elles firent le premier pas dans la carrière de leur système social, nous entendrons se soulever pour nous répondre une multitude de mesquines ambitions, de préjugés et de pré-

tentions jalouses ; et alors , entre nous et la vérité , se placera comme un brouillard l'ignorance volontaire ou traditionnelle qui enveloppera nos recherches de mystère et d'incertitude , et nous livrera , loin de nous guider sur la route , au danger constant des plus graves erreurs.

Bien plus , il y a eu des investigateurs savants et judicieux qui , s'étant proposé un but spécial dans leurs recherches , se sont eux-mêmes laissé égarer par ces fausses lumières , qui ont admis comme de l'histoire ce qui n'était que de la fable mythologique , ont établi leurs calculs sur des dates entièrement fictives , et , n'accordant pas même aux livres hébreux le caractère d'autorité qu'ils ne refusent point aux Vedas de l'Inde ou à la liste des rois égyptiens , ont avec la plus inconséquente légèreté condamné les livres saints , parce qu'ils leur ont paru au premier coup d'œil ne pas s'accorder avec les annales des autres nations. Par bonheur cependant , nous avons découvert des méthodes qu'ils ne connurent point ; nous avons appris à contrôler l'histoire des peuples dès les premiers moments de leur naissance ; nous nous sommes habitués à scruter , avec le zèle infatigable du jurisconsulte , de vieux documents à demi-rongés par les siècles et à en découvrir le mérite ou à en signaler les défauts ; nous avons perdu le goût des investigations railleuses et de cette frivolité d'examen qui donne à un trait d'esprit la valeur d'un argument ; nous avons appris à suivre une marche plus solennelle et plus sage dans nos progrès vers toutes les parties de la science , à préférer le réel au brillant , le fait à la théorie , et une comparaison patiente et laborieuse à de vagues analogies.

Cette préférence dont j'ai parlé et que donnent des hommes instruits et capables à un document quel qu'il soit , venu des terres lointaines , à ceux que le Christianisme a reçus du peuple juif , cette préférence est assuré-

ment l'un de ces faits en si grand nombre, lesquels combinés entre eux établissent un phénomène remarquable de l'esprit humain : l'amour extravagant de tout ce qui sort de l'ordinaire dans les choses placées au delà de notre atteinte, et le désir de déprécier ce qui est en notre possession. J'ai chez moi un manuscrit arabe, qui a pour objet, entre autres matières diverses qui y sont traitées, de rendre compte des cités principales du monde. Naturellement Rome ne pouvait être exclue d'une semblable énumération. Mais ni la fabuleuse cité du romancier le plus visionnaire, ni la splendeur fictive de l'Iram d'Orient, ni les rêves d'imagination du plus téméraire faiseur d'utopies n'offrirent jamais l'exemple d'un mépris pour les possibilités de la vie réelle comparable à celui qui résulte de cette description de l'éternelle cité. On la représente comme ayant une longueur de soixante ou quatre-vingt milles, à travers laquelle coule le fleuve majestueux appelé le Romulus; sur ce fleuve on admire plusieurs centaines de ponts en airain, construits de telle manière qu'on les enlève à l'approche de l'ennemi. Les portes de la ville sont nombreuses et toutes de la même matière. On fait la peinture minutieuse des églises, de leurs dimensions et des richesses qu'elles contiennent; malheureusement on omet dans le nombre l'église de saint Pierre. L'auteur a noté avec le plus grand soin la quantité des portes d'airain et des portes d'argent; il dit combien de colonnes en marbre, combien en argent, combien en or, on trouve dans chacune de ces églises. Eh bien! quelqu'absurde que tout ceci puisse paraître, c'est peu de chose auprès de ce que des Européens, hommes du monde et de savoir, se sont permis, quand pour la première fois ils ont tracé le tableau historique et scientifique des nations d'Orient, alors peu connues parmi nous. Là se trouvaient des calculs astronomiques du caractère le plus raffiné, exigeant des observations

faites à des époques séparées l'une de l'autre par des distances inappréciables ; on y remarquait des périodes ou cycles de temps nécessairement formés alors que l'état des cieux était plus jeune qu'à présent d'un nombre infini de siècles ; c'étaient des livres manifestement écrits plusieurs milliers d'années avant que l'Occident eût donné le moindre signe de vie, des monuments érigés nombre de siècles avant que le déluge eût balayé la surface entière de la terre ; enfin c'étaient de longues listes de rois et même de dynasties parfaitement conservées dans les annales des nations et qui doivent remonter bien au delà de l'époque assignée à la création du monde par les livres de Moïse, si modernes en comparaison.

Que sont devenues aujourd'hui toutes ces merveilles ! Vous, hommes d'expérience, vous pouvez traduire en formes réelles et vulgaires les visions brillantes de l'Arabe, vous transformez le puissant fleuve Romulus en cette petite rivière à l'eau jaunâtre appelée le Tibre, les portes d'airain en péristyles de bois, l'or et l'argent en pierre et en marbre, et peut-être dans l'une de vos promenades du matin vous avez fait le tour de la cité incommensurable. Alors je me flatte que vous traiterez de même les visions tout aussi peu fondées du philosophisme romancier. Quand nous aurons visité aujourd'hui et à notre prochaine réunion les pays où l'on prétend qu'ont existé ces prodiges de science et de littérature, vous vous convaincrez, j'en suis bien sûr, que ces terres lointaines sont, comme les autres, confinées dans de certaines limites de durée, que le courant de leurs traditions entraîne avec soi la quantité ordinaire de fange et de décombres, que ces matériaux précieux dont on nous dit que leurs monuments et leurs temples étaient composés, ne diffèrent point de cette substance en laquelle toutes choses humaines doivent consister. Mais, dans l'un et l'autre cas, ce qui était

important n'a pas été aperçu. L'Arabe n'était point assez civilisé pour comprendre les ressources de l'art que nous possédons chez nous, ressources qui ont infiniment plus de prix que des portes d'argent ou des colonnes d'or, et les présomptueux philosophes du dernier siècle furent trop aveugles ou plutôt trop aveuglés pour reconnaître la richesse véritable que l'Orient offrait à leurs recherches, c'est-à-dire la confirmation des vérités primitives, l'éclat jeté sur les saintes investigations, et la carrière de connaissances ethnologiques et morales qui s'ouvrait devant eux dans cette contrée.

Néanmoins les objets dont je vais traiter sont en opposition avec ce que j'ai dit sur la tendance des hommes à mépriser ce qu'ils ont dans la main et à s'exagérer la valeur de ce qui est loin d'eux. Car, tandis que parmi nous cette étrange propension semble exister, tandis que la moindre découverte en contradiction avec les Écritures est saisie par quelques hommes avec tant d'empressement (nous aurons encore de ceci un grand nombre d'exemples, si les précédents discours n'en ont pas fourni assez), tandis qu'une importance contre nature est attribuée à toute chose venant au jour qui semble heurter quelque assertion du texte sacré, les nations d'Orient s'attachent si scrupuleusement à leurs livres religieux et rejettent avec tant d'opiniâtreté chaque fait qui peut les démentir; les Chinois, les Indiens et les anciens Égyptiens ont adhéré toujours si étroitement à l'exactitude infailible de leurs annales respectives, que nous devons expliquer, autrement que par une cause naturelle, cette facilité avec laquelle nous voyons que les nôtres sont abandonnées si souvent. En vérité, je crois que si les livres de Moïse, au lieu d'avoir été conservés par des Chrétiens, avaient été découverts pour la première fois parmi les Juifs de la Chine, ou que le docteur Buehanan les eût rencontrés

chez ceux du Malabar, (1) ils auraient été reçus comme des trésors des connaissances historiques et philosophiques, par les mêmes hommes qui, en d'autres circonstances, ont dirigé contre eux le dédain et le blasphème.

Mon intention n'est pas de parcourir une route que les anciens écrivains ont déjà dépouillée de son intérêt, d'examiner l'antiquité des Chaldéens ou des Assyriens, et les objections qu'ont fait naître dans les premiers temps les fragments tirés de Bérosc et de Sanchoniathon. Ils appartiennent, ces fragments, à la simple chronologie; on n'y trouve pas une parcelle d'intérêt historique. Nombre d'écrivains populaires en ont fait usage, et l'on peut dire qu'à présent ils sont dédaignés de l'école qui autrefois leur supposait quelque valeur. C'est pourquoi je me dirigerai sur-le-champ vers le pays dont la primitive histoire possède les titres les plus forts à notre attention et qui nous offrira la plus frappante démonstration du principe que j'ai principalement en vue dans la série de ces discours.

On dirait que la péninsule de l'Inde est un champ que la Providence a spécialement livré à la culture de nos compatriotes; elle doit avoir pour nous un intérêt particulier. Rien d'ailleurs de plus heureux ne pouvait arriver pour la satisfaction des besoins de l'esprit humain que la découverte des richesses littéraires de cette contrée. Le goût européen, que les convulsions politiques et religieuses des scizième et dix-septième siècles, avaient conduit à chercher un aliment et un plaisir dans les souvenirs des anciennes doctrines classiques, commençait à se fatiguer de cette nourriture délicate, mais sans variété; la foule des nouveaux écrivains enfantés par la jeune presse avait cessé de lui fournir des provisions fraîches, chaque ma-

(1) Des copies du *Pentateuque* y ont été trouvées en effet.

manuscrit avait été lu et vérifié, chaque lettre contestable était devenue le thème de controverses savantes; nous soupirions, si l'on peut ainsi dire, pour quelque chose de complètement original qui pût ranimer et mettre de nouveau en exercice notre appétit languissant. L'Arabie et la Perse avaient été sous ce rapport l'objet d'infructueux essais. Le mahométisme pesait comme un cauchemar sur toute leur littérature religieuse, leur exquise poésie était trop sensuelle pour satisfaire aux besoins intellectuels de l'Europe civilisée, leur histoire était trop bornée, trop moderne, et trop connue déjà par sa connexité avec la nôtre, pour exciter en nous un intérêt bien puissant. Mais quelles que fussent nos prévisions à l'égard de l'Inde, elles ont été plus que surpassées. Là nous avons été admis sur-le-champ aux sources véritables de l'ancienne philosophie, introduits dans les laboratoires de ces opinions diverses qui ont formé les écoles de l'Occident et placés près du berceau de notre race, de ce berceau autour duquel les premiers accents de notre langage sont conservés encore dans leur simplicité. Là, nous avons approché l'oracle et le sanctuaire de toute l'ancienne théogonie payenne, nous avons pénétré dans l'asile le plus secret, le plus intime de toute doctrine mystique, de toute religion symbolique. C'est là que chaque chose porte le cachet de sa pureté et de sa simplicité primitive; nous sentons là, soit que nous examinions les méditations philosophiques des sages, soit que nous remontions jusqu'à leur origine les annales mythologiques du pays que nous avons sous les yeux, les œuvres d'un génie naturel et l'ensemble fidèle des traditions nationales.

Toutefois ne permettons pas à nos impressions de nous entraîner trop loin; ne nous laissons pas éblouir par la nouveauté de la scène jusqu'au point de nous exagérer ses beautés véritables. De même que le naturaliste, en con-

templant les gigantesques forêts d'Afrique ou d'Amérique, pourrait, en les comparant à la mesquine stature de nos arbres, supposer que, s'il a fallu au chêne des centaines d'années pour atteindre sa hauteur, ces forêts colossales ont dû être plantées dans le sol depuis un nombre incalculable de siècles, de même le philosophe serait amené à conclure qu'un espace de temps indéfini a dû être nécessaire pour la croissance et la consolidation des systèmes de science trouvés dans l'Inde, antérieurement à l'apparition de la philosophie en Occident. Ici d'autres éléments que la durée des âges doivent être pris en considération. D'un côté, il faut apprécier la fertilité vigoureuse du sol et la féconde chaleur du climat; de l'autre, l'action complexe des influences physiques et morales, résultat d'un établissement formé de bonne heure dans une contrée favorable à leur développement, l'heureuse préservation des traditions primordiales, et le paisible état des esprits au milieu d'objets qui les disposent à la contemplation.

Je crains d'avoir permis à mes pensées de s'égarer ainsi de réflexion en réflexion, avant qu'un sujet plus important et plus substantiel ait d'abord reçu de moi l'attention qu'il mérite et à laquelle vous vous attendez. Je vais donc sur-le-champ me mettre à l'œuvre. Aujourd'hui je ne n'ai pas à m'occuper des Indiens en ce qui concerne leur littérature, c'est uniquement de leur histoire qu'il s'agit. Et ce travail, je le diviserai en deux parties. Je tracerai d'abord le tableau historique de l'enquête dirigée sur l'ancienneté de leurs connaissances scientifiques, principalement en astronomie, car ce dernier point a été l'un des plus alarmants sujets traités par les hommes hostiles à la religion. Ensuite je ferai pour vous une rapide esquisse des recherches faites dans leurs annales et des résultats qu'on a obtenus en s'efforçant de dissiper les doutes et les obscurités de leur histoire politique.

Le premier savant de réputation qui attribua aux découvertes astronomiques des Indous une antiquité surnaturelle fut l'infortuné Bailly. Pendant sa vie, il posséda, au moins parmi les mathématiciens peu exercés, un renom brillant ; mais il fut infecté de tous les défauts de son époque : il aimait les hypothèses étranges et téméraires, magnifiquement soutenues par des arguments ingénieux et variés. « Il n'écrivit pas pour les hommes de savoir, a dit Delambre, il aspirait à une renommée plus étendue. Il céda au plaisir d'associer son nom à celui de Voltaire ; il ressuscita la vieille fable de l'Atlantis ; il eut un bon nombre de lecteurs, et ce fut ce qui causa sa ruine. Le succès de son premier paradoxe le conduisit à en créer d'autres. Il inventa sa *nation éteinte* et son *astronomie perfectionnée dans les temps mythologiques* ; il appuya toute chose ensuite sur cette idée de prédilection, et ne se montra pas fort scrupuleux dans le choix des moyens destinés à donner une couleur favorable à son hypothèse. (1) »

Dans son histoire de l'astronomie ancienne il produisit la théorie dont il est ici question. Par l'analyse des formules astronomiques des Indous, connues comme elles pouvaient l'être alors au moyen des renseignements imparfaits donnés par le Gentil, il fut amené à conclure qu'elles étaient fondées sur des observations réelles, mais que l'état présent et le caractère des Indiens ne nous permettaient pas de les considérer comme des découvertes originales, appartenant à ce peuple. Conséquemment, l'astronomie actuelle de l'Inde ne se compose, aux yeux de Bailly, que des fragments et des débris d'un système de science plus ancien et beaucoup plus parfait. En ajoutant à ces conjectures quelques autres d'un genre différent basées sur des suppositions, des allégories et de vagues aperçus, il éta-

(1) *Astronomie du moyen-âge*, 1809, p. xxxiv.

WISEMAN. II.

blit sa célèbre théorie suivant laquelle une nation qui a depuis longtemps disparu du monde existait, il y a nombre de siècles, dans le nord de l'Asie ; et de cette source serait provenu tout le savoir qui s'est rencontré dans la péninsule méridionale. « Les Indiens, dit Bailly, formaient, dans mon opinion, une nation pleinement constituée dès l'année 3553 avant Jésus-Christ. Ceci est la date réduite de leurs dynasties. Il est étonnant, ajoute-t-il ailleurs, qu'on trouve chez les Bracmanes des tables astronomiques dont l'ancienneté est de cinq ou six mille ans. (1) » Je veux vous donner un exemple de la manière de raisonner de Bailly, quand il cherche à établir l'origine septentrionale des connaissances astronomiques. « Les Chinois, dit-on, ont un temple qu'on croit dédié aux étoiles du nord ; et on l'appelle le palais de la grande lumière. Il ne contient point de statues, mais seulement une draperie enrichie de broderies sur laquelle on a inscrit : A l'esprit du Dien Petou. Les Petous, dit Bailly, sont, au dire de Magelhaens, les étoiles du nord. »

Mais ce temple n'a-t-il pu être dédié à l'*aurora borealis* ? Il semble que le nom de « palais de la grande lumière » fortifierait cette conjecture. Pourquoi les Chinois auraient-ils fait une divinité des étoiles du nord, plutôt que de celles de tout autre point du ciel ? Elles n'ont rien de remarquable, tandis que le phénomène de l'*aurora borealis*, ces cercles, ces rayons, ces torrents de lumière semblent avoir en eux quelque chose de divin. Cette conjecture est en même temps confirmée par une autre de M. de Mairan, savoir, que l'Olympus était le siège des dieux de la Grèce, parce que cette montagne paraissait surtout environnée des clartés septentrionales. Mais l'*aurora borealis* n'est point du tout remarquable en Chine ; car, en trente-deux ans, le P. Parennin ne fut ja-

(1) *Histoire de l'Astronomie ancienne* ; Paris, 1775, pag. 107, 115.

mais témoin d'un phénomène qui méritât ce nom. Ainsi nous voyons, conclut Bailly, dans cette espèce d'adoration rendue aux clartés du nord et aux étoiles du nord (ici les deux objets, pris l'un pour l'autre précédemment, sont artificieusement réunis) une trace frappante de la superstition d'une époque primitive, et une présomption que les Chinois étaient établis autrefois sous un ciel plus septentrional, ou le phénomène de l'*aurora borealis*, étant plus développé et plus fréquent, doit avoir produit une impression plus vive ! (1) »

Est-ce là de la science ou du roman ? Est-ce de l'histoire ou une vision ? Voltaire lui-même, avec tout son amour pour ce qui était hardi et nouveau, ne put digérer cette création d'un nouveau peuple et cette origine attribuée à l'astronomie, science qui, au dire du monde entier, doit avoir exigé des cieux brillants et de doux climats, dans un pays de neiges presque continuelles et de montagnes brumeuses. Il adressa à Bailly plusieurs lettres, écrites avec cette légèreté de ton et cette insouciance de la vérité ou de la fausseté du sujet en discussion, qui caractérisent chacun de ses ouvrages. Tout ce dont il se montre jaloux, c'est de défendre les Bracmanes qu'il avait pris sous sa protection spéciale, et de ne point sacrifier ses doctrines favorites à lui, sur l'antiquité historique des Indiens. « Rien ne nous est jamais venu de la Scythie, écrit-il, si ce n'est des tigres qui ont dévoré nos agneaux; quelques-uns de ces tigres, il est vrai, se sont occupés d'astronomie, dans les loisirs qu'ils se sont donnés après avoir ravagé l'Inde. Mais devons-nous supposer que ces tigres sont sortis de leurs repaires avec des cadrans et des astrolabes ? Qui a jamais entendu dire qu'aucun philosophe grec

(1) Pag. 101.

ait été chercher la science dans le pays de Gog et Magog. (1) » Dans ses réponses, Bailly entre pleinement dans l'explication des bascs de la théorie. Il est, je dois l'avouer, très-fatigant de lire les compliments exagérés qu'il adresse au professeur superficiel de l'incrédulité religieuse. « Les Brahmes, répond-il aux observations de Voltaire, seraient vraiment fiers s'ils savaient qu'ils possèdent un tel apologiste. Plus éclairé qu'ils ne peuvent jamais l'avoir été, vous possédez la réputation dont ils jouissaient dans l'antiquité. Les hommes vont maintenant à Ferney, comme autrefois à Benarès; mais Pythagore aurait été mieux instruit par vous, car le Tacite, l'Euripide et l'Homère du siècle, vaut à lui seul toute cette ancienne académie. » — « Si les chants immortels du barde grec n'existaient plus, » écrit-il dans un autre endroit, « M. de Voltaire, après avoir décrit les combats et les triomphes du bon Henri, aurait compris comment Homère écrivit l'Iliade et mérita sa renommée. » (2) Mais passant sur ces flatteries nauséabondes, je dirai seulement que, dans cet ouvrage, Bailly résume et présente sous une forme plus populaire les arguments exposés dans son ouvrage scientifique, en faveur de son peuple primitif, source de toute science humaine.

Il n'était pas encore satisfait; il entreprit la tâche plus formidable de vérifier mathématiquement les calculs indiens, et de réduire à l'épreuve de rigides formules, les connaissances astronomiques et les résultats contenus dans les rapports des voyageurs et des missionnaires. Il serait étranger à mon plan, et à peine intéressant pour vous, de le suivre pas à pas dans cette laborieuse entreprise. Je me

(1) *Lettres sur l'origine des sciences*; Londres et Paris, 1777.

(2) Pag. 16-207.

contenterai de vous donner une légère idée de sa méthode et de ses résultats.

On a publié en Europe trois suites de tables astronomiques ; une d'elles a évidemment été empruntée à une autre des trois, et c'est pourquoi Bailly la rejette. Les deux autres portent des dates différentes : l'une, l'an 1491 de notre ère ; l'autre, 3192 ans avant notre ère. Bailly s'occupe ensuite de démontrer qu'il est absolument improbable que les Indiens aient emprunté ces dates des autres nations, parce qu'ils en diffèrent essentiellement dans leur supputation chronologique. Il conclut que ces deux époques doivent avoir été fixées d'après des observations certaines ; d'autant plus que le rapport qu'on y donne sur l'état des corps célestes est exact dans chacune. Les positions du soleil et de la lune sont indiquées, pour la période primitive, avec une précision qu'on ne pourrait obtenir aujourd'hui, en calculant d'après nos meilleures tables ; il y est fait mention d'une conjonction de toutes les planètes, et les tables de Cassini prouvent qu'une pareille conjonction eut lieu vers ce même temps, quoique Vénus ne fut pas du nombre. (1) Toutes ces particularités, que j'ai rapportées sans aucune prétention scientifique, semblent établies d'après un rigoureux calcul, dans le cours de l'ouvrage de Bailly.

Telle était la théorie spécieuse de cet homme infortuné. Dans son premier ouvrage, il avait imaginé que les recherches scientifiques de la nation éteinte étaient antédiluvienues, et que les Indiens, les Chaldéens et d'autres étaient les races qui avaient hérité des fragments éparés de la science primitive, après le grand cataclysme. (2) Dans ce dernier ouvrage, pourtant, il ne s'occupe nullement de

(1) *Traité de l'Astron. indienne et orientale* ; Paris, 1787, p. 20 et suiv.

(2) *Histoire de l'Astronomie*, p. 89.

cette hypothèse ; l'astronomie de l'Inde y est traitée comme une invention indigène, ou, du moins, Bailly se contente d'essayer de prouver que la date supposée des premières observations astronomiques faites dans l'Inde doit être correcte. Cependant il trouva bientôt parmi ses savants compatriotes un adversaire fort capable de réfuter sa théorie romanesque. Delambre, dans son *Histoire de l'Astronomie ancienne*, fut nécessairement conduit à traiter des observations qui étaient supposées faites par les Hindous ; et sans entrer dans aucun examen approfondi et mathématique des connaissances et des formules si vantées par son collègue de l'Académie, il découvrit une à une les exactitudes commises par ce dernier dans la position de la question, et ce qu'il y avait d'arbitraire dans l'adoption de la date, base de ces inexactitudes. Il démontre qu'il n'y a pas de raison sur terre pour admettre la vérité des observations astronomiques des Hindous ; mais il approuve les solutions données par les écrivains anglais dont je vais parler. (1)

Nous devons convenir que le ton sur lequel Delambre réfute Bailly ne serait guère propre à satisfaire un admirateur des rêves de ce dernier. Car d'un bout à l'autre, il montre peu de respect pour la science ou pour le caractère de ce philosophe ; et il met constamment en doute, non-seulement l'exactitude de ses inductions mathématiques, mais encore la rectitude de ses propositions. Ce fut dans notre pays que Bailly trouva un champion disposé à le défendre. Entre l'époque où il a écrit, et le temps où Delambre l'a réfuté, de grandes lumières, comme je l'ai donné à entendre, avaient été jetées sur cette question : la publication d'une collection précieuse de traités mathématiques indiens, par M. Colebrooke, fournit l'occasion à la

(1) *Histoire de l'Astronomie ancienne*, p. 400 et suiv.

revue d'Édimbourg de vanter l'antiquité de la science des Hindous et de censurer la conduite de Delambre. L'occasion, il faut l'avouer, était étrange; car l'ouvrage de Colebrooke offre des raisons assez fortes et assez plausibles pour supposer l'origine comparativement moderne des mathématiques dans l'Inde. Il nous donne, dans les savantes notes et explications de son discours préliminaire, une liste fournie par les astronomes de Ujjayani au docteur Hunter, de leurs plus célèbres écrivains en astronomie; le plus ancien de ces écrivains est Varaha-Mihira, qu'ils placent au troisième siècle de l'ère chrétienne. Mais on ne connaît rien de lui, tandis qu'un autre astronome du même nom est très-célèbre, et celui-ci, Colebrooke nous le montre comme ayant vécu, ainsi qu'il est rapporté dans la table du docteur Hunter, vers la fin du sixième siècle. Il cite, il est vrai, des traités plus anciens appelés les cinq Siddhantas; mais il existe encore, relativement à ces traités, un espace de temps assez considérable pour qu'ils aient vu le jour et même vieilli avant l'époque du second Varaha-Mihira, et cela sans qu'il soit besoin de remonter à une antiquité fort extraordinaire. (1) De même, Brahme-gupta, un des plus anciens écrivains en mathématiques qui soient connus, et auquel M. Colebrooke a emprunté quelques traités dans sa collection, ne peut être considéré comme antérieur au septième siècle; il y a plus: ce pénétrant et judicieux orientaliste, après avoir exposé les motifs qui donnent à croire qu'Aryabhatta est le père et l'inventeur de l'algèbre chez les Hindous, arrive à traiter de son ancienneté, et il conclut qu'il florissait « vers le cinquième siècle de l'ère chrétienne et peut-être dans un temps plus reculé. » Il se

(1) *Algèbre avec arithmétique et mesurage, tirés du sanskrit*; Lond. 1817. Mais voyez *Revue hist. de l'Astron. des Hindous*, par Bentley; Lond. 1825.

trouvait presque ainsi le contemporain de Diophante ; quoique M. Colebrooke pense qu'il était supérieur au mathématicien grec, en ce qu'il avait pour résoudre les équations compliquées une méthode que l'autre ne possédait pas. (1) Ces décisions et ces aveux d'un juge aussi compétent que Colebrooke ne pouvaient constituer une base solide à l'opinion qui veut que les Hindous aient droit à une grande antiquité dans la célébrité astronomique. Mais la critique de la revue, admettant tous ces faits, assure hardiment qu'il ne nous faut en aucune façon considérer Aryabhatta comme l'inventeur de sa méthode, qu'on doit admettre que plusieurs siècles ont dû s'écouler entre la première invention de cette méthode et les perfectionnements qu'elle a reçus. (2) Quoique ce critique avoue que Bailly était inexact, faute de connaissances locales et par sa trop grande confiance dans les sources où il puisait, comme aussi par l'esprit de système qui l'entraînait, il persiste à soutenir que non-seulement l'antériorité originelle de la science des Hindous est tout à fait prouvée par la publication de M. Colebrooke, mais encore que tout le monde doit maintenant reconnaître que la science actuelle n'est qu'un débris de celle qui florissait dans la péninsule indienne, alors que le sanskrit était une langue vivante ; ou peut-être « quelque mère-langue, encore plus ancienne, jeta-t-elle ces racines qui ont pénétré plus ou moins profondément dans les langues particulières de tant de nations nombreuses et lointaines qui couvrent l'Orient et l'Occident. (3) » Conclusion qui nous ferait remonter bien au-delà des bornes de l'histoire, et presque au point que Bailly aurait désiré.

(1) Pag. 10.

(2) *Revue d'Édimbourg*, tom. 39, p. 113.

(3) Pag. 163.

Comme le nom de Delambre était mentionné avec une sorte de malignité, et qu'on l'accusait même d'une injuste sévérité envers la mémoire de son collègue de l'Académie, le savant astronome ne perdit pas de temps pour répondre aux arguments aussi bien qu'à la censure du critique, et une occasion lui en fut offerte par la publication de son ouvrage sur l'astronomie du moyen-âge. Dans le discours préliminaire, il examine en détail les différents sujets proposés à l'admiration du lecteur par le critique anonyme, et il conclut que, bien que l'on soit parvenu à démontrer que les Indiens avaient acquis un certain degré d'habileté dans la solution de problèmes algébriques plus ingénieux qu'utiles, on n'a pas encore prouvé qu'ils aient rien possédé qui approchât d'une connaissance correcte et positive de l'astronomie. (1)

Comme je me suis arrêté longtemps sur les opinions de Delambre, il ne serait pas juste de passer sous silence la rencontre des mêmes opinions dans un autre célèbre historien de la science des mathématiques, lequel écrivit aussi à une époque où la France était encore plus sous l'influence de cette école philosophique à laquelle Bailly s'était malheureusement attaché. Je veux parler de Montucla, qui, avec la plus grande impartialité, s'impose la tâche d'examiner les raisons données par Bailly, pour établir l'excessive antiquité de l'astronomie chez les Hindous. Il analyse, par exemple, la grande période de Caliyuga, embrassant 4,320,000 années, et trouve que si on la divise par 24,000, elle donne pour quotient 180; ce qui porte à soupçonner que cette période n'est que la moitié d'une autre composant le produit de 24,000 divisé par 360. Or, comme les Arabes pensent que 24,000 années constituent la période dans le cours de laquelle les

(2) *Hist. de l'Astron. du moyen-âge*; Paris 1819, p. 37.

étoiles fixes, par leur mouvement progressif, doivent accomplir une révolution entière, il semblerait que les Indiens, s'emparant de cette idée, firent leur grande période équivalente à une année de 360 jours, longueur primitive de l'année, dont chaque jour est témoin d'une révolution complète des corps célestes. Montucla confirme son assertion en l'appuyant de supputations semblables faites par les Arabes, et elle lui sert de motif entr'autres raisons pour conclure que l'astronomie indienne, loin de pouvoir se vanter d'une antiquité aussi merveilleuse que l'avait imaginé son infortuné compatriote, fut empruntée des peuples de l'Asie occidentale. (1)

Mais il convient d'examiner les travaux de nos compatriotes dans cette branche de l'histoire astronomique. M. Davis est le premier, comme l'a remarqué Colebrooke, qui ait donné un tableau exact de l'astronomie des Hindous, d'après leurs propres traités. Montucla avait dit que le Surya-Syddhanta, ouvrage astronomique, supposé le fruit de l'inspiration divine, serait une acquisition précieuse; « mais, ajoutait-il, qui forcera jamais ces hommes mystérieux à en donner communication ? (2) » C'est précisément de ce même ouvrage que M. Davis a tiré ses matériaux, et il déclare que les brahmes ne lui ont témoigné aucune répugnance, soit pour le lui communiquer, soit pour l'aider à le comprendre. L'objet de ses recherches était simplement de découvrir la méthode et les formules par lesquelles les Indiens calculent leurs éclipses, et dès lors il peut sembler qu'il ne jettera que peu ou point de lumière sur le sujet de notre recherche. Cependant il est manifeste, d'après ces remarques préliminaires, qu'il considère les époques éloignées que les Hindous ont adoptées

(1) *Hist. des Mathém.*; Paris, n° 7, tome 1, p. 429.

(2) Pag. 443.

pour bases ou point de départ de leurs calculs, comme ayant été adoptées arbitrairement, au moyen d'une supputation rétrograde et non déterminée, ainsi que l'imaginait Bailly, d'après des observations positives. (1)

On doit cependant reconnaître que M. Bentley a étudié sérieusement et avec succès cet ouvrage, et d'autres non moins importants de l'astronomie indienne, dans l'intention de déterminer la véritable antiquité de cette science; et c'est par ses recherches, qui embrassent un long espace de temps, que je terminerai cette partie de ma tâche. Son premier essai sur ce sujet parut dans le sixième volume des *Recherches sur l'Asie*. Il peut être divisé en deux parties. Dans la première, il examine les systèmes astronomiques des Indiens, et démontre combien un Européen qui les ignorerait pourrait aisément tomber dans des erreurs graves, lorsqu'il voudrait leur assigner une date. Il s'occupe ensuite de rechercher avec soin la date du Surya-Siddhanta, auquel les brahmes donnent modestement une ancienneté de plusieurs millions d'années. « La manière la plus correcte et la plus certaine de rechercher l'antiquité des ouvrages astronomiques indiens, écrit-il, est de comparer leurs calculs, sur les positions et les mouvements des planètes, avec ceux tirés des tables européennes les plus exactes. Car il est clair que tout astronome, quel que soit son système, ou réel ou artificiel, doit tâcher de donner la véritable position des planètes au moment où il écrit, et il le doit, au moins autant qu'il le peut, ou que le permet la nature de son système; autrement son travail serait entièrement inutile. Ainsi donc, les positions et les mouvements du soleil, de la lune, et des planètes, à toute époque quelconque, se trouvant établis par des calculs tirés de quelque ancien système indien,

(1) *Recherches sur l'Asie*, tom. II, p. 228, éd. Calcutta.

et, d'une autre part, leurs positions et leurs mouvements à la même époque se trouvant établis d'après les tables européennes les plus correctes, nous pouvons déterminer l'époque antérieure où leurs positions respectives étaient précisément les mêmes. (1) » M. Bentley fait ensuite l'application de cette méthode si simple. Il prend sa date, d'un côté, d'après le traité indien, et de l'autre, d'après les tables de Lalande, et en calculant le nombre d'années à retrancher du traité indien, il découvre, que des périodes diverses de 600, 700 et 800 ans ont dû s'écouler depuis le temps où ce traité fut composé. Non content de cela, M. Bentley donne de fortes raisons pour conclure que l'auteur est Varaha, dont on sait que le disciple, Sotanund, vivait il y a environ 700 ans, époque correspondante à la date moyenne déduite par ses calculs du Surya-Siddhanta même. (2)

La revue périodique que j'ai déjà citée, comme ayant si vivement défendu les théories imaginaires de Bailly, ne faisait par là que continuer l'examen, entrepris dans son premier numéro, des travaux de M. Bentley. A l'attaque sévère et raisonnée qu'elle dirigea contre lui, ce dernier répondit avec force et clarté dans le 8^e volume des *Recherches*; (3) mais je ne m'y arrêterai pas, parce que l'auteur a depuis donné une explication plus étendue, plus correcte, et beaucoup plus importante de ses idées. C'est de ce dernier travail que je vais parler.

Dans l'année même où M. Bentley publiait son *Examen historique de l'Astronomie indienne*, le savant Ideler se plaignait à Berlin que personne ne se fût encore trouvé qui réunit une connaissance suffisante de la langue sans-

(1) Pag. 564.

(2) Pag. 573. Cecl, cependant, a été rejeté par M. Colebrooke, dans son *Algèbre*.

(3) Pag. 193 et suiv.

krite et de l'astronomie. (1) En cette occasion, cependant, ces deux conditions semblent avoir été combinées dans le même homme, avec la force de volonté, le zèle et l'étude nécessaires pour l'exécution de cette difficile entreprise; et probablement la sévérité avec laquelle l'auteur avait été traité lors de sa première tentative l'excita à continuer sa tâche, et ne fit qu'accélérer des recherches qu'elle était destinée à entraver.

Dans cet ouvrage, Bentley, après une préface dans laquelle il confirme par de nouveaux calculs ses premières assertions à l'égard du Surya-Siddhanta, traite méthodiquement des différentes époques qui doivent servir à diviser l'histoire de l'astronomie indienne. Il établit huit périodes ou âges différents, et tâche de déterminer et de fixer chacun d'eux par une date astronomique. La première opération, dans tout système d'astronomie, doit être la division du ciel, sans laquelle toute classification serait impraticable. La plus ancienne division indienne est la division en stations lunaires, autrefois au nombre de vingt-huit, maintenant de vingt-sept. L'histoire place cette opération entre l'année 1528 et l'année 1375 avant Jésus-Christ, et la date astronomique citée comme contemporaine s rapporte exactement à cette période. Car l'indication des points occupés alors par le système céleste, sur la ligne des équinoxes et sur celle des solstices, fournit pour résultat l'année 1426 avant Jésus-Christ. (2) Or, si ce calcul est exact, nous avons, sans aucun doute, une date entièrement vraisemblable, pour fixer l'époque où les Hindous firent cette première opération astronomique. M. Bentley place l'observation rapportée ensuite onze cent

(1) *Handbuch der Math. and Technischen chron.*; Berlin, 1825, tom. 1 pag. 5.

(2) Pag. 4.

WISEMAN. II.

quatre-vingt-un ans avant l'ère chrétienne : quand le soleil et la lune se trouvèrent en conjonction , et que les astronomes reconnurent que les colures avaient dévié de 3° 20" de la position qu'ils occupaient lors de la première observation. Le tout consiste à donner aux mois les noms qui leur sont propres ; c'est ainsi qu'on parvient à déterminer une époque.

L'ère ensuite la plus importante , ère déterminée par la date astronomique qu'elle fait supposer, est le siècle de Rama, dont les exploits forment le thème le plus glorieux de la poésie indienne. Le Ramayana, ou poème épique qui célèbre ce roi, donne une description minutieuse de la position des planètes à sa naissance et au moment où il atteignit sa vingt-unième année. Le résultat de cette description est, que l'état du système céleste n'a pu être tel que vers l'année 961 avant Jésus-Christ. (1) Je ferai remarquer qu'il y a aussi, dans l'histoire de Rama, un passage qui correspond dans tous ses détails avec le combat des dieux et des géants décrit dans la mythologie grecque.

Je ne suivrai pas M. Bentley dans la dernière partie de son travail, parce que tout ce que nous pouvons raisonnablement désirer, nous l'avons trouvé dans la première partie. Il nous importe peu que les Hindous aient fait remonter l'existence de leurs astronomes à une absurde antiquité, et qu'ils prétendent que Garga et Parasara ont vécu et écrit 3,100 ans avant Jésus-Christ ; quand il peut être prouvé que leur science astronomique ne commença ses observations que plusieurs siècles plus tard. Mais il est juste de dire que la date du Vasishta-Siddhanta et du Sarga-Siddhanta, que les Hindous avaient coutume de faire remonter à un ou deux millions d'années, ne s'élève pas, d'après

(1) page 15.

les calculs de M. Bentley, au delà du dixième ou du onzième siècle de l'ère chrétienne.

Il existe une légende d'une grande importance, dont cet écrivain tâche de déterminer l'époque, par un calcul astronomique, c'est l'histoire de Krishna, l'Apollon indien. Dans les légendes du pays, il est représenté comme un Avatar, ou incarnation de la Divinité. A sa naissance, des chœurs de Devatas chantèrent des hymnes à sa louange, tandis que des bergers entouraient son berceau; il fallait cacher sa naissance au tyran Causa, à qui il avait été prédit que cet enfant causerait sa perte. L'enfant se sauva avec ses parents au delà des côtes de l'Yamoune. Pendant quelque temps il vécut dans l'obscurité, puis il commença sa vie publique, et se distingua par sa valeur et sa bienfaisance; il immolait les tyrans et protégeait les pauvres; il lavait les pieds des brahmes et prêchait la doctrine la plus parfaite; mais à la fin la puissance de ses ennemis prévalut: il fut, suivant une tradition, cloué à un arbre par une flèche, et prédit, avant de mourir, les maux qui arriveraient dans le Cali-Yuga, ou mauvais âge du monde, trente-six ans après sa mort. (1) Pouvons-nous être surpris que les ennemis du Christianisme se soient emparés de cette légende, comme contenant le texte originel de notre histoire évangélique? Les noms de Christ et Krishna, corrompus par quelques-uns en Kristna, furent déclarés identiques, et les nombreuses similitudes qui se trouvaient entre leurs histoires furent considérées comme trop clairement définies pour permettre de douter que tous deux ne fussent un seul et même personnage. (2) La fa-

(1) Voyez cette légende dans Paulinus à St. Bartholomæus, *systema Brahmanium*; Rome, 1802, pag. 146 et suiv.; *Religion de l'antiquité*, de Creuzer, par Guigniaud, tom. 1; Paris, 1825, p. 205.

(2) *Ruines ou Méditations sur les révol. des empires*, par Volney; Paris, 1820, p. 267.

cilité avec laquelle les premiers explorateurs des lettres indiennes se laissèrent entraîner, par leur enthousiasme, à attribuer une antiquité extravagante à tout ce qu'ils rencontraient, vint favoriser ces assertions. Sir W. Jones, qui était considéré comme une autorité infaillible en de telles matières, et dont le jugement mérite assurément considération, avait affirmé qu'il était certain « que le nom de Krishna, et les traits généraux de son histoire, étaient bien antérieurs à la vie de notre Sauveur, et probablement au temps d'Homère. » Puis, reconnaissant l'impossibilité de tant de coïncidences accidentelles dans les deux vies ou les deux histoires, il suppose que les points de ressemblance moins importants furent, dans des temps plus modernes, ajoutés à la légende première d'après des Évangiles falsifiés. (1) Maurice, pareillement, reconnaît l'antiquité de la légende, et en aborde les difficultés d'une façon encore moins propre à servir un adversaire du Christianisme, car il la considère comme le reste d'une ancienne tradition primitive, concernant la venue future d'un rédempteur qui, en effet, devait être un Avatar, ou incarnation de la Divinité. (2)

C'est donc à l'examen de l'époque à laquelle vivait ce héros divin que M. Bentley a appliqué ses calculs astronomiques. Il a cherché sans relâche, dans les relations qui le concernaient, quelque date qui pût servir de base pour déterminer l'époque de sa vie; et après avoir trouvé ces relations trop insignifiantes, quoique l'histoire portât que le célèbre astronome Garga avait assisté à sa naissance et avait décrit l'état des cieux à ce moment solennel, M. Bentley fût assez heureux pour se procurer le Janampatra de Krishna, qui contient la position des planètes à

(1) *Recherches sur l'Asie*, tom. I, p. 273.

(2) *Hist. de l'Hindostan*; Lond. 1824, tom. II, p. 225.

la naissance du demi-dieu. D'après la supputation basée sur les tables européennes, réduites au méridien d'Ujein, il paraît que les cieux ne peuvent avoir offert l'état décrit dans le Janampatra que le 7 août de l'an 600 de notre ère. (1) M. Bentley conclut donc que cette légende fut une habile imitation du Christianisme, forgée par les brahmes, dans le dessein prémédité d'empêcher les naturels du pays d'embrasser la nouvelle religion qui avait commencé à pénétrer jusqu'aux limites les plus reculées de l'Orient.

Il arrivera probablement que bien des personnes ne seront pas d'accord avec cet écrivain sur quelques-unes de ses opinions, et je dois dire que, sans preuves plus positives, je ne puis aller aussi loin que lui sur quelques points particuliers; néanmoins, quant à la démonstration qu'il donne du peu d'ancienneté de la date qu'il faut assigner aux observations et aux ouvrages des Hindous sur l'astronomie, il mérite certainement les suffrages des meilleurs mathématiciens modernes. Sans parler de Delambre, qui considérait son travail sur l'époque du Sarga-Siddhanta comme entièrement satisfaisant, nous avons l'opinion de Schaubach, qui soutient que toute la science des Hindous en astronomie leur est venue des Arabes, et que par conséquent elle appartient plutôt à la science moderne qu'à l'ancienne. (2) Laplace, dont le nom sera sans doute mis par tout astronome de nos temps bien au-dessus de Bailly, dont on a exagéré le mérite, de Bailly dont il était l'ami et le chaud admirateur, s'exprime ainsi à ce sujet : « L'origine de l'astronomie dans la Perse et dans l'Inde est maintenant perdue, comme chez toutes les autres nations, dans l'obscurité de leur histoire ancienne. Les tables des Indiens

(1) Pag. 3.

(2) Dans la *Monatliche corresp.*, par le baron de Zach; févr. et mars 1813.

supposent des connaissances très-avancées en astronomie ; mais il y a tout lieu de croire que ces tables ne peuvent réclamer une très-haute antiquité. En ceci, je m'éloigne à regret de l'opinion d'un illustre et malheureux ami. » Cette expression montre clairement que ce ne fut par aucun penchant pour notre cause que Laplace se prononça contre les prétentions de l'astronomie sanskrite. Après ces remarques, il passe à un examen détaillé de la question que, certes, j'ai bien souvent posée, savoir : si les observations qui ont servi de base aux calculs des tables indiennes, et qui sont datées de 1491, et de 3102 ans avant l'ère chrétienne, furent jamais réellement faites ; et il conclut qu'elles ne l'ont pas été, et que les tables ne furent basées sur aucune observation véritable, attendu que les conjonctions qu'elles supposent ne peuvent avoir eu lieu. » C'est ce qui résulte encore, ajoute-t-il, des mouvements moyens que ces tables assignent à la lune, par rapport à son périée, à ses nœuds et au soleil ; mouvements qui, plus rapides que suivant Ptolémée, indiquent que les tables dont il s'agit sont postérieures à cet astronome. Car nous voyons, d'après la théorie de la gravitation universelle, que ces trois mouvements s'accélérent de siècle en siècle. Ainsi, les résultats de cette théorie, si importante pour l'astronomie lunaire, servent aussi à éclaircir la chronologie. (1) A ces témoignages nous pouvons ajouter celui du docteur Maskelyne, communiqué à M. Bentley en personne, (2) celui d'Heeren, (3) de Cuvier, (4) et de Klaproth, qui s'exprime en ces termes : « Les tables astronomiques des Hindous, auxquelles on avait attribué une

(1) *Exposition du système du monde* ; sixième édit. Bruxelles, 1827. p. 427.

(2) *Préface*, p. 25.

(3) *Ideen über die politik*, 4^e éd., p. 142.

(4) Cuvier, *Discours prélimin.*, in-8 Paris, 1825, p. 238.

antiquité prodigieuse, ont été construites dans le septième siècle de l'ère vulgaire, et ont été postérieurement reportées par des calculs à une époque antérieure. (1) »

D'après ces autorités confirmatives, ajoutées aux opinions déjà citées et antérieures des mathématiciens français, nous pouvons raisonnablement douter qu'un autre champion s'élève pour défendre l'extrême antiquité de la science astronomique des Indiens. Il sera difficile, en tous cas, de rétablir une telle prétention, et de la faire remonter assez haut pour qu'elle puisse menacer d'un conflit la chronologie de Moïse. Il existe d'autres branches des connaissances indiennes qui peuvent également vous paraître dignes d'investigations, par exemple, la date des écrits sacrés et philosophiques, auxquels plusieurs savants ont attribué une antiquité si absurde, il y a quelques années ; mais comme mon intention est, suivant ma promesse, de consacrer un discours spécial à la littérature orientale, je réserverai pour ce discours ce qui me paraît le plus important sur ce sujet. Ainsi, je passerai de l'astronomie à l'histoire des Indiens, et je verrai si celle-ci peut en aucune façon, et plus que l'astronomie, prétendre rivaliser d'ancienneté avec les faits rapportés dans le Pentateuque.

On devait naturellement supposer que l'orgueil national, qui avait fait enseigner une antiquité extravagante à l'origine de la science, avait en même temps suggéré l'idée d'une antiquité correspondante pour les gouvernements sous lesquels cette science avait foi. Une fiction supposait nécessairement l'autre. Et quand les nations orientales se mettent à donner une ancienneté fabuleuse à leur origine et à leur histoire primitive, elles ne s'arrêtent pas à des bagatelles, et ne se laissent pas intimider par notre règle européenne qui veut qu'on tienne compte des probabilités.

(1) *Mémoires relatifs à l'Asie* ; Paris, 1824, p. 397.

Un million d'années est aussi vite inventé qu'un millier, et il n'est besoin que d'un très-petit nombre de rois pour remplir cette immense espace de leurs règnes, si vous accordez à ces règnes la modeste quantité de douze douzaines de siècles pour chacun. Et vos lecteurs croiront le tout, si vous pouvez leur faire franchir seulement le premier pas, c'est-à-dire, si vous pouvez leur faire croire que ces rois ont été les descendants du soleil et de la lune, ou qu'ils ont quelque autre origine céleste. Nous ne pouvons vraiment nous empêcher de plaindre ceux qui ont été entraînés à croire de pareilles absurdités; je pense toutefois que nous devons plaindre aussi ceux qui ont essayé d'analyser la masse de fables qui nous est présentée par l'histoire indienne, et de s'emparer des rares parcelles de vérité qui sont enfouis dans ce chaos.

En cela, comme dans la plupart des autres recherches sur l'Inde; sir W. Jones ouvrit la marche. Il prit pour base de ses explorations la liste généalogique des rois, extraite du Puranas, par le Pundit Rhadacanta; et il entreprit la tâche de débrouiller leur histoire, bien résolu à ne se laisser entraîner par aucune considération, quelque importante qu'elle fût, vers une décision que l'équité n'approuverait pas. « Ne m'attachant, écrit-il, à aucun système, étant aussi disposé à rejeter l'histoire de Moïse, si l'on prouve qu'elle est erronée, qu'à la croire, si elle est confirmée par un raisonnement droit et par une incontestable évidence, je vais mettre sous vos yeux un précis de la chronologie indienne, extrait des livres sanskrits. (1) » Cependant sir Jones découvrit bientôt qu'il avait affaire aux races divines dont nous avons parlé, et que ces races étaient exemptes des lois qui limitent la durée des dynasties mortelles. Peu intimidé par cette découverte effrayante, qui

(1) *De la chron. des Hindous. Recherches sur l'Asie*, tom. II, pag. 2.

aurait désespéré un investigateur moins fervent et moins laborieux, il tâche d'expliquer les absurdités, et de concilier les contradictions ; il trace des tables de rois et leur assigne des dates, suivant les conjectures les plus plausibles qu'il puisse former. Voici ses propres paroles sur le résultat de ces infructueux travaux : « Nous avons donné, conclut-il, une esquisse de l'histoire des Indiens, dans toute la longue durée qu'on peut justement lui assigner ; et nous avons remonté sur les traces de l'empire indien jusqu'à plus de trois mille huit cents ans au delà de notre époque. » (1) Adoptant même, d'après un investigateur très-partial, l'antiquité jusqu'à laquelle on peut, avec une apparence de raison, faire remonter les annales de l'Indostan, nous ne voyons pas de gouvernement établi dans ce pays avant les deux mille ans qui ont précédé l'ère chrétienne, c'est-à-dire avant l'âge d'Abraham, durant lequel, selon la Genèse, l'Égypte possédait une dynastie constituée, et la Phénicie une littérature et un commerce florissans.

Sir W. Jones fut suivi de M. Wilfort. Ce dernier tâcha d'introduire une apparence d'ordre dans les dynasties de Maghada, dont le tableau se trouve dans le Puranas. (2) Hamilton lui succéda dans le même travail ; (3) mais ces deux patients investigateurs se trouvèrent à chaque pas arrêtés par des méprises volontaires, ou par les plus étonnantes contradictions. Le premier de ces écrivains nous montre, par un triste exemple, jusqu'où peuvent aller les fraudes des Pundits, et nous donne conséquemment la mesure de la confiance que nous devons leur accorder, dans les passages de leurs livres où ils voudraient nous faire

(1) Pag. 145.

(2) *Des rois du Maghada. Recherches sur l'Asie*, tom. IX, p. 82.

(3) *Généalogie des Hindous, extr. de leurs livres sacrés* ; Edimb. 1819.

croire à une antiquité déraisonnable. M. Wilfort nous dit qu'un homme dévoué, employé par lui à grands frais, pour l'aider dans ses travaux, n'hésita pas à effacer et à changer des passages dans les livres les plus sacrés de sa religion; et quand ce même homme pensait que ses extraits pourraient être collationnés sur les livres, il allait jusqu'à composer des milliers de vers pour empêcher la découverte de sa fraude. (1) M. Wilfort reconnut, à l'égard du sujet qui nous occupe, que ces saints hommes de l'Inde ne se faisaient aucun scrupule d'inventer des noms et de les insérer entre ceux de héros plus célèbres, il ajoute qu'ils justifiaient leur conduite en disant que telle avait toujours été la coutume de leurs prédécesseurs. Donc, après avoir fait tous les retranchements et toutes les concessions convenables, nous ne trouverons que de bien mauvais matériaux pour construire une histoire qui présente quelque caractère de certitude ou même de probabilité. Les deux auteurs que j'ai nommés ne nous ont donné, en définitive, qu'une série de rois dont l'existence n'est attestée par aucune autre preuve que des poèmes et des fables.

Dans ce cas, dit un écrivain plein de sagacité, lequel cependant est plutôt porté à s'exagérer qu'à déprécier l'antiquité de la littérature des Hindous, ces dynasties ne font pas plus autorité que les générations des héros et des rois parmi les Hellènes; et ces tables tiennent le même rang dans la mythologie indienne que celles d'Apollodore dans la mythologie grecque. Nous ne pouvons espérer d'y rencontrer aucune histoire critique ou chronologique; c'est une histoire composée par des poètes et conservée par des poètes, et par conséquent poétique, sans être pour cela entièrement composée de fictions. (2) » « La chronologie

(1) *Rech. sur l'Asie*, tom. VIII, p. 250.

(2) Heeren, *ubi sup.*, p. 242.

et l'histoire des Hindous, écrit un autre, sont en général aussi poétiques et aussi idéales que leur géographie. Chez ce peuple, l'imagination l'emporte sur toute autre faculté. (1) » En effet, Klaproth place le commencement de la véritable chronologie indienne dans le douzième siècle de notre ère. (2)

Heeren s'est néanmoins donné beaucoup de peine pour remonter jusqu'aux premières institutions des Hindous, et pour reconstruire leur premier état politique. Il prouve dans le plus grand détail que la caste des brahmes est une nation ou tribu différente des habitants de la péninsule; et prenant ce peuple au siège de son établissement dans les montagnes du nord, il le suit à travers la ligne de temples qu'il a tracée dans sa marche jusqu'au sud. Il cite l'autorité de quelques voyageurs, pour prouver que les brahmes ont le teint plus clair que les hommes des autres castes, assertion qui, vous vous le rappellerez, est en contradiction avec celle d'autres voyageurs que je vous ai cités en traitant des variétés de l'espèce humaine. Pourtant, je ne vois aucune forte objection à élever contre cette hypothèse, qui semble seule donner la solution du pouvoir absolu des brahmes sur la masse de la nation. (3) Et après tout, quoique ceci suppose une période de temps très-reculée (car les plus anciens récits sur l'Inde montrent déjà ce système gouvernemental profondément enraciné à leur époque), nous n'en obtenons pas davantage de résultat définitif.

La guerre entre les Coros et les Pandos, les Grecs et les Troyens de la poésie sanskrite, paraît, dans sa base historique, offrir à Heeren la preuve d'une organisation

(1) *Guigniant, sur Creuzer, ubi sup.*, tom. I, deuxième part., p. 385.

(2) *Ubi sup.*, p. 412.

(3) *Ubi sup.*, p. 237.

politique très-ancienne dans les régions du Gange. Mais encore n'avons-nous jusque là qu'une grande antiquité, sans aucune époque chronologique décisive; et à l'égard de cette guerre, il est bon de remarquer qu'elle est si essentiellement liée à l'histoire de Krishna, que si la théorie de M. Bentley est exacte sur ce dernier point, l'autre événement doit partager le même sort, et être considéré comme une invention moderne.

Au reste, Heeren s'attache patiemment à mettre en ordre et à concilier les divers fragments qui restent des annales primitives; il cherche à découvrir quels furent les premiers états et les premières dynasties qui en eurent le gouvernement; mais les résultats auxquels il arrive, après son long travail, à travers lequel je n'ai aucun désir de vous conduire sont tels que le plus timide croyant ne doit point s'en alarmer. « D'après toutes les considérations précédentes, écrit-il, nous pouvons conclure que la région du Gange a été le siège de royaumes importants et de villes florissantes, plusieurs siècles et probablement 2,000 ans avant Jésus-Christ. (1) » Voici ses conclusions: « Au lieu de six mille ans avant Alexandre, date adoptée par quelques écrivains, sur la foi d'Arrian, au lieu des millions d'années supputées d'après les fables des brahmes, nous trouvons, comme Jones et d'autres l'ont conjecturé, que le temps d'Abraham est l'époque historique la plus ancienne d'une organisation politique dans l'Inde. »

Après vous avoir ainsi et assez longuement conduits à travers les histoires qui depuis quarante ans ont été faites sur la chronologie des Indiens, ce serait une grave omission, et en outre une violence faite à mes affections, de passer sous silence et de ne pas apprécier selon leur mé-

(1) Pag. 272.

rite les travaux d'un homme que j'ai l'honneur de compter parmi mes auditeurs, et dont on eût pu croire que la présence m'empêcherait de signaler les découvertes. Je suis certain que personne ne parcourra les deux magnifiques volumes sur les *Annales des antiquités de Rajasthan*, (1) sans reconnaître que leur auteur est parvenu à ajouter, à des recherches épuisées en apparence, un fonds de nouveaux matériaux auxquels s'unit une sagacité supérieure, qui a jeté de grandes lumières non-seulement sur le sujet qui nous occupe maintenant, mais aussi sur ceux qui l'ont précédé. Et si nous descendons vers les temps plus rapprochés, il a certainement été assez heureux pour trouver à fouiller un vaste terrain encore inexploré dans les pays dont il a le premier écrit l'histoire. Il a été ainsi à même de combiner (et bien peu d'autres avant lui avaient eu ce privilège) de nouveaux événements avec un nouveau théâtre; le drame varié d'une histoire à peine connue, avec une scène embellie de la parure la plus splendide que puisse procurer la nature et des monuments les plus somptueux que l'art oriental y pouvait ajouter. Soit que nous considérions la partie géographique, historique, ou artistique des additions faites à nos connaissances sur l'Inde par la publicité de cet ouvrage, soit que nous considérions l'intérêt de la narration en elle-même, nous pouvons en toute sûreté, je pense, ranger cet écrit parmi les plus estimables et les plus beaux qui aient paru sur la littérature orientale.

Le colonel Tod a certainement surpassé tous ses prédécesseurs dans la rectification et la mise en ordre des listes des dynasties indiennes. Il démontre qu'il existe une con-

(1) Par le lieut.-colonel James Tod; Lond., tom. I, 1829; tom. II, 1832. Depuis que ces discours ont été prononcés, la mort a ravi à notre littérature cet homme aussi aimable que savant et infatigable.

formité générale entre les généalogies produites par Jones, Bentley et Wilfort, et celles que lui-même a tirées de différentes sources. Et comme il y a assez de différences entre ces généalogies pour garantir qu'elles proviennent d'originaux divers, il conclut, non sans beaucoup d'apparence, qu'elles sont fondées sur quelque vérité. Les deux races principales, comme je l'ai déjà fait observer, sont celles du soleil et de la lune, et il est à remarquer que les deux lignes présentent à peu près le même nombre de rois. Ainsi, en prenant Bouddha pour le régénérateur du genre humain après le déluge, fait qui ne paraît pas impossible, puisque c'est Bouddha qui commence la lignée lunaire des princes, nous aurions, suivant les tables généalogiques, « cinquante-cinq princes depuis Bouddha jusqu'à Krishna et Youdistra (je rapporte les propres expressions du colonel Tod) ; » et en admettant le moyen terme de vingt ans pour chaque règne, nous trouverions une période de 1,100 ans, laquelle étant ajoutée à une autre pareille, calculée de cette époque jusqu'à Vicramaditya, qui régna 56 ans avant Jésus-Christ, laquelle, dis-je, m'autoriserait à placer l'établissement dans l'Inde proprement dite de ces deux grandes races, distinctivement appelées, l'une race de Soorya, l'autre de Chandra, vers 2,256 ans avant l'ère chrétienne. C'est à cette époque, néanmoins un peu plus tard, que, suivant l'opinion générale, les monarchies égyptienne, chinoise et assyrienne se sont établies, et c'était environ un siècle et demi après ce grand événement, le déluge. (1) Jusque là, assurément, il n'y a rien qui nous puisse causer le moindre embarras ; si nous prenons la chronologie des Septante, que plusieurs modernes sont disposés à suivre, nous trouvons même un espace de temps plus considérable entre le grand fléau et l'époque

(1) Tom. I, p. 37.

assignée ici à l'établissement de ces dynasties royales. Ce qui peut servir à confirmer ce calcul, c'est l'uniformité d'autres résultats obtenus par l'emploi d'un procédé semblable.

Mais la découverte la plus frappante, et assurément la plus précieuse du colonel Tod dans les annales des Hindous, est le rapport historique qu'il semble avoir établi entre les Indiens primitifs et les tribus de l'ouest, tribus qui, nous l'avons déjà vu, paraissent avoir une origine commune, si l'on s'en rapporte aux témoignages de la philologie comparative. Cet écrivain prouve d'abord que les Hindous eux-mêmes placent le berceau de leur nation vers l'ouest, et probablement dans la région du Caucase. A différentes époques, ces tribus, qui restèrent dans cette partie de l'Asie, et qui avaient reçu le nom de Scythes, semblent être devenus les usurpateurs des nouveaux établissements de leurs frères, et avoir considérablement modifié les mœurs et la religion des Indiens, en même temps qu'elles donnèrent naissance à quelques familles de rois, qui ont pris rang parmi les plus distinguées. Nous avons parlé d'une irruption de ces tribus dans l'Inde, environ six cents ans avant Jésus-Christ, irruption presque contemporaine d'une invasion semblable, partie du même lieu, et qui se répandit dans l'Asie mineure, dans le nord de l'Europe et dans l'Orient jusqu'à la Bactriane, où elle renversa la domination des Grecs. On doit retrouver les anciens Gètes dans les Jits de l'Inde moderne. Ils sont répandus dans le pays qui s'étend depuis les montagnes de Joud jusqu'aux rives du Mékran, et suivent encore le même genre de vie nomade qu'ils menaient dans leurs latitudes plus septentrionales. Les Asis de l'histoire ancienne sont probablement la race Aswa des Indiens. (1) Après avoir établi ces ressemblances de noms, le savant écrivain

(1) Pag. 63.

découvre de tels points de similitude entre les habitants du Nord et les habitants actuels du Rajasthan, dans l'habillement, la théogonie, les coutumes guerrières, les formes religieuses et les coutumes civiles, qu'il ne laisse subsister aucun doute raisonnable sur l'affinité de ces deux races. (1) Doit-on prétendre que les ressemblances dont il s'agit proviennent d'une invasion subséquente, ou faut-il y voir les restes d'une affinité primitive, c'est, je pense, ce qui peut fournir matière à une ample discussion. J'ai des raisons de douter que quelques-unes des étymologies puissent être bien défendues; et je crains que dans plusieurs cas la ressemblance de noms ne soit pas assez confirmée par la date historique, pour que nous puissions conclure, en toute sûreté, que les objets sont identiques. Néanmoins toutes ces considérations sont d'une importance secondaire; mon savant ami en a fait assez pour me convaincre des rapports primitifs qui existent entre les tribus occupant encore la Scandinavie et celles qui n'ont pas cessé de dominer dans l'Inde; et ceci nous fournira matière à plusieurs réflexions.

Car vous remarquerez comment, en plus d'une occasion, indépendamment de mon but principal, celui de découvrir le fruit des recherches scientifiques dont les vérités sacrées ont été l'objet, j'ai tâché d'appeler votre attention sur la lumière qu'une étude jette nécessairement sur une autre. Aussi je désire que vous observiez à présent combien nos premières recherches semblent s'éclairer vivement de ces dernières qui sont tout à fait différentes, à l'exception de ce point, cependant, qu'elles servent de confirmation encore plus complète de la vérité des saintes Écritures déjà attestée par les autres. Chaque nouveau pas dans l'étude comparative des langues nous a démontré d'une manière de plus en plus positive que le genre humain for-

(1) Pag. 65-80.

mait dans l'origine une seule famille ; et l'étude de l'histoire primitive des nations, jointe à l'observation de leurs mœurs, de leurs religions et de leurs coutumes, nous amène précisément à la même conclusion. Et ceci ne se borne pas seulement aux membres de la même famille territoriale, tels que les Germains et les Indiens ; car le colonel Tod a réellement signalé des coïncidences si curieuses entre l'origine à laquelle prétendent les Mongols et les Chinois, et les annales fabuleuses et primitives des Indiens, que ces coïncidences semblent, en ce qui touche la recherche historique de leur origine commune, nous placer à peu près dans la même position que le font les découvertes de Lepsius et autres à l'égard des recherches ethnographiques ; c'est-à-dire qu'elles laissent entrevoir la possibilité de démontrer que des familles d'hommes, entièrement séparées aujourd'hui par des langages différents, n'ont été originellement qu'une seule et même famille. Dans chaque science, peut-être n'a-t-on fait qu'un seul pas, mais il a été fait avec tant de succès, qu'on en peut espérer des découvertes encore plus amples et plus satisfaisantes. Et si l'origine commune de ces nations peut être historiquement établie, nous aurons acquis une forte preuve qu'il a fallu l'action de quelque cause grande et inconnue, pour donner à chacune d'elles un langage si essentiellement distinct.

De plus, par les recherches dont il s'agit, il nous est encore mieux prouvé que le climat ou quelque autre cause peut changer l'extérieur et la physionomie d'un peuple. Car, en adoptant l'hypothèse du savant écrivain dans toute son étendue, en supposant que la race qui occupe maintenant le Rajasthan soit une tribu du nord qui en sortit pour l'envahir, 600 ans avant Jésus-Christ, et que cette tribu ne fut qu'une portion de la même nation, qui vers la même époque s'empara du Jutland, il nous est démontré que deux colonies de la même tribu

peuvent , dans le cours de quelques siècles , avoir acquis les caractères physiques les plus différents : l'une ayant les cheveux blonds et la peau blanche des Danois , l'autre la couleur brune des Indiens. Au reste , n'allons pas si loin ; supposons seulement que les ressemblances de noms et de mœurs soient des traces d'une affinité primitive, nous pouvons encore tirer de cette hypothèse une conclusion qui ne différera de l'autre qu'à cause d'une sorte d'incertitude dans la comparaison des dates , et dire que les Gètes de la Scythie donnèrent naissance aux races les plus blondes de la nation du Caucase , tandis que les Gètes de l'Hindoustan ont fourni les hommes les plus bruns du Mongol. Cette réflexion aussi contribuera beaucoup à renverser l'hypothèse d'Heeren , quant à l'existence de deux races différentes dans la péninsule indienne , races distinctes aujourd'hui par la différence de couleur , et qui constituent les brahmes et les castes inférieures.

La ressemblance complète entre les systèmes fabuleux de l'Inde , de la Grèce et de la Scandinavie , ressemblance qui se fait voir, non-seulement dans les caractères et les attributs de leurs divinités respectives, mais encore dans leurs noms et dans les moindres circonstances de leurs légendes, est une découverte qui appartient à la première histoire des études de ce genre. Sir W. Jones, Wilfort , et d'autres , dans la dernière génération , ont amplement démontré ce point. Le dernier nommé de ces écrivains a aussi renouvelé avec le soin le plus attentif et le plus laborieux l'ancienne hypothèse , suivant laquelle il existait une affinité étroite entre les adorateurs du Nil et ceux du Gange ; mais , malheureusement , les circonstances que j'ai déjà détaillées , à l'égard de cet auteur, ont refroidi l'intérêt qu'autrement ses recherches auraient dû exciter. Cependant , le colonel Tod a ajouté plusieurs points intéressants de ressemblance à ceux que nous possédions déjà,

entre les fables des deux pays. Je me contenterai de citer sa description de la fête de Gouré, (1) célébrée avec une grande solennité à Mewar, et les remarques qu'il y a jointes en forme de commentaires. Ici nous trouvons donc encore de nouvelles raisons pour soupçonner qu'une affinité existe entre deux nations qui appartiennent à différentes familles, selon les divisions philologiques.

Cette accumulation croissante de preuves en faveur de l'origine commune des nations, tirées de recherches qui n'étaient aucunement dirigées vers cette découverte, doit grandement fortifier notre confiance dans l'utilité d'une étude quelconque, lorsqu'on la met scrupuleusement en harmonie avec les sciences qui s'en rapprochent, et qu'on la fait avancer avec celles-ci d'un pas égal.

Après avoir vu la chronologie de l'Inde réduite de la sorte à des limites raisonnables ; après avoir lu dans son histoire primitive les nouvelles analogies découvertes entre son origine et celle des autres nations, il ne reste rien qui doive plus longtemps nous retenir parmi les habitants de l'Asie. Aucun autre peuple de ce continent n'a donné lieu à des recherches aussi assidues ; en partie, parce que aucun n'offre des matériaux d'un intérêt capable d'exciter, au même point, le zèle des savants, et en partie, parce que nos relations avec l'Inde nous ont donné plus d'occasions de cultiver la langue dans laquelle l'histoire de ce pays a été écrite. Toutefois, pour ne pas manquer de courtoisie envers les autres nations, et afin qu'on ne puisse croire que leurs annales ne sont pas aussi faciles à traiter que celles que j'ai discutées, je vous donnerai en peu de mots l'opinion d'un ou de deux écrivains qui ont, de notre temps, pris la peine de débrouiller leurs chronologies primitives.

(1) Pag. 570.

Klaproth, dans son essai réimprimé plusieurs fois par lui, sous des formes et dans des langues différentes, a tâché de fixer le commencement de l'histoire douteuse des différentes nations de l'Asie, en suivant principalement leurs propres historiens. (1) Son travail a été bref quant aux royaumes mahométans, royaumes dont toute l'histoire ancienne se compose de ce qu'ils empruntent de Moïse, ou de ce qu'ils greffent sur quelque souche juive. Les annales persannes elles-mêmes peuvent à peine remonter au delà de l'avènement des Sassanides au trône, en 227. Cyrus y est représenté comme un personnage héroïque ou fabuleux. Avant lui, nous avons la dynastie des Pishdadiens, ère purement fabuleuse; (2) et c'est un sujet de discussion parmi les savants, de savoir si Gustasp, contemporain de Zerdhust, ou Zoroastre, est l'Hystaspes de l'histoire, ou un souverain contemporain de Ninus, (3) ou, enfin, le Cyaxare des Mèdes. (4)

Dans la même catégorie rentrent à peu près ces nations chrétiennes, dont l'histoire, comparativement moderne, a été écrite par le clergé, l'historien nécessaire d'un peuple dont la civilisation est peu avancée encore. Ces nations devaient, naturellement, rejeter les traditions indigestes et fabuleuses qui forment l'histoire primitive des populations païennes, et repousser l'idée de leur ressembler par une descendance commune de divinités impures et impies : elles devaient tâcher de substituer à de pareilles traditions celles que les écrits révélés offraient en remplacement. Nous

(1) *Examen des historiens asiatiques*, publié d'abord dans le *Journal asiatique*, sept. et nov. 1823; réimprimé ensuite dans ses *Mémoires relatifs à l'Asie*; tom. I, p. 389, auxquels je renverrai dans le texte. L'essai reparut dans son *Asie polyglotte*, pag. 1-18.

(2) Hyde, *de Religione veterum Persarum*, p. 312.

(3) Volney, *Rech. nouv. sur l'hist. ancienne*; Paris, 1822, p. 263.

(4) L'opinion préférée par Tychsen, *Comment. soc. Götting.* tom. II, pag. 112.

voyons que les Géorgiens et les Arméniens se trouvent effectivement dans ce cas. La première partie de leurs annales est tirée de la Bible ; ils s'efforcent de découvrir leurs ancêtres dans cet immense arsenal de l'histoire primitive, le livre de la Genèse. Ils remplissent ensuite un long espace avec des récits empruntés à des historiens étrangers ; et enfin ils rattachent à ces récits leurs mesquines traditions, trop modernes pour alarmer la susceptibilité la plus délicate, au sujet de la révélation. L'époque la plus reculée à laquelle puisse atteindre chez eux le moindre fait méritant d'être appelé historique se trouve, suivant Klaproth, deux ou trois siècles avant Jésus-Christ. (1)

Il nous reste encore à nous occuper de la Chine ; et cette contrée assurément doit être exceptée des remarques que j'ai faites. Elle possède une littérature nationale d'une grande antiquité, et elle prétend être la première ou la principale nation du globe. Nous savons tous aussi que ses annales remontent à une antiquité formidable, et il est naturel qu'on s'attende à nous voir examiner ses prétentions avec autant de soin que nous en avons mis à vérifier celles de sa rivale dans l'Inde. Je me contenterai néanmoins de vous présenter en peu de mots les conclusions déduites par Klaproth, de l'étude de ses écrivains, étude à laquelle il s'est principalement livré ; et je puis vous assurer que vous aurez les décisions d'un juge qui n'est aucunement disposé à seconder nos désirs, en dépréciant les titres de gloire des Chinois.

Selon lui, le plus ancien historien de la Chine fut son célèbre philosophe et moraliste Confucius. On dit qu'il a tracé les annales de son pays qui sont connues sous le nom de Chu-king, depuis le temps d'Yao, jusqu'à l'époque où il a vécu. On suppose que Confucius vivait environ 4 ou

(1) Pag. 412.

500 avant Jésus-Christ ; et l'ère de Yao est placée 2557 ans avant la même époque. Ainsi donc, plus de deux mille ans séparent le premier historien des premiers événements qu'il rapporte. Mais cette antiquité, quelque reculée qu'elle fût, ne satisfaisait pas l'orgueil des Chinois ; des historiens plus récents ont placé d'autres règnes avant celui de Yao, et les ont fait remonter jusqu'à la vénérable antiquité de trois millions 276 mille ans avant Jésus-Christ.

Afin que vous puissiez apprécier plus exactement l'authenticité des annales chinoises, je ne dois pas oublier de vous faire remarquer que, 200 ans après la mort de Confucius, l'empereur Chi-Hoangti, de la dynastie de Tsin, proscrivit les ouvrages de ce philosophe, et ordonna que toutes les copies en fussent anéanties. Le Chu-king, cependant, fut retranscrit sous la dynastie suivante de Han, sur la dictée d'un vieillard, dont la mémoire l'avait fidèlement retenu. Telle est donc l'origine de la science historique en Chine ; et, en dépit de tout le respect dû au grand moraliste de l'Orient, et bien qu'il déclare n'avoir écrit que d'après des matériaux déjà existants ; Klaproth n'hésite pas à nier l'existence de toute certitude historique dans le céleste empire, antérieurement à l'année 732 avant Jésus-Christ, époque voisine de la fondation de Rome, et alors que la littérature hébraïque était déjà sur son déclin. (1)

Les Japonais, en fait de science historique, ne sont que les copistes des Chinois. Eux aussi prétendent à leurs millions d'années avant l'ère chrétienne. Mais la première par-

(1) Abel Remusat est disposé à faire remonter l'histoire des Chinois à deux mille deux cents ans avant J.-C., et toute tradition plausible jusqu'à deux mille six cent trente-sept ans. Cette antiquité même ne présente rien de formidable à la croyance chrétienne. *Nouveaux mélanges asiatiques*, tom. I, n. 61. Paris. 1829.

tie de leurs annales est purement mythologique ; la seconde nous présente les dynasties chinoises comme régnant dans le Japon ; et ce n'est que vers l'avènement des Daïri au trône, 660 ans avant Jésus-Christ, qu'on peut ajouter quelque foi à leurs annales. (1)

En jetant un coup d'œil en arrière sur la chronologie des différentes nations dont j'ai traité, on ne peut s'empêcher d'être frappé de cette remarque, que toute tentative faite pour assigner à aucune d'elles un système de chronologie contraire à l'autorité des livres de Moïse, a échoué. La plupart même de ces nations, quand nous avons accordé une existence réelle aux parties les plus douteuses de leur histoire, ne nous rejettent pas à une époque antérieure à celle que l'Écriture assigne à l'existence d'empires puissants dans l'Afrique orientale, et d'états conquérants sur les côtes occidentales de l'Asie.

Le savant Windischmann, que je nomme avec orgueil mon ami, range aussi parmi les temps incertains la période entière de l'histoire chinoise que Klaproth a classée de la sorte ; il démontre la concordance de cette époque avec une autre forme de supputation, tirée des cycles d'années adoptées par les Chinois ; et le résultat de ce travail est un rapport d'une évidence suffisante entre la date assignée à la fondation de l'empire céleste par Fo-Hi ou Tu-Chi, que quelques-uns même ont supposé être Noé, entre cette date, dis-je, l'époque du déluge, selon le Pentateuque samaritain, et le commencement du Cali-Yuga indien ou âge de fer. (2) Le philosophe Schlegel non-seulement partage cette opinion, mais il croit aussi avec Abel Remusat, que les caractères écrits des Chinois doivent avoir 4,000 ans d'antiquité ; ce qui,

(1) Pag. 408.

(2) *Die philosophie*, I th. 1 Abthell, Bonn, 1827.

observe-t-il, en ferait remonter l'origine à trois ou quatre générations après le déluge, selon l'ère vulgaire; estimation qui certainement n'est pas exagérée. (1)

Même dans l'Inde, vous avez vu des auteurs, comme le colonel Tod, suivre en tous points les tables chronologiques du pays, et cependant arriver presque exactement à la même époque pour le commencement de son histoire. Assurément, une pareille coïncidence doit avoir force de preuve pour les esprits les plus obstinés, elle doit les convaincre que quelque grande et insurmontable barrière doit s'être élevée entre les nations et toutes les traditions primitives qu'on puisse appeler certaines, quoique néanmoins cette barrière ait laissé passer quelques faibles lueurs de souvenir quant à l'état originel et à la condition plus heureuse de la race humaine. Une soudaine catastrophe, par laquelle le genre humain fut en grande partie, mais non totalement détruit, nous offre la solution la plus naturelle de toutes les difficultés historiques; et le concours des témoignages que nous avons sur ce grand phénomène physique, joint à l'aveu tacite des nations les plus vaines de leur antiquité, doit assurément garantir de toute attaque cette partie de notre histoire révélée.

Il existe encore une nation dont l'histoire est peut-être plus intéressante qu'aucune de celles dont nous avons traité; mais elle nous fournira des matières suffisantes pour une autre réunion.

(1) *Philosophie de l'histoire*, tom. I, p. 106. Traduct. de Robertson.

HUITIÈME DISCOURS.

SUR L'HISTOIRE PRIMITIVE.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉGYPTIENS. I. Monuments historiques ; mystère de leurs monuments. — Excessive antiquité attribuée à cette nation. — La pierre de Rosette. — Premières recherches faites sur elle des caractères égyptiens , par Akerblad et de Sacy, Young et Champollion. Alphabet hiéroglyphique. — Opposition élevée contre cette découverte. — Application de la chronologie découverte par ce moyen, à l'explication de l'Écriture, par Coquerel, Greppo et Bovet. — Lettre inédite de Champollion à ce sujet. — Rosellini ; sa liste des rois égyptiens. — Leur coïncidence avec ceux de l'Écriture. — Justification et explication d'une prophétie d'Eséchiél. — II. Monuments astronomiques. — Zodiaques de Dendera et d'Esneh. Absurde antiquité qu'on leur attribue. — Découvertes de M. Banks, de MM. Champollion et Letronne, démontrées comme étant entièrement astrologiques. — Commentaire sur quelques observations du critique anglais.

Quittant le sol de l'Asie, où nous avons erré dernièrement, sol fertile en toute science, et varié par tous les degrés de culture morale, depuis le nomade inquiet ou le rude montagnard, jusqu'au Persan fastueux ou l'élégant Ionien, nous avons maintenant à jeter les yeux sur un pays où la nature semble avoir imprimé le sceau de la désolation physique et morale. Un seul point, qui paye la dette de l'Afrique entière, a été le siège d'une civilisation indigène, d'une dynastie nationale et d'un ordre local de monuments. La position géographique de la vallée du Nil semble faite exprès pour en séparer les habitants des possesseurs dé-

gradés du désert, et les unir aux régions plus favorisées de l'Orient.

En tout temps, cette nation extraordinaire a mérité l'intérêt et l'attention des savants. Son origine semblait avoir été un problème pour elle-même, et conséquemment devait l'être pour tout le monde. Les mystérieuses allégories de son culte, l'obscur sublimité de sa morale, et, pardessus tout, l'énigme impénétrable des inscriptions qui couvrent ses monuments, jetaient un voile mythologique sur son histoire. Les savants s'en approchaient, comme si, dans les faits les plus évidents, ils eussent à déchiffrer une inscription hiéroglyphique; et nous étions portés à considérer les Égyptiens comme un peuple qui, même dans ses temps plus modernes, conservant la teinte obscure et les traits vagues et confus d'une haute antiquité, pouvait, en conséquence, se vanter d'une existence qui remontait bien au delà de la portée de tout calcul. Nous étions presque tentés de les croire, alors qu'ils nous disaient que leurs premiers monarques étaient les dieux du reste du monde.

Quand, après tant de siècles d'obscurité et d'incertitude, nous voyons revivre l'histoire perdue de ce peuple, et que nous la voyons prendre place auprès de celle des autres anciens empires; quand nous lisons les inscriptions de ses rois, rappelant leurs faits et leurs qualités souveraines, et que nous considérons leurs monuments avec l'intelligence entière des événements qu'ils rappellent, l'impression n'est guère moins frappante pour un esprit éclairé que celle qu'éprouverait le voyageur, si, parcourant en silence les catacombes de Thèbes, il voyait ces cadavres, que l'habileté de l'embaumeur a depuis tant de siècles sauvés de la corruption, briser tout à coup leurs bandellettes, et s'élancer ressuscités de leurs niches.

Tandis qu'une telle obscurité enveloppait l'histoire de l'Égypte, il n'est pas étonnant que les adversaires de la

religion se soient retranchés derrière ces ténèbres comme dans une position fortifiée, et qu'à la faveur de cet abri, ils aient attaqué la religion avec tant d'ardeur. Ils rassemblèrent les fragments épars des annales de l'Égypte, précisément comme Isis rassembla les membres déchirés d'Osiris, et ils tâchèrent de reconstruire, en les réunissant, leur idole favorite, une éhronologie de siècles innombrables, tout à fait incompatible avec celle de Moïse. Volney n'hésita pas à placer la formation de collèges sacerdotaux en Égypte treize mille trois cents ans avant Jésus-Christ, en appelant cette époque la seconde période de l'histoire de ce peuple. Même la troisième période, pendant laquelle il suppose que fut bâti le temple d'Esneh, remonterait à quatre mille six cents ans avant notre ère, c'est-à-dire à peu près vers le temps que nous regardons comme celui de la création ! Au reste, ce sont les monuments mystérieux de l'Égypte qui ont fourni à ces assaillants les retranchements les plus utiles. Ils en appelaient au témoignage de ces colossales images à demi ensevelies, et de ces temples aujourd'hui transformés en souterrains, pour démontrer l'antiquité d'origine et de civilisation de la nation qui les avaient érigés ; ils en appelaient à ses ruines astronomiques pour attester l'habileté, mûrie par des siècles d'observation, de ceux qui en avaient tracé les signes. Par-dessus tout ils voyaient, dans les inscriptions hiéroglyphiques, les dates vénérables des temps où avaient régné des souverains déifiés longtemps avant les jours modernes de Moïse ou d'Abraham ; ils montraient en triomphe les caractères mystérieux qu'une invisible main avait tracés sur ces murs antiques ; ils prétendaient qu'un Daniel seul manquait pour les déchiffrer et pour montrer ainsi que les preuves du Christianisme avaient été pesées et trouvées trop légères. Vain triomphe ! Les temples de l'Égypte ont enfin répondu à cet appel, dans un langage plus intelli-

ble que les incrédules n'auraient pu le supposer ; car un Daniel s'est trouvé pour cette étude , où il fallait autant de sagacité que de persévérance. Après que la succession des prêtres égyptiens eut été si longtemps interrompue, Young et Champollion ont revêtu la robe de lin de l'hiérophante ; et les monuments du Nil, différents de la redoutable image de Saïs, se sont laissés dévoiler par leurs mains, sans autres conséquences que les avantages salutaires et consolants recueillis de leur travail.

L'histoire de la découverte à laquelle je fais allusion n'est peut-être pas difficile à faire comprendre, mais il n'est certainement pas aisé d'accorder ici à chacun des compétiteurs la part qui lui revient. Il y a eu de très-grands pas faits par d'habiles antiquaires avant que l'annonce d'un système complet d'écriture hiéroglyphique vint comme une soudaine lueur éclater en Europe. Il est plus que probable que Champollion ne serait pas aisément parvenu à ce point d'une importance si haute, si la route n'eût été tracée avant lui ; mais pourtant, le progrès qu'il fit tout à coup, son hardi passage des conjectures et des applications éparses de ses devanciers, à un système général, applicable en même temps à tous les cas ; et plus encore, l'intérêt public que sa découverte attira sur cette étude, en la faisant passer des mains de quelques savants dans la littérature générale du jour, sont des titres qu'il lui est bien permis de faire valoir à l'honneur d'avoir découvert ou fait revivre la science hiéroglyphique.

Dans le dernier siècle, Warburton, et après lui Zoéga, avaient conjecturé que les hiéroglyphes représentaient des lettres réelles ; mais ni l'un ni l'autre ne pouvait prétendre avoir établi cette opinion par aucune observation pratique. Dans le fait, on ne savait même pas exactement quelle était la langue de l'ancienne Égypte. Selon Jablonski, il semblait extrêmement probable qu'elle était la même que

le copte, langue aujourd'hui en usage parmi les prêtres du même pays; car, d'après cette langue, il avait suffisamment expliqué les noms et les mots égyptiens qui se trouvent dans l'Ancien-Testament. (1) Mais, s'il existait à ce sujet quelque doute, il fut complètement dissipé par le savant Quatre-mère, dans son intéressant ouvrage sur la langue et la littérature de l'Égypte. (2) Dans cet ouvrage, l'identité ou du moins l'étroite affinité des langues anciennes et modernes fut amplement démontrée. Un grand obstacle à l'explication des antiques inscriptions égyptiennes était donc écarté, puisqu'on les supposait composées de caractères alphabétiques. Il est juste ici de faire observer qu'avant la découverte qui vint obscurcir la gloire qu'il aurait autrement recueillie de ces premières recherches, Champollion fut un des premiers et des plus assidus à rechercher dans la littérature copte des lumières et des renseignements sur la géographie et l'histoire de l'ancienne Égypte. (3)

Lorsqu'on connaît, ou qu'on peut conjecturer, soit en réalité, soit au moyen de conjectures probables la langue dans laquelle des inscriptions sont écrites, il y a des règles certaines pour les rendre en caractères intelligibles. La grande difficulté est de savoir par où commencer; car le premier pas doit être conjectural. Il en était ainsi, par exemple, des inscriptions de Persépolis, en tête desquelles se trouvait ou une flèche, ou un clou, ou un coin, et qui avaient tourmenté le monde savant depuis qu'elles avaient été pour la première fois publiées par Niebuhr, jusqu'au moment où elles furent presque simultanément déchiffrées par Saint-Martin, à Paris, et par Grotefend,

(1) *Opuscula quibus lingua et antiquitas Ægyptiorum*; Lugd. Bat. 1804.

(2) *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte*; Paris, 1808.

(3) *L'Égypte sous les Pharaons*; Paris, 1814.

à Vienne. Le procédé suivi par le premier était extrêmement simple et clair. Il supposait que l'idiome était persan; et l'idiome ancien se retrouve suffisamment dans le moderne et dans le zend pour lui avoir procuré une sorte de levier avec lequel il pût commencer son travail. Il choisit une inscription évidemment historique par sa forme et le lieu qu'elle occupait; et supposant que, dans toute inscription de ce genre, si elle était eu l'honneur d'un monarque persan, le titre de *roi des rois* devait se trouver, il tourna son attention vers deux mots ou groupes de lettres placées ensemble et extrêmement semblables, avec cette exception que la terminaison de l'un d'eux était assez différente pour donner lieu de supposer qu'il était le pluriel de l'autre. Ayant acquis par ce moyen la connaissance des lettres qui composaient ces deux mots, il en fit l'application à un nom propre qui leur ressemblait beaucoup, et se mit ainsi en possession du nom de Xercès, lequel, en réalité, a de la ressemblance dans le son avec l'ancien titre persan de roi. (1) Les prémisses furent ainsi posées; et, en faisant l'application des lettres graduellement découvertes, à d'autres mots où elles se trouvaient jointes à des lettres inconnues, celles-ci à leur tour cédèrent aux recherches de Saint-Martin, et le mirent en possession de son alphabet.

Le procédé suivi dans l'examen et dans la découverte des hiéroglyphes fut précisément le même. La difficulté, comme je l'ai déjà fait entendre, était de savoir par où commencer; heureusement, une conjecture plausible, qui, ainsi que dans l'autre cas, se trouva bien fondée, donna de fermes bases au système entier de la découverte. Vous aurez sans doute observé que, sur tous les monuments égyptiens, certains groupes d'hiéroglyphes sont

(1) *Journal asiatique*, tom. II, 1833; p. 75-79.

renfermés dans un cadre oblong ou parallélogramme, avec des coins arrondis. On avait longtemps supposé, non sans apparence de probabilité, que ces hiéroglyphes ainsi séparés exprimaient des noms propres; et il ne manquait rien pour commencer à cet égard le travail; car les noms propres n'ont jamais pu être bien exprimés dans aucune langue par des emblèmes, ils doivent être, d'une ou d'autre façon, composés de caractères phonétiques, c'est-à-dire exprimant un son. Il en est ainsi de même chez les Chinois, où la langue est idéographique, c'est-à-dire représentative des objets ou des idées; cette langue est cependant réduite à la nécessité d'adopter un système différent pour les mots qui ne représentent ni un objet ni une idée, mais seulement une combinaison artificielle de sons, désignant une personne ou un lieu. Si donc il était une fois possible de connaître un seul nom contenu dans l'un de ces cadres, la décomposition de ce nom, réduit à ses éléments primitifs, c'est-à-dire aux lettres, devait fournir le noyau d'un alphabet qui pouvait être facilement étendu.

Tout ce raisonnement est fort simple, et quoique, en le détaillant, je vous fasse jeter un regard en arrière sur les faits et leurs conséquences, plutôt que je ne vous présente une suite de démonstrations distinctement et systématiquement préparées d'avance, ce raisonnement, dis-je, peut servir à vous montrer par quels progrès sûrs et bien constatés l'investigation entière a procédé. Assurément ces progrès ne furent pas le travail d'un seul homme ou d'un seul pays; mais loin qu'aucune rivalité ou aucune jalousie ait divisé les savants de deux côtés du détroit sur la question de savoir à qui appartenaient les découvertes de chacun d'eux dans l'écriture hiéroglyphique, ce doit être, selon moi, un sujet de félicitations de voir comment deux nations, après avoir combattu courageusement pour conquérir les antiques dépouilles de l'Égypte, se sont en-

tendues avec un si louable esprit de paix et de bonne harmonie pour faire ressortir l'importance et l'éclat de ces découvertes. Si le fragment mutilé de la pierre de Rosette a été pour nous un trophée militaire, il a été pour nos voisins le monument d'une conquête plus glorieuse sur les ténébreux mystères d'un art qui se cachait à tous les yeux.

Cette pierre célèbre est à présent un bloc irrégulier de basalte, poli d'un côté : elle peut être considérée comme la pierre fondamentale d'une étude importante ; car tous les progrès qu'on y a faits doivent leur origine et leur force aux premiers éléments de science que la pierre de Rosette a fournis. Cette masse presque informe, qui, il y a quelques années, aurait été jetée à l'écart dans le garde-meuble du musée, est maintenant un des monuments les plus précieux de notre collection nationale. Elle fut découverte dans l'origine par l'expédition française, en creusant les fondations d'un fort près de Rosette. Elle contient trois inscriptions, une en grec, une autre en caractères hiéroglyphiques, et la troisième dans un alphabet intermédiaire, lequel dans la légende grecque, est appelé *euchorial*. (1) Il était évident, d'après cela que, chaque inscription contenait à peu près le même sens, et que chacune était probablement une version des autres. Il y avait donc quelque espoir d'une découverte à faire dans l'inconnu, dès qu'il se trouvait joint, comme par une équation, avec le connu. L'inscription grecque contient des noms propres, les autres en doivent contenir aussi ; mais, au premier abord, probablement parce que la tâche

(1) Cette coutume d'inscriptions polyglottes, destinées seulement à un pays qui pouvait être fréquenté par des étrangers, éclaircit et explique les raisons de Pilate pour commander qu'une inscription en trois langues fût placée au-dessus de la croix de notre Sauveur.

était considérée comme inutile, l'inscription hiéroglyphique obtint à peine quelque attention des savants, qui s'appliquèrent plutôt à l'étude de l'inscription *euchoriale* ou *démotique*, comme elle a été appelée depuis. Peut-être devrais-je faire observer que l'idiome ainsi nommé était le dialecte vulgaire de l'Égypte, le cophte; et que l'alphabet usité pour ce dialecte est linéaire, formé cependant, et sans aucun doute, de l'alphabet hiéroglyphique.

L'illustre Silvestre de Saey fit le premier une découverte intéressante à ce sujet; il remarqua que les lettres ou les symboles usités pour exprimer les noms propres, dans les caractères *démotiques*, étaient combinés de manière à présenter l'apparence de lettres; et en comparant différents mots, dans lesquels les mêmes sons se retrouvaient, il vit qu'ils étaient représentés par la même figure, et il parvint ainsi à en extraire les éléments d'un alphabet démotique, qui fut ensuite expliqué et étendu par Akerblad à Rome, et par le docteur Young en Angleterre. Toutes ces recherches et ces découvertes partielles furent faites dès 1814, et ne forment nullement l'histoire de l'écriture démotique de l'Égypte. Le docteur Young, qui mérite véritablement le titre de père de cette partie des études égyptiennes, les poussa presque jusqu'à la formation complète de l'alphabet vulgaire; il fut aidé dans ses recherches par certaines combinaisons de circonstances des plus extraordinaires.

Ainsi, par exemple, une copie du manuscrit démotique, apportée en Europe par Casati, lui fut remise par M. Champollion, à Paris, en 1822, attendu qu'elle paraissait avoir une grande ressemblance avec le préambule de la pierre de Rosette. Champollion avait déjà déchiffré les noms des témoins qui avaient signé ce manuscrit, lequel semblait être un contrat. Les choses s'arrangèrent de sorte qu'après le retour du docteur Young en Angleterre,

M. Grey mit encore à sa disposition un papyrus grec, qu'il avait acheté à Thèbes, avec d'autres écrits tracés en caractères égyptiens. Sans perdre un moment, le docteur Young s'occupa d'explorer ce trésor, et, pour me servir de son expression même, il pouvait à peine croire qu'il fût éveillé et dans son bon sens, quand il découvrit que le papyrus n'était pas moins qu'une traduction de ce même manuscrit qu'il s'était procuré à Paris; il portait le titre de « Copie d'un écrit égyptien. » Je ne pus alors, dit-il, « faire autrement que penser qu'il avait fallu un hasard des plus extraordinaires pour mettre en ma possession un document dont l'existence d'abord n'était guère probable, et qui en outre, ne devait pas naturellement demeurer intact durant tout un intervalle de près de deux mille ans, et cela afin de servir un jour à m'éclairer; mais que cette même traduction ait été apportée saine et sauve en Europe, en Angleterre, et précisément à moi, au moment où j'avais besoin de la posséder, pour expliquer l'original que j'étudiais alors et que je n'avais aucun espoir fondé de parvenir à comprendre entièrement, voilà sans doute un concours de circonstances qui, en d'autres temps, eût été considéré comme offrant la preuve complète que j'étais un sorcier égyptien. (1) » Au reste, j'ai suivi plus loin qu'il n'était nécessaire l'histoire de cette branche secondaire des découvertes faites sur l'Égypte, branche toutefois intéressante par l'influence qu'elle a eue sur le déchiffrement des inscriptions hiéroglyphiques. En cette

(1) *Détail de quelques découvertes récentes dans l'Écriture hiéroglyphique*; Lond., 1823, p. 58. Un écrivain ajoute encore une circonstance à l'étrange coïncidence de faits citée dans le texte, en assurant que les deux documents étaient des copies d'une inscription en deux langues, de la collection de Drovetti, que, par un manque de contrôle si peu habituel en Italie, on ne lui avait pas permis de copier. Voyez les *Discours du marquis de Spineto, sur les éléments des hiéroglyphes*; Lond., 1829, p. 68. Mais le doct. Young ne parle pas du tout de cette coïncidence encore plus étonnante.

occasion aussi, le docteur Young fit décidément le premier pas, quelque imparfait qu'on puisse le considérer. Il conjectura que les cadres qui se trouvaient dans l'inscription de Rosette renfermaient le nom de Ptolémée, et qu'un autre, où se voyait un groupe auquel était joint ce que lui-même considérait justement comme le signe du féminin, contenait celui de Bérénice. Cette supposition était fondée; mais il faut convenir que le principe sur lequel elle s'appuyait pouvait à peine être appelé un premier pas vers les découvertes de Champollion; car le docteur Young fait observer lui-même qu'il considérait chaque hiéroglyphe comme un signe syllabique, représentant une consonne avec sa voyelle; système qui serait tombé à la première tentative faite pour le vérifier. Et les deux noms que renfermait l'inscription, il les lisait ainsi : *Ptolemeas* et *Bereniken*, et non, comme ils ont été lus depuis plus correctement, *Ptolmes* et *Brneks*. (1) Le docteur Young semble cependant avoir des droits à quelque chose de plus que le mérite d'avoir cherché pratiquement le moyen d'arriver à la découverte d'un alphabet hiéroglyphique, puisque ce fut cette tentative qui, peut-être, excita les efforts plus heureux de Champollion.

Si l'avantage d'avoir fait le premier pas a été ainsi contesté, le second n'a pas moins été un objet de prétentions rivales; il eut lieu de la manière suivante. Dans l'île de Philæ, située vers la source du Nil, un obélisque fut trouvé, puis transporté en Angleterre; on y voyait deux cartouches ou cadres joints ensemble et contenant des hiéroglyphes : l'un d'eux présentait sans aucun changement le groupe déjà expliqué, dans la pierre de Rosette, par le nom de Ptolémée; l'autre contenait évidemment un nom

(1) *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*; Paris, 1824, p. 31.

composé en partie des mêmes lettres, suivies du signe du genre féminin. Cet obélisque avait été dans l'origine placé sur une base portant une inscription grecque, où se trouvait une demande adressée par les prêtres d'Isis à Ptolémée et à Cléopâtre; elle parlait d'un monument à élever à tous les deux. (1) Il y avait par conséquent lieu de supposer que l'obélisque portait ces deux noms conjointement, et l'observation prouva que les trois lettres qui leur étaient communes, *P*, *T* et *L*, étaient représentées dans le nom féminin par des signes semblables à ceux qui les désignaient dans le nom du roi. Il ne pouvait donc y avoir aucun doute raisonnable à élever quant à ce second nom, lequel mit les savants investigateurs en possession des autres lettres qui entrent dans sa composition. Champollion réclama cette découverte entière comme lui appartenant exclusivement. (2) M. Banks cependant soutient qu'il avait auparavant déchiffré le nom de Cléopâtre; il tâche de démontrer comment Champollion doit avoir été instruit de cette découverte. Banks prétend qu'il était arrivé à remarquer que, lorsque deux figures se présentent réunies dans quelque temple, elles se reproduisent ainsi partout. Or, sur le portique du temple de Diospolis Parva est une inscription grecque en l'honneur de Cléopâtre et de Ptolémée, seul exemple où le nom de la femme précède l'autre; il en est de même dans le reste du temple, son effigie est toujours placée avant celle du roi. Sur cette dernière on remarque le même groupe hiéroglyphique que le docteur Young a expliqué par le nom de Ptolémée dans la pierre de Rosette; et c'est pourquoi M. Banks

(1) Cette inscription a été expliquée par Leironne, dans un savant essai qui a pour titre : *Éclaircissements sur une inscription grecque, etc.* Paris, 1822. L'inscription a été copiée par le laborieux et exact Caillaud.

(2) *Lettre à M. Dacier*; Paris, 1822, p. 6.

supposait avec vraisemblance que l'inscription trouvée sur l'autre effigie exprime le nom de la reine Cléopâtre : il affirmait de plus que, sur l'obélisque et sur le temple de Philæ, monuments dont les inscriptions grecques nous apprennent qu'ils furent dédiés à ces deux mêmes souverains, on trouvait de semblables groupes hiéroglyphiques. Cela le conduisit à conclure positivement que l'un désignant Ptolémée, l'autre devait contenir le nom de la reine; et comme ces circonstances étaient consignées par lui au crayon sur la gravure de son obélisque, qu'il présenta à l'Institut; comme elles avaient pu seules fournir un point d'appui aux conjectures de Champollion, qui renvoyait à cette même gravure, M. Banks et les amis de M. Banks décidèrent que cette découverte importante dans les recherches hiéroglyphiques devait être attribuée à ce dernier. (1)

Quand ces mesures préliminaires eurent été prises, la tâche devint facile en comparaison, et Champollion, qui avait d'abord pensé que son système ne pourrait s'appliquer qu'à la lecture des noms grecs et latins, exprimés en caractères hiéroglyphiques, vit bientôt que les noms plus anciens cédaient à ce procédé, et que les dynasties successives des Pharaons et des monarques persans, qui avaient gouverné en Égypte, avaient aussi retracé leurs noms, leurs titres et leurs exploits au moyen des mêmes caractères. (2) Ce fut après que ses recherches eurent atteint ce point qu'on put dire qu'elles possédaient une utilité réelle pour l'histoire, et qu'elles pouvaient aider à débrouiller les difficultés compliquées des anciennes annales. Mais, avant de tracer l'histoire des résultats de ces recherches, il faut que je m'arrête pour expliquer le système qu'elles produisirent.

(1) *Essai sur le système phonétique des hiéroglyphes du doct. Young et de M. Champollion*, par Salt; Lond. 1825, p. 7, note.

(2) *Précis du système*, etc., p. 2.

Il existe plusieurs passages épars dans les anciens écrivains, relativement aux écrits hiéroglyphiques des Égyptiens ; mais il s'en trouvait un qui semblait traiter le sujet avec un soin plus minutieux. Il est renfermé dans ce vaste répertoire de science philosophique, les *Stromates* de saint Clément d'Alexandrie ; mais il est tellement entouré de difficultés impénétrables, qu'on peut dire plutôt qu'il a été expliqué par ces découvertes modernes, qu'il ne leur a tracé la route qu'elles ont suivie ; néanmoins il leur a rendu un service essentiel en affermissant beaucoup ce qui doit être considéré comme la base sur laquelle s'appuient leurs résultats, savoir la manière dont les lettres alphabétiques étaient employées par les Égyptiens. Quand ce passage fut examiné, après la découverte de Champollion, on vit qu'il établissait ce point fondamental, qui n'avait pas été soupçonné par les investigateurs plus anciens ; on vit de plus qu'il expliquait le mélange varié d'écriture alphabétique et d'écriture symbolique, usité en Égypte d'une façon exactement correspondante à ce que nous en retrouvons sur les monuments. Il résulte de ce passage, traduit et commenté par Letronne, que les Égyptiens se servaient de trois sortes d'écritures : l'*épistolographique*, ou écriture courante, l'*hiératique*, ou caractères employés par les prêtres, et l'*hiéroglyphique*, ou caractères monumentaux. Nous avons des exemples suffisants des deux premières écritures, l'une constituant les caractères *démotiques* ou *euchorials*, dont j'ai déjà parlé ; la seconde, une espèce d'écriture hiéroglyphique abrégée, dans laquelle une esquisse grossière représente les figures, et qu'on trouve sur les manuscrits qui accompagnent les momies ; la troisième, qui est la plus importante, est composée, selon saint Clément, premièrement, de lettres alphabétiques ; secondement, de signes symboliques, qui sont eux-mêmes de trois sortes, savoir : ou la représentation des objets,

ou celle des idées métaphoriques tirées de ces objets, comme lorsque le courage est représenté par un lion ; ou enfin seulement des signes énigmatiques et arbitraires. (1) Maintenant l'observation a entièrement confirmé toutes ces particularités ; car, même sur la pierre de Rosette, il a été remarqué que, lorsqu'un objet était indiqué en grec, les hiéroglyphes en présentaient une peinture et figuraient soit une statue, soit un temple, soit un homme. En d'autres occasions, les objets sont représentés par des emblèmes qu'on doit considérer comme entièrement arbitraires ; ainsi, Osiris par un trône et un œil, et un fils par un oiseau ressemblant beaucoup à une oie.

Qu'il suffise de dire que de nouvelles découvertes ont graduellement étendu et peut-être presque complété l'alphabet égyptien ; car nous possédons la clé de tous les noms propres, et nous pouvons même, non pas, il est vrai, avec une égale certitude, déchiffrer d'autres textes hiéroglyphiques. Pour les noms propres, l'application de cette méthode est si simple, qu'on peut dire que chacun de vous possède les moyens de la vérifier. En effet, vous n'avez qu'à vous rendre au capitole ou au Vatican, avec l'alphabet de Champollion, vous y pourrez essayer votre habileté sur les noms propres qui se trouvent dans toutes les inscriptions égyptiennes.

Le sort de cette brillante découverte fut semblable à celui qu'ont éprouvé la géologie et les autres sciences. A peine fut-elle annoncée en Europe, que des esprits timides prirent l'alarme et la condamnèrent comme tendant à conduire les hommes à des investigations dangereuses. On craignait apparemment que l'histoire primitive de l'Égypte,

(1) *Précis*, p. 330. Voyez aussi le passage dans l'essai du marq. de Fortia d'Urban, sur les trois systèmes d'Écriture des Égyptiens ; Paris, 1833, p. 10. Le passage de saint Clément se trouve dans les *Stromates*, l. V.

ainsi mise au jour, ne fût employée comme l'avait été celle des Chaldéens et des Assyriens dans le dernier siècle, à combattre les annales de Moïse. Mais Rosellini, qui le premier publia cette découverte en Italie, comme il a contribué aussi à la perfectionner, fit observer avec raison que le même cri de réprobation s'était élevé contre chaque découverte importante. Ceux qui le profèrent, ajoute-t-il, rendent peu de justice à la vérité en se montrant si craintifs pour elle. « Cette vérité est fondée sur des bases éternelles ; la malice humaine ne peut la réfuter, ni les siècles la détruire ; et si même des hommes éminents par leur piété et leur savoir admettent le nouveau système, que peut en redouter la révélation ? (1) » En effet, le saint pontife qui siégeait alors dans la chaire de saint Pierre exprima à Champollion sa confiance que la découverte dont il s'agit rendrait un grand service à la religion. (2) En dépit de ce haut témoignage d'approbation, l'opposition a continué depuis, et j'ai regret de le dire, avec une sorte d'animosité personnelle et de censure malveillante, qui ne sembleraient guère devoir se rencontrer parmi des esprits justes occupés d'études littéraires. (3)

Peut-être l'attaque la mieux conduite contre le système, car elle est dépouillée des sentiments que je viens de blâmer, en même temps qu'on la voit substituer au système quelque chose de meilleur, est celle qu'a faite dernièrement l'abbé comte de Robiano ; il signale ingé-

(1) Dans son abrégé, en Italien, des *Lettres de Champollion au duc de Blacas*.

(2) *Bulletin universel*, 7^e sect., tom. 4, p. 6 ; Paris, 1825.

(3) Je ne parlerai pas des essais divers par Riccardi : mais le savant professeur Lancelotti a été particulièrement zélé dans sa résistance. Il écrit : « Elle s'évanouira, la crainte que le nouveau système hiéroglyphique puisse jamais obscurcir en aucune partie cette histoire qui seule mérite la vénération universelle. » *Observations sur le bas-relief phénico-égyptien* ; Rom. 1825, p. 47. Voyez la réponse de Champollion dans les *Mémoires romains de l'antiquité* ; 1825, append., p. 10.

nieusement les parties faibles du système hiéroglyphique, particulièrement en ce qui touche l'écriture démotique; il entre avec succès dans une analyse patiente du texte démotique qui se trouve sur la pierre de Rosette; il le compare avec le grec, et il conclut, avec une grande apparence de raison, d'abord, que l'un n'est pas une traduction littérale ou très-exacte de l'autre; ensuite, que rien n'a été et vraisemblablement ne sera fait pour prouver l'identité des phrases ainsi découvertes avec des mots coptes correspondants. (1) L'abbé Robiano pense lui-même que la langue égyptienne est d'origine sémitique; et dans cette hypothèse, il tâche d'expliquer une ou deux inscriptions à l'aide de la langue hébraïque. (2) Cette tentative, quoique ingénieuse et savante, ne me semble pas avoir réussi. Mais je ne crois pas nécessaire de suivre les arguments de ce savant ecclésiastique, parce que je ne vois, dans aucune théorie qu'il ait avancée, rien de relatif à la seule partie du système qui soit intéressante pour notre recherche actuelle, c'est-à-dire le moyen de déchiffrer les noms propres.

Une des premières applications que M. Champollion fit de sa découverte se trouve dans la tentative de rétablir les séries des rois égyptiens. La table d'Abydos (3) lui avait donné une liste des prénoms, et l'examen des monuments le conduisait à connaître les noms des rois à qui ils avaient appartenus. Ces noms se rapportaient assez exactement à la dix-huitième dynastie, contenue dans les listes des rois cités, d'après le prêtre égyptien Manéthon, par Eusèbe, par Syncellus et par Africanus. Champollion,

(1) *Études sur l'écriture, les hiéroglyphes et la langue de l'Égypte*; Paris, 1834.

(2) *Page*, 43.

(3) *Précis du système*, p. 211.

au moyen de la combinaison de ces deux documents, tâcha de tracer l'histoire de l'Égypte. Comme le musée de Turin lui avait fourni la plus grande partie de ses matériaux, il communiqua les résultats de son travail dans des lettres sur cette magnifique collection, adressés à son Mécène, le duc de Blacas. (1) M. Champollion-Figeac, son parent, déjà connu par un savant ouvrage sur les Lagides, ajouta en forme d'appendice à chacun des lettres une dissertation chronologique, ayant pour objet de concilier les différences qui se trouvent dans les citations tirées de Manéthon par les écrivains anciens.

Il était naturel de penser qu'on en viendrait bientôt à une comparaison entre la chronologie ainsi établie et la chronologie de l'Écriture; cette fois, la tâche fut entreprise par les amis, et non, comme précédemment, par les ennemis de la révélation. L'esprit de malignité, qui sur la fin du dernier siècle avait souvent poussé des hommes habiles et instruits à diriger toute la force de leur génie et plusieurs années de profondes recherches vers le renversement de l'histoire sacrée, cet esprit, dis-je n'existait plus, ou du moins il avait changé son plan d'attaque.

Le premier qui parut dans l'arène fut M. Charles Coquerel, ecclésiastique protestant à Amsterdam. Dans une brochure de quelques pages, publiée en 1825, il comparait les deux chronologies et signalait les avantages que l'une tirait de l'autre. (2)

Je crois avoir eu l'honneur d'entrer en lice le second. En débrouillant la chronologie égyptienne, Champollion-Figeac jugea nécessaire, dans une occasion, d'abandonner

(1) *Lettres à M. le duc de Blacas relatives au Musée royal égyptien de Turin*, 1^{re} Lettre; Paris, 1824.

(2) *Lettre à M. Charles Coquerel sur le système hiéroglyphique de M. Champollion, considéré dans ses rapports avec l'Écriture-Sainte*, par A. L. Coquerel; Amst. 1825.

ses guides ordinaires et d'adopter le nombre d'années attribué à Horus par un seul document, la traduction arménienne de la chronique d'Eusèbe. Je fus assez heureux pour découvrir sur les marges d'un manuscrit du Vatican un fragment syriaque qui contenait positivement la même opinion, et en le publiant, j'en profitai pour esquisser une comparaison entre les chronologies sacrée et égyptienne. Je ne fus cependant à même de connaître la brochure de Coquerel que plusieurs années après.

En 1829, d'habiles et diligentes recherches sur ce sujet furent publiées par M. Greppo, vicaire-général du diocèse de Belley; elles avaient pour titre : « Essai sur le système hiéroglyphique de M. Champollion le jeune, et sur les avantages qu'il offre à la critique sacrée. » Après une exposition claire et facile du système de Champollion, et quelques remarques sur plusieurs ressemblances philologiques que ce système semble avoir avec l'ancienne littérature hébraïque, l'auteur passe à une analyse minutieuse des chronologies biblique et égyptienne, et il s'attache à découvrir dans la dernière chacun des Pharaons cités par l'Écriture.

La même année, parut en France, toujours sur ce sujet, un ouvrage intitulé : *Des dynasties égyptiennes*, par M. Bovet, ancien archevêque de Toulouse. Le parallèle qu'il établit entre les deux chronologies est beaucoup plus détaillé que celui de M. Greppo; mais sur quelques points, notamment dans sa tentative pour retrouver les Hyk-Shos, ou *rois pasteurs*, dans les livres juifs, il ne me semble pas aussi judicieux. M. Bovet paraît imbu de cette opinion émise avant la révolution par Boulanger et Guérin du Rocher, qu'une grande partie des annales anciennes ne contient que l'histoire du peuple juif. Du reste, tous ces auteurs ont entrepris la même tâche, celle de démontrer quelle admirable confirmation l'histoire et la chronologie

sacrées ont reçue des dernières découvertes faites dans la science hiéroglyphique d'Égypte.

Mais en même temps de grands progrès ont eu lieu dans l'histoire des dynasties égyptiennes; on les doit à des personnes qui ont étudié sur les lieux mêmes. MM. Burton et Wilkinson, ce dernier revenu seulement depuis quelques mois, restèrent plusieurs années en Égypte, copiant, gravant et expliquant les anciens monuments du pays. Le *Recueil hiéroglyphique* de Burton fut lithographié au Caire; le *Traité hiéroglyphique* de Wilkinson, contenant le Panthéon égyptien et la suite des Pharaons, fut publié à Malte en 1828; et comme ils ont paru dans des lieux éloignés, je crois que ces ouvrages n'ont pas été connus comme ils méritaient de l'être. Le livre de Burton est précieux pour nos études, ne fût-ce que par l'exactitude de ses dessins, surtout celui de la table d'Abydos. L'ouvrage de Wilkinson contient plusieurs découvertes intéressantes et applicables à l'explication de l'Écriture; j'y aurai plus d'une fois recours.

Cependant tous les ouvrages précédents ont été éclipsés par la magnifique et judicieuse publication qui est maintenant sous presse à Pise, et que dirige le professeur Rosellini : il était le compagnon de Champollion dans l'expédition qui fut envoyée, à frais communs, par les gouvernements français et toscan. La mort de Champollion fit tomber la tâche entière de la publication entre les mains de Rosellini; mais la façon dont ce dernier s'en acquitte ne laisse rien à regretter : les monuments des rois ont déjà paru, et deux volumes de texte en contiennent l'explication d'après les historiens et d'autres monuments.

Avant de vous démontrer par des exemples l'avantage que la chronologie sacrée et l'authenticité de l'Écriture-Sainte ont tiré de cette science moderne, il faut que je

vous mette sous les yeux un document des plus intéressants, et qui se rapporte à nos recherches. La partie chronologique des lettres adressées au duc de Blacas fut entièrement l'ouvrage de Champollion-Figeac, comme je l'ai déjà fait observer; mais cet auteur de la grande découverte, quoique ses principes soient reconnus entièrement orthodoxes, n'a jamais rien publié qui tendit à prouver la conformité de sa chronologie avec celle de l'Écriture. J'ai le plaisir de vous communiquer une de ses lettres originales qui est en ma possession, et dans laquelle non-seulement il repousse avec indignation l'accusation portée contre lui, que ses études aient pu tendre, même indirectement, à attaquer l'histoire sainte, mais encore s'attache à montrer avec quelle exactitude les deux histoires se prêtent un mutuel soutien. Je vais vous lire cet intéressant document dans l'original; il est daté de Paris, le 23 mai 1827 :

« J'aurai l'honneur de vous adresser sous peu de jours une brochure contenant le résumé de nos découvertes historiques et chronologiques. C'est l'indication sommaire des dates certaines que portent tous les monuments existants en Égypte, et sur lesquels doit désormais se fonder la véritable chronologie égyptienne.

» MM. de San Quintino et Lanci trouveront là une réponse péremptoire à leurs calomnies, puisque j'y démontre qu'aucun monument égyptien n'est réellement antérieur à l'an 2200 de notre ère. C'est certainement une très-haute antiquité, mais elle n'offre rien de contraire aux traditions sacrées, et j'ose dire même qu'elles les confirment sur tous les points. C'est en effet en adoptant la chronologie et la succession des rois, données par les monuments égyptiens, que l'histoire égyptienne concorde admirablement avec les livres saints. Ainsi, par exemple, Abraham arriva en Égypte vers 1900, c'est-à-dire sous

les *rois pasteurs*. Des rois de race égyptienne n'auraient point permis à un étranger d'entrer dans leur pays; c'est également sous un roi pasteur que Joseph est ministre en Égypte et y établit ses frères, ce qui n'eût pu avoir lieu sous des rois de race égyptienne. Le chef de la dynastie des Diospolitains, dite la dix-huitième, est le *rex novus qui ignorabat Joseph* de l'Écriture-Sainte, lequel, étant de race égyptienne, ne devait point connaître Joseph, ministre des rois usurpateurs; c'est celui qui réduisit les Hébreux en esclavage. La captivité dura autant que la dix-huitième dynastie; et ce fut sous Ramsès V, dit Aménophis, au commencement du quinzième siècle, que Moïse délivra les Hébreux. Ceci se passait dans l'adolescence de Sésostris, qui succéda immédiatement à son père, et fit ses conquêtes en Asie, pendant que Moïse et Israël erraient pendant quarante ans dans le désert. *C'est pour cela que les livres saints ne doivent point parler de ce grand conquérant*. Tous les autres rois d'Égypte nommés dans la Bible se retrouvent sur les monuments égyptiens, dans le même ordre de succession et aux époques précises où les livres saints les placent. J'ajouterai même que la Bible en écrit mieux les véritables noms que ne l'ont fait les historiens grecs. Je serai curieux de savoir ce qu'auront à répondre ceux qui ont malicieusement avancé que les études égyptiennes tendent à altérer la croyance dans les documents historiques fournis par les livres de Moïse. L'application de ma découverte vicié, au contraire, invinciblement à leur appui.

« Je compose dans ce moment-ci le texte explicatif des *obélisques de Rome*, que sa Sainteté a daigné faire graver à ses frais. C'est un vrai service qu'elle rend à la science, et je serais heureux que vous voulussiez bien mettre à ses pieds l'hommage de ma reconnaissance profonde. »

Mais il est plus que temps de vous exposer les résultats de ces travaux combinés; et toujours soigneux de choisir dans les plus récents et les meilleurs écrivains, je parcourrai les rapports qui existent entre l'histoire sacrée et l'histoire d'Égypte, tels qu'ils sont indiqués dans les parties de l'ouvrage de Rosellini, afin de vous montrer quelles nouvelles lumières, quelle éclatante confirmation l'histoire sacrée a reçue de ces recherches, et combien étaient peu fondées les alarmes de ceux qui s'appliquèrent les premiers à les combattre. Je dois d'abord vous faire observer que Rosellini considère la chronologie de l'Écriture comme la base nécessaire de tous ses calculs; et qu'il veut même rejeter toutes les parties de l'histoire primitive de l'Égypte qui ne peuvent entrer dans les limites prescrites par la Genèse. (1)

Le premier point dans l'Écriture sur lequel les travaux de Rosellini aient jeté un nouvelle lumière est l'origine et la signification du titre de Pharaon, quoique on puisse dire qu'il ait été mis sur la voie par nos savants compatriotes Wilkinson et le major Félix. Au moyen de plusieurs analogies entre les lettres égyptiennes et hébraïques, il prouve que ce titre est identique avec celui de *Phra* ou *Phre*, le soleil, lequel précède les noms des rois sur leurs tombeau. (2) Remontant à une époque plus ancienne, nous trouvons une coïncidence extraordinaire entre les faits rapportés dans l'histoire de Joseph et l'état de l'Égypte à l'époque où lui et sa famille y entrèrent. Il est rapporté, dans le livre de la Genèse, que Joseph, présentant son père et ses frères à Pharaon, eut soin de lui dire qu'ils étaient des bergers, et que leur profession consistait à nourrir des bestiaux, ajoutant qu'ils avaient amené

(1) *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, tom. 1, p. 3.

(2) *Pag.* 417.

avec eux leurs brebis et leurs bœufs. (1) Mais, dans les instructions qu'il donne à ses parents, il semble exister avec ceci une contradiction extraordinaire : « Quand Pharaon viendra vous visiter, et dira : Quelle est votre occupation ? vous répondrez : L'industrie de tes serviteurs a été pour nous et nos pères, depuis notre enfance jusqu'à présent, de nourrir des bestiaux. Vous direz cela, afin que vous demeuriez en la terre de Gessen ; car les Égyptiens ont en abomination tous les pasteurs de brebis. (2) » On se demande pourquoi Joseph attache tant d'importance à ce que ses parents disent à Pharaon que tous les membres de leur famille sont des pasteurs de brebis, puisque tous les pasteurs de brebis étaient en abomination chez les Égyptiens. Une circonstance explique cette apparente contradiction : c'est que, lorsque Joseph était en Égypte, la plus grande partie de ce royaume se trouvait sous la domination des Hyk-Shos, ou *rois pasteurs*, race étrangère, probablement d'origine schyite, qui s'était emparée du pays. Ainsi, il nous est à la fois expliqué comment des étrangers, dont les Égyptiens étaient si jaloux, avaient pu être admis au pouvoir ; comment le roi devait même être satisfait que des nouveaux venus occupassent une étendue considérable de son territoire, et comment leur état de bergers, circonstance odieuse au peuple conquis, les rendait plus agréables à un souverain dont la famille suivait la même profession. Champollion suppose que ces Hyk-Shos sont représentés par les figures peintes sur les semelles des pantoufles égyptiennes, en signe de mépris. (3) Cette situation politique de l'Égypte nous explique aussi plus aisément les mesures prises par

(1) *Genèse* XLVI, 33, 34 ; XLVII, 1.

(2) *Genèse* XLVI, 34 ; XLVII, 6, 2.

(3) Champollion, lettre 1^{re}, p. 57, 58.

Joseph, durant la famine, pour mettre ce pays et les habitants sous une dépendance féodale envers leurs souverain. (1) Et, avant de quitter cette époque, je dois vous faire observer que le nom de *sauveur du monde*, donné à Joseph, a été clairement expliqué par Rosellini d'après la langue égyptienne.

Après la mort de Joseph, l'Ecriture nous dit qu'un roi survint, qui ne connaissait point Joseph. Cette expression formelle pourrait difficilement s'appliquer à un descendant direct d'un monarque qui avait reçu de lui tant de bienfaits; cela nous conduirait plutôt à supposer qu'une nouvelle dynastie, ennemie de la précédente, s'était emparée du trône. « L'Ecriture, dit saint Jacques d'Edesse, ne veut pas parler d'un Pharaon particulier quand elle dit *un nouveau roi*, mais de toute la dynastie de cette génération. (2) »

Or, il en est exactement ainsi : car, quelques années plus tard, les Hyk-Shos, ou rois pasteurs, qui correspondent à la dix-septième dynastie égyptienne, furent chassés de l'Egypte par Amosis, nommé Amenophthiph sur les monuments égyptiens, et qui fut le fondateur de la dix-huitième dynastie ou dynastie diospolitaine. Il devait naturellement refuser de reconnaître les services de Joseph et considérer tous les membres de sa famille comme ses ennemis. De la sorte, aussi, nous comprenons ses craintes qu'ils ne se joignent aux ennemis de l'Egypte, si quelque guerre venait à éclater; (3) car les Hyk-Shos, après leur expulsion, continuèrent longtemps de harceler les Egyptiens pour tenter de recouvrer le pouvoir qu'ils avaient perdu. (4) L'oppres-

(1) Rosellini, *ib.*, p. 180.

(2) *Cod. Vat. Syr.* 104, fol. 44.

(3) *Exod.* I, 10.

(4) Rosellini, p. 291.

sion fut naturellement le moyen employé pour affaiblir d'abord et détruire ensuite la population hébraïque. On se servit des enfants d'Israël pour bâtir les villes de l'Égypte. Il a été observé par Champollion que plusieurs des édifices érigés sous la dix-huitième dynastie sont élevés sur les ruines de monuments plus anciens, qui avaient évidemment été détruits. (1) Cette circonstance, outre l'absence de monuments d'une époque plus reculée dans les parties de l'Égypte qui furent occupées par les Hyk-Shos, confirme le témoignage des historiens, et démontre que ces usurpateurs abattirent les monuments élevés par les rois indigènes. Ainsi les restaurateurs de la royauté légitime trouvèrent occasion d'employer ceux qu'ils considéraient comme les alliés de leurs ennemis à réparer les injures qu'ils en avaient reçues. Les magnifiques édifices de Karnak, Luxor et Medinet-Abu appartiennent à cette époque. En même temps, nous avons le témoignage exprès de Diodore de Sicile : cet historien rapporte que les rois d'Égypte se vantaient qu'aucun Égyptien n'avait mis la main à ces ouvrages, et que des étrangers seuls avaient été contraints à les faire. (2)

Ce fut, selon Rosellini, sous un roi de cette dynastie, celle de Ramsès, que les enfants d'Israël sortirent de l'Égypte. La narration de l'Écriture représente cet événement comme lié avec la mort d'un Pharaon ; et de même le calcul chronologique adopté par Rosellini le ferait coïncider avec la dernière année du règne de ce monarque. (3)

(1) Champollion. 2^e lettre, p. 7, 10, 17.

(2) 14. tom. II, p. 445, éd. d'Havercamp. — Lib. 1, 66, éd. Wesseling. *Formets* tel l'opinion avancée autrefois par Josèphe et d'autres, et répétée par des écrivains modernes, que les rois-pasteurs n'étaient autres que les enfants d'Israël. Cette opinion paraît aujourd'hui tout à fait dénuée de fondement, et il est peu probable qu'elle trouve des partisans. Les Hyk-Shos, tels que les représentent les monuments, ont les traits, la couleur et les autres marques distinctives des tribus scythes.

(3) Comme l'Écriture parle, avec une sorte d'emphase poétique, plutôt de la

Une difficulté sérieuse nous attend ici. Les historiens anciens parlent de Sésostris comme d'un puissant conquérant sorti de l'Égypte, côtoyant la Palestine et soumettant à son sceptre des nations innombrables. L'Écriture ne parle pas une seule fois de cette grande invasion, qui doit avoir traversé le pays habité par les Israélites. Ce silence a été, contre l'histoire sacrée, un sujet d'accusation : on l'a considéré comme une omission assez grave pour compromettre l'authenticité du livre saint. Pendant longtemps on supposa que le Séthos *Ægyptus* de Manéthon ne faisait qu'un avec le Sésostris d'Hérodote. Champollion lui-même, faute de documents suffisants, était tombé dans l'erreur sur ce point : mais il changea depuis d'opinion. Rosellini a pris de grandes peines pour établir qu'il s'agit de deux rois distincts : et, par cette découverte, il lève entièrement toute difficulté : il prouve que le grand conquérant, Ramsès Séthos *Ægyptus*, personnage tout à fait différent de Ramsès Sésostris, ou du Sésotris d'Hérodote et de Diodore, était le souverain qui commanda cette fameuse expédition, et qui fonda la dix-neuvième dynastie égyptienne. Comme les Israélites avaient quitté l'Égypte peu de temps avant la dix-huitième dynastie, les exploits de ce conquérant et son passage à travers la Palestine eurent lieu justement pendant les quarante années que les Israélites mirent à errer dans le désert : il suit, en outre, que ses conquêtes ne purent avoir aucune influence sur l'état de ce peuple, et que, par conséquent, il n'était pas nécessaire d'en parler dans les annales hébraïques. (1)

destruction de l'armée de Pharaon que de la mort du monarque, quelques écrivains, tels que Wilkinson (p. 4. remarq. à la fin des mat. hiérog.) et Greppo, que je ne puis citer en ce moment, soutiennent qu'il n'est pas besoin de supposer nécessairement que la mort d'un roi doive coïncider avec la sortie d'Égypte. Dans le système de Rosellini, cette différence d'avec l'interprétation reçue n'est pas nécessaire.

(1) Rosellini, p. 305.

Il existe un monument curieux et très-digne d'intérêt, qui se rattache à cette explication, et qui, pendant un certain temps, a été un sujet de discussion parmi ceux de nos antiquaires qui ont étudié les monuments romains. Hérodote rapporte que le célèbre conquérant Sésostris marqua la route qu'il suivit par un grand nombre de monuments, dont cet historien lui-même a vu quelques-uns en Palestine, et dont quelques autres existaient en Ionie. (1) Maundrell fut le premier à remarquer « quelques étranges figures d'hommes taillées dans le roc, en demi-relief, et de grandeur naturelle, » sur la montagne qui domine le gué du fleuve Lyens, ou Nahr-el-Kelb, non loin de Beirut.

Champollion, dans son *Précis*, signale ce monument comme égyptien et comme appartenant à l'époque de Ramsès ou de Sésostris. Il paraît qu'il fit cette supposition d'après une esquisse tracée par M. Banks : mais une plus ancienne, ouvrage de M. Wise, avait également conduit sir W. Gell à la découverte du héros que le monument représente. M. Levinge, à la prière de sir William, l'examina et décida que l'inscription hiéroglyphique était entièrement détruite. (2) M. Lajard publia en outre une notice, d'après une esquisse faite par MM. Guys ; mais il tourna principalement son attention vers les bas-reliefs persans qui sont sur le même roc. Depuis, il a recueilli tous les renseignements que put lui procurer M. Callier, qui cependant n'avait aucun dessin pour expliquer sa propre description. M. Bonomi a longtemps approfondi ce sujet intéressant, et ses observations, ainsi que les dessins qui les accompagnent et qu'a publiés M. Landseer, laissent peu à désirer.

Il paraît que, sur le côté de la route qui passe le long

(1) Lib. II, c. 105.

(2) *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique*; Gennaro, 1834.

d'une montagne bordée par le Lyeus, on trouve dix monuments anciens : deux de ces monuments sont comparative-ment d'un intérêt moindre, puisque l'un est une inscription arabe, et l'autre une inscription latine; toutes les deux sont relatives aux réparations faites à la route. M. Bonomi parle des autres dans les termes suivants : « Les plus anciens, mais par malheur les plus altérés de ces antiques documents, sont trois tablettes égyptiennes; on y peut découvrir, en plus d'un endroit, tracé en caractères hiéroglyphiques, le nom de Ramsès le Second, époque et règne auxquels tout con-naissanceur dans l'art égyptien aurait, la preuve du nom eût-elle manqué, attribué ces tablettes d'après leurs belles proportions et la courbure de leurs formes. (1) » Je me contenterai de dire qu'il y a en outre un bas-relief persan, représentant un roi, avec des emblèmes astronomiques; le tout décoré d'une inscription surmontée d'une flèche. Ce précieux monument fut moulé avec une grande peine par M. Bonomi. (2) M. Landseer suppose qu'il représente Salmanasor, ou quelque autre ancien conquérant assyrien. (3) Le chevalier Bunsen, sans avoir examiné le moule ou le dessin, suppose, avec une grande apparence de raison, que ce héros est Cambyse. (4)

Mais, pour en revenir à nos Egyptiens, Champollion, et après lui Wilkinson, ont considéré le Sésostris de l'histoire comme n'étant autre que Ramsès II, auquel Bonomi attribue l'inscription qui se trouve sur le monument syriaque. (5) Probablement, Champollion n'ajouta au nom royal le nombre II que par suite de cette idée reçue; il changea

(1) *Continuation des recherches sabéanes de Landseer.*

(2) Mon ami, W. Scoles, est maintenant en possession du moule original.

(3) *Continuation*, etc. p. 14.

(4) *Bulletin*, n° 3, 1835, p. 21.

(5) *Lettres écrites d'Egypte et de Nubie*, 1828 et 1829; Paris, 1833, p. 362, 448. *Topographie de Thèbes*, par Wilkinson; Lond. 1835. p. 51.

d'opinion ; je crois , avant sa mort , et fut suivi , ainsi que vous l'avez vu , par Rosellini. Mais M. Bunsen , qui s'est longtemps occupé de débrouiller les complications de la chronologie égyptienne , a déclaré que Ramsès III est certainement le Sésostris des Grecs , et qu'il y a une erreur de trois ou quatre siècles dans la date assignée par Champollion au commencement de son règne. (1)

En avançant par ordre de date , Rosellini et tous les autres chronologistes placent la cinquième année de Roboam au temps où Shishak parcourut le royaume de Juda et conquit Jérusalem , c'est-à-dire dans l'année 971 avant Jésus-Christ. (2) Or , sur les monuments égyptiens , nous voyons que Sheshouk commença son règne et la vingt-unième dynastie précisément à la même époque. (3)

Rosellini a publié plusieurs monuments de Shishak ; et l'un d'eux particulièrement offre la plus puissante confirmation qu'on ait jusqu'ici découverte en aucun lieu de l'histoire sacrée par l'histoire profane. Mais ici je m'occupe seulement de chronologie , et je dois dès lors réserver l'étude de ce monument intéressant pour notre prochaine réunion où il sera question d'archéologie.

Greppo et d'autres ont supposé que le Zarach du second livre des paralipomènes (XIV, 9-15) est l'Osorchon des monuments. Rosellini , cependant , rejette cette opinion ; je ne trouve pas , je l'avoue , ses raisons très-satisfaisantes : il se fonde sur une légère différence de nom , et sur ce qu'il est dit que Zarach est éthiopien , circonstance qui confirme plutôt la coïncidence ; car il appartenait à la dynastie bu-

(1) *Bulletin*, *ib.* p. 23.

(2) III ou I Rois. XIV, 25.

(3) Rosell. p. 83. Voyez aussi la 2^e lettre de Champollion , p. 120, 164. Aussi sa lettre à M. G. A. Brown , dans *les Principaux monuments égypt. du Musée britann.*, par le T. H. Ch. York et M. le colon. M. Leake ; Lond. 1827 , p. 23.

bastienne, que Champollion considère comme éthiopienne. (1)

Rosellini, toutefois, a ajouté de nouveaux monuments à ceux déjà produits par Champollion ; il y est fait mention de deux autres rois dont il est parlé plus loin dans l'histoire sacrée, et qui sont : Sua, le Sevechus des Grecs et le Shabak des monuments, dont on voit les noms dans les palais de Luxor et de Karnak, et sur une statue de la villa Albani ; et Téraha, qu'on retrouve à Médinet-Abu sous le nom de Tahrak.

Il nous reste encore, pour terminer ces détails chronologiques, à parler d'une des confirmations les plus frappantes de l'exactitude de l'écriture. Dans Ezéchiel (chapitre xxix, v. 30-32) et dans Jérémie (chap. xiv, v. 30), nous voyons que Dieu donne Pharaon et la terre d'Egypte à Nabuchodonosor, et « qu'il n'y aura plus de prince de la terre d'Egypte. » Cependant nous trouvons après cette époque la mention faite par Hérodote et Diodore, d'Amasis, comme roi d'Egypte.

Comment peut-on concilier ces faits ? Au moyen des monuments d'Amasis, publiés pour la première fois par M. Wilkinson : sur ces monuments, Amasis ne reçoit jamais les titres attachés à la royauté en Egypte ; au lieu d'un prénom, il a le titre mixte de *Mélek*, lequel montre qu'il régnait pour le compte d'un maître étranger. (2) Deux circonstances mettent, je puis le dire, ce fait hors de doute : 1° Diodore nous dit qu'Amasis était d'une basse naissance ; par conséquent, il n'hérita pas du royaume ; 2° un fils d'Amasis semble avoir gouverné l'Egypte sous Darius, car il porte le même titre. Or, certainement, durant la conquête des Perses, il n'y eut pas en Egypte de

(1) *Ubi sup.* p. 122. Pag. 107, 109, Wilkinson.

(2) *Matières hiéroglyphiques*, p. 100-101.

rois indigènes, puisque les monuments portent les noms des monarques persans. Ainsi, il reste prouvé que le titre de Mélek dénote un pouvoir de vice-royauté, ce que confirme encore un monument publié par Rosellini, qui ne semble pas avoir pris garde à la remarque de Wilkinson. C'est une inscription trouvée à Kosséir et qui appartient au temps de la domination des Perses : cette inscription parle du « Mélek de la Haute et Basse-Egypte. (1) » De cette manière se trouve levée une difficulté sérieuse ; Amasis ne fut pas un roi, il fut seulement un vice-roi.

Mais il est temps de nous tourner vers une autre application des recherches faites sur l'Egypte, c'est-à-dire l'explication de ses signes astronomiques. L'étude des monuments et de l'écriture des Egyptiens dans les temps modernes a été fertile en objections contre l'histoire sacrée, et, à l'imitation des autres sciences, celle-ci a cherché à faire servir ses progrès au renversement de cette histoire. La discussion relative aux zodiaques de Dendera, l'ancienne Tentyris, et d'Esneh ou Latopolis, est une preuve remarquable à l'appui de mon assertion.

L'expédition d'Egypte sous Napoléon, expédition qui répandit autant d'éclat sur l'ardeur littéraire de la France qu'elle jeta de l'ombre sur la gloire de ses armes, nous valut pour la première fois la connaissance de ces curieux monuments : on en trouva deux à Dendera ; l'un était une peinture oblongue, formée de deux bandes parallèles, mais séparées et renfermées entre deux monstrueuses figures de femme ; sur ces bandes, dans une subdivision intérieure, étaient disposés les signes du zodiaque avec de nombreuses figures mythologiques ; en dehors se trouvait une suite de bateaux représentant les *Decans* de chaque signe. Ce zodiaque était peint dans le portique d'un tem-

(1) Pag. 243.

ple, où, comme tous les autres, il occupait la voûte. Le second zodiaque, ou plutôt planisphère, est circulaire; il a été transporté en France, après avoir été enlevé d'un étage supérieur du même temple, par MM. Saulnier et Lelorrain. Esneh fournit aussi deux zodiaques, l'un tiré du plus grand, l'autre du plus petit de ces temples. Ces deux zodiaques et celui de forme rectangulaire de Dendera peuvent seuls réclamer une attention particulière; le planisphère circulaire doit partager le sort du zodiaque peint dans le même temple.

A peine des dessins de ces monuments venaient de paraître, que l'Europe, et particulièrement la France, abonda en mémoires et en dissertations sur la question de leur antiquité. Il fut généralement posé en fait qu'ils représentaient l'état du ciel à l'époque où ils avaient été construits, et où les édifices qu'ils ornaient avaient été élevés. Quelques savants y découvraient le point où les colures des solstices coupaient l'écliptique à cette époque, avec Burkhardt, ils attribuaient au grand zodiaque d'Esneh l'effrayante antiquité de 7,000 ans, et à celui de Dendera celle de 4,000 ans; tandis que Dupuis, partant des mêmes prémisses, limitait le dernier à 3,562 ans; (1) d'autres prétendirent qu'ils représentaient l'état des cieux au commencement d'une période sothique, et, comme sir W. Drummond, ceux-là assignèrent au zodiaque de Dendera 1,322 ans, (2) et à celui du grand temple d'Esneh 2,800 ans avant notre ère; (3) une troisième classe enfin y vit l'apparition héliaque de Sirius, à une certaine époque donnée, et conclut avec Fourier que les zodiaques d'Esneh avaient été construits 2,500 ans, et celui de Dendera

(1) Voyez Cuvier, p. 251.

(2) *Mémoire sur l'antiquité des zodiaques d'Esneh et de Dendera*; Lond. 1821, p. 141.

(3) *Ib.* p. 59.

2,000 ans avant Jésus-Christ, (1) ou, avec Nouet, que le dernier avait été tracé 2,500 ans, et le plus grand des premiers 4,600 ans avant notre ère. (2) Je n'ai pas besoin de vous fatiguer plus longtemps par l'énumération de systèmes semblables. La même base conduisit les savants à des conclusions différentes, et l'erreur se manifesta d'elle-même par la variété caractéristique des couleurs dont elle se revêtit.

Dès le commencement de la discussion, il y eut des investigateurs qui hasardèrent de supposer que l'alarmante antiquité ainsi accordée à ces monuments méritait d'être examinée d'après des principes archéologiques et non astronomiques. Le vénérable et savant monseigneur Testa, ainsi que le célèbre antiquaire Visconti, étaient du nombre de ceux-ci; (3) le dernier remarquait notamment que le temple de Dendera, quoique d'architecture égyptienne, portait des marques caractéristiques qui ne pouvaient remonter au delà des Ptolémées, et que les inscriptions grecques qui s'y trouvaient renvoyaient à un César, lequel, pensait-il, devait être Auguste ou Tibère. Mais ce raisonnement obtint peu de crédit pendant vingt ans, et les explications astronomiques furent seules admises.

M. Banks, durant son voyage en Egypte, donna une attention sérieuse à cet intéressante recherche, et, dans une lettre à M. David Baillie, il communiqua à celui-ci les raisons d'après lesquelles il croyait que ces temples ne remontaient pas au delà des règnes d'Adrien et d'Antonin le Pieux. (4) Il remarquait que, tandis que les chapiteaux des plus anciennes colonnes de Thèbes présentent une

(1) Voyez Guigniant, p. 919.

(2) *Recherches nouvelles de Volney*, 3^e part. Paris, 1814.

(3) Testa, *Sur deux zodiaques nouvellement découverts en Egypte*; Rome, 1802. Visconti, dans l'*Hérodote* de Larcher, t. 2, p. 567 et suiv.

(4) *Mémoires de sir W. Drummond*, p. 56.

simple campanille surmontant une tige polygone ou cannelée, ceux d'Esneh et de Dendera sont richement ornés de feuillages et de fruits; de plus, les hiéroglyphes qu'on trouve sur les colonnes ne sont certainement pas égyptiens, puisque M. Banks trouva une inscription indiquant qu'ils avaient été tracés sous le règne d'Antonin. (1)

Au reste, les arguments archéologiques, en faveur de la construction moderne de ces monuments, reçurent leur entier développement de M. Letronne : ce savant puisa dans les publications et dans les rapports des voyageurs toutes les lumières nécessaires touchant l'architecture de ces monuments, il expliqua les inscriptions qu'ils portaient encore. MM. Huyot et Gau lui fournirent des particularités intéressantes sur le premier point; entre autres faits, ils prouvèrent, en se fondant sur le style et les couleurs employées, que le parvis du petit temple d'Esneh, dans lequel est peint le zodiaque, est de la même date que le temple lui-même; puis une inscription, probablement la même dont parle M. Banks, fut copiée par ces deux artistes, d'après une colonne du temple. L'inscription porte que deux Egyptiens firent exécuter ces peintures dans la dixième année du règne d'Antonin, la quarante-septième année après Jésus-Christ. Telle est donc la date du petit zodiaque d'Esneh, auquel on avait assigné une antiquité de deux ou trois mille ans avant Jésus-Christ. (2) Le temple de Dendera a eu le même sort; une inscription grecque qui se trouve sur son portique, et qui d'abord avait échappé à l'observation, atteste qu'il fut dédié au salut de Tibère. (3)

(1) *Ib.* p. 57. Ceci, je pense, a rapport au temple situé au nord d'Esneh, connu sous le nom de petit temple.

(2) *Recherches pour servir à l'hist. de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*; Paris, 1825, p. 456.

(3) *Ib.* p. 186.

Tandis que Letronne s'occupait ainsi d'examiner les inscriptions grecques dont sont revêtues ces ruines que l'on supposait être de la plus haute antiquité, M. Champollion complétait son alphabet hiéroglyphique, et il confirma bientôt par ses recherches les conclusions de son collègue relativement au parvis du temple de Dendera ; il lut aussi l'inscription hiéroglyphique concernant Tibère. (1) Sur le planisphère du même temple, il déchiffrâ les lettres ΑΤΑΡΤΑ, ou bien en ajoutant les voyelles, ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ, titre que prend Néron sur ses médailles égyptiennes. (2) Il ne reste plus que le zodiaque du grand temple d'Esneh. Or, M. Champollion a traité son antiquité, et celle du temple sur lequel il est peint, avec aussi peu de cérémonie. Sir W. Gell, lors de son séjour à Naples, au mois d'août 1826, lui communiqua des dessins exacts du zodiaque d'Esneh, faits par MM. Wilkinson et Cooper ; et il découvrit que la dédicace de ce monument avait eu lieu, non pas comme l'auraient conjecturé les astronomes, sous le règne de quelque Pharaon égyptien, au nom bizarre, mais sous l'empereur romain Commode. (3) Le même savant avait déjà démontré que l'exécution des sculptures de ce temple remontait au règne de Claudius. (4)

Ce fut donc avec justice que le ministre de l'intérieur, le vicomte de la Rochefoucauld, dans une lettre adressée au roi de France, et datée du 15 mai 1826, attribua à M. Champollion le mérite d'avoir, selon l'opinion de tout esprit impartial, décidé le point en question.

« Le suffrage public des hommes les plus distingués

(1) Lettre à M. Letronne, à la fin des observations, etc., comme ci-contre, p. 3.

(2) Lettre à M. Dacler, par Letronne, p. 38.

(3) *Bulletin universel*.

(4) Letronne.

de l'Europe', dit le ministre, a sanctionné des résultats dont l'application a déjà été très-utile pour découvrir la vérité en histoire, et pour affermir les saines doctrines littéraires ; car votre majesté n'a pas oublié que les découvertes de M. Champollion ont démontré péremptoirement que le zodiaque de Dendera, qui semblait alarmer la croyance publique, est une œuvre qui remonte seulement au temps où les Romains possédèrent l'Égypte. »

On ne pouvait néanmoins espérer que les résistances des adversaires de la religion seraient entièrement comprimées par ces attaques vigoureuses. Trop de science avait été employée à soutenir de laborieuses théories ; on avait avancé avec trop de confiance des systèmes de prédilection, pour que l'on y renonçât sans peine et sans entreprendre de lutter encore quelquefois.

Difficile est longum subito deponere amorem. (1)

On pouvait convenir que les temples étaient modernes, et conséquemment que les zodiaques qu'ils contenaient l'étaient aussi ; mais ces derniers, disait-on, devaient avoir été copiés sur d'autres d'une date ancienne. « Ainsi, le plan original du zodiaque de Dendera devait avoir été formé au moins sept siècles avant notre ère. » Tel fut le système de défense élevé par le défunt sir William Drummond dans son dernier ouvrage ; (2) mais quand il l'écrivit, il ne pouvait avoir eu connaissance de la savante dissertation publiée quelques mois auparavant, et dans

(1) *Catul. Car.* 76. 18.

(2) *Origines ou remarques sur l'origine de plusieurs empires*, tom. II, p. 227. Lond. 1825.

laquelle Letronne portait le dernier coup à un pareil système, de même qu'à tout autre qu'on voudrait ériger en faveur de l'absurde antiquité des zodiaques. (1)

Le hardi voyageur Cailliaud, à son retour de l'Égypte apporta, entre autres raretés, une momie découverte à Thèbes et remarquable par plusieurs particularités; les deux plus importantes étaient une inscription grecque très-effacée, et un zodiaque ressemblant exactement à celui de Dendera. (2) Dans la dissertation dont j'ai parlé, M. Letronne entreprend d'expliquer ces deux documents et d'en faire l'application aux figures des zodiaques qui se trouvaient dans les temples égyptiens. Il rétablit l'inscription avec un bonheur qui doit contenter le critique le plus pointilleux; et, quant à la momie, il la reconnaît pour celle de Pétéménon, fils de Soter et de Cléopâtre, qui mourut à l'âge de vingt ans, quatre mois et vingt-deux jours, dans la dix-neuvième année du règne de Trajan, le huitième jour de Payni, ou le 2 juin de l'an 116 de l'ère chrétienne. (3)

J'ai déjà dit que le zodiaque qui se trouve peint sur l'intérieur de l'encadrement ressemble à celui de Dendera, comme ce dernier, il est soutenu par une figure de femme d'une taille gigantesque, dont les bras sont étendus; il présente les deux signes du zodiaque sur deux bandes parallèles montant et descendant dans le même ordre, et dans un style de dessin semblable; la vache même, qui repose dans un bateau et qui est l'emblème d'Isis ou Sirius, n'est pas omise. On peut donc dire que l'identité des deux zodiaques est entièrement établie. Mais il existe une particularité dans le petit zodiaque. Le signe du capricorne est

(1) *Observations critiques et archéologiques sur l'objet des représentations zodiacales*; Paris, mars, 1824.

(2) *Voyage à Méroé, au Fleuve blanc, etc.* Paris, 1823, t. 2, pl. 71.

(3) Pag. 30.

retiré de la série des autres signes et placé au-dessus de la tête de la figure, dans une situation à part et d'où il semble dominer. (1)

L'existence d'un zodiaque sur la niche d'une momie doit suggérer l'idée qu'il a rapport au corps embaumé; en d'autres termes, que c'est un zodiaque *astrologique* et non *astronomique*. Dans ce cas, on peut supposer que le signe isolé représente celui sous lequel était né l'individu, et qui devait par conséquent présider à son sort pendant sa vie. Cette hypothèse est facile à vérifier. Nous avons l'âge exact de Pétéménon avec la date de sa mort. Calculant d'après ces bases, nous voyons qu'il naquit le 12 janvier de l'an 95 de l'ère chrétienne: ce jour-là le soleil se trouve aux deux tiers environ du signe du capricorne. Si, au lieu du signe, nous interrogeons la constellation, la conclusion sera la même; car, en calculant d'après la table de Delambre, selon la précession annuelle, nous voyons qu'à l'époque en question la constellation entière se trouvait dans le signe, et que le 12 de janvier le soleil était environ au seizième degré de la constellation. (2)

Nous ne pouvons donc aucunement douter que le zodiaque fût l'expression d'un thème natal, et l'analogie nous conduirait à une conclusion semblable pour celui de Dendera, quand même la vue des *Decans*, remarqués par Visconti et expliqués par Champollion, qui a lu comme eux les noms qui leur sont donnés dans Julius Firmicus, ne nous aurait pas déjà autorisés à le considérer comme astrologique.

Cependant M. Letronne ne se contente pas de cette conclusion générale, il entre dans un examen approfondi de l'astrologie des anciens. Cette science, originaire de

(1) Pag. 49.

(2) Pag. 53-54.

l'Égypte, passa en Grèce et à Rome, et retourna dans sa mère-patrie, ennoblie et consacrée par le patronage des Césars. (1) Précisément au moment où les zodiaques célèbres furent retracés, cette science, si on peut lui donner ce nom, avait atteint son zénith et planait au-dessus du sol où elle était née. Manilius, sous le règne d'Auguste, et Vettius Valens sous celui de Marc-Aurèle, écrivirent leurs traités sur ce sujet; mais les nombreuses médailles astrologiques de l'Égypte sous Trajan, Adrien et Antonin, montrent combien elle était répandue dans ce pays. (2) Ce siècle fut celui des sectes astrologiques, gnostiques, ophites et basilidiennes, dont les *Abraxas*, qui représentent plusieurs combinaisons astrologiques, avaient été sérieusement pris par quelques interprètes des zodiaques pour des monuments datant de 3,863 ans avant l'ère chrétienne. (3) Cette réunion de preuves, les dates modernes et à peu près contemporaines de *tous* les zodiaques, le caractère évidemment astrologique de l'un d'eux, les *Decans* marqués sur un autre, et par-dessus tout l'influence des idées astrologiques dans le *seul* temps où fut fait tout zodiaque existant en Égypte, ne nous permettent plus de douter que *toutes* productions de ce genre ne soient simplement des restes de la science occulte, et qu'ils ne représentent des sujets génethliques. (4)

Quelle perte de talents, de temps et de savoir la vérité n'a-t-elle pas à déplorer en retraçant l'histoire de cette mémorable controverse! Sur quel brillant monceau de systèmes détruits l'erreur n'a-t-elle pas à s'affliger! systèmes où tout était éclatant, tout imposant, tout rempli de confiance, mais où tout était en même temps vide, fragile

(1) Pag. 58-86.

(2) *Ib.* 86-92.

(3) *Ib.* 70.

(4) *Ib.* 105-108.

et mensonger. Plus d'un cas assurément s'est rencontré où une tromperie malicieuse a abusé du candide savoir d'un antiquaire, et lui a fait rendre, comme Scriblerus, à la rouille moderne, le respect et l'hommage seulement dus à la rouille de l'antiquité. (1) Mais le monde ne vit jamais avant nous d'exemple où « un esprit de vertige » se soit emparé si complètement d'une aussi grande foule d'hommes savants et habiles, qu'ils aient donné des siècles innombrables d'existence à des monuments comparativement modernes, et cela sans être arrêtés par la chute successive de tous leurs systèmes.

« Ils veulent combattre encore dans l'arène où ils voyaient leurs compagnons tomber devant eux, comme les feuilles d'un même rameau. »

(CHILD-HAROLD, chant IV, 94). (2)

Jamais, en effet, l'erreur ne se montra plus réellement sous la forme de l'hydre. Chaque tête était abattue dès qu'elle se montrait ; mais une nouvelle tête s'élevait aussitôt à sa place, également hardie et également « disant de grandes choses. » Pendant plus de vingt ans cette guerre acharnée continua ; mais comme les préventions s'épuisaient par degrés et que la véritable science se fortifiait, les forces vitales du monstre s'affaiblirent, et les blessures qu'il recevait lui devinrent plus fatales. Il a depuis longtemps rendu le dernier soupir ; et n'existant aujourd'hui que dans les souvenirs de l'histoire, il ne peut pas plus

(1) Voyez les *Curiosités de la littérature*, 2^e série, 2^e édit. Lond. 1823, t. III, p. 49 et suiv. Mais on pourrait ajouter plusieurs autres exemples à ceux cités par d'Israëli.

(2) And still engage
Within the same arena where they see
Their fellows fall before, like leaves of the same tree.

effrayer les simples et les timides, que le « squelette décharné » ou les anneaux bien conservés de quelques monstre du désert, dans le cabinet d'un curieux.

Cependant, c'est une satisfaction que de voir la liste des noms illustres qui ne se prosternèrent pas devant l'idole du jour, et il est juste de les citer. Longtemps après les dernières recherches que j'ai détaillées, un écrivain eut la hardiesse, dans un journal anglais, d'avancer que, « sur le continent, » et il parle de la *France* en particulier, « l'antiquité des zodiaques de Dendera a été considérée comme suffisamment établie pour démontrer que les Égyptiens étaient un peuple versé dans les sciences, longtemps avant la date que notre croyance attribue à la création de l'homme ; » tandis qu'en Angleterre, non-seulement le fait a été nié, mais le contraire démontré, *pour la première fois*, par M. Bentley ! (1) Par un procédé de logique, malheureusement trop usité dans les pages de ce journal, l'écrivain cherche la cause de ce phénomène dans les différences de religions qui se trouvent entre les deux pays. « La funeste influence du papisme, dit-il, pousse le philosophe curieux à rejeter toute la révélation comme n'étant que le fruit de la ruse des prêtres, tandis que, dans notre pays libre, l'encouragement donné à un examen libre et entier de l'évidence du christianisme a appris aux raisonneurs pourvus de sagacité à reconnaître la force de cette évidence. (2) » Cet article fut écrit *deux ans* après que le dernier ouvrage de Letronne eût terminé en France la discussion sur les zodiaques. Si le critique avait été moins emporté par le désir d'attaquer le catholicisme, même quand celui-ci combattait l'irréligion, leur adversaire commun, il se serait sûrement rappelé non-seule-

(1) *British critic.*, avril, 1826, p. 137.

(2) Pag. 186 et suiv.

ment les noms de Letronne et de Champollion , mais encore ceux de Lalande , de Visconti , de Paravey , de Delambre , de Testa , de Biot , de Saint-Martin , de Halma et de Cuvier , qui ont tous assigné une date moderne aux monuments dont il s'agit ; et où la science astronomique , et non pas le nombre , fait autorité , des noms tels que ceux de Lalande , de Delambre et de Biot , peuvent sûrement en contrebalancer plusieurs autres , et justifier les savants français de l'odieuse accusation si imprudemment lancée contre eux.

NEUVIÈME DISCOURS.

ARCHÉOLOGIE.

REMARQUES préliminaires. — Médailles : Conciliation d'une contradiction apparente entre la Genèse et les actes des apôtres. — Application que Frohlich fait des médailles à la défense de la chronologie des Machabées. — Alexandre appelé le premier roi parmi les Grecs. — Mort d'Antiochus Evergète. — Avenir des adversaires de Frohlich. — Assentiment d'Eckhel. — Objection de M. Tochon d'Annecy. — Médailles apaméennes ; leur histoire ; leur comparaison avec d'autres monuments. — Inscriptions : Éclaircissements du texte de l'Écriture d'après ces inscriptions. — Assertions de Gibbon et de Dodwell sur le petit nombre des martyrs chrétiens, et objections de Burnet réfutées par Visconti, d'après les inscriptions. — Monuments. Usage du vin nié en Égypte, et, par conséquent, l'Écriture attaquée. — Réfutation de cette chicane, d'après les monuments égyptiens. — Costaz, Jomard, Champollion et Rosellini. — Vase curieux trouvé dans la campagne de Rome, et qui a rapport au déluge. — Conquête de Juda par Shishak, représentée à Karnak. — Conclusions.

Nos dernières recherches nous ont conduits par degrés au milieu des monuments de l'antiquité, et, de l'examen de quelques grands points chronologiques relatifs à l'authenticité de l'histoire sacrée, nous nous sommes trouvés presque imperceptiblement amenés à traiter de simples monuments érigés ou par des rois ou par leurs peuples. Ainsi l'on pourrait dire que l'étude dans laquelle nous allons entrer a déjà été commencée, ou, au moins, que la liaison entre ce qui a été dit et ce qui va suivre est si étroite et si naturelle, qu'elle exige à peine que nous divisions ce double sujet en deux classes distinctes de recherches. Dans toutes les histoires examinées jusqu'ici nous avons eu en vue un objet spécial, l'accord des monuments primitifs avec

la chronologie sacrée ; et la route que nous nous étions tracée a été par conséquent uniforme et simple. Nous avons suivi les progrès effectifs de la science ; et comparant avec notre histoire sacrée les résultats que cette science a obtenus , nous avons toujours trouvé qu'en levant toutes les difficultés, elle nous donnait en outre une foule de nouvelles et intéressantes coïncidences chronologiques.

Il y a cependant un grand nombre de monuments démontrant l'authenticité de l'Écriture sainte qui ne peuvent entrer dans cette classe, et qui, s'ils eussent été cités au milieu de notre dissertation, auraient embarrassé nos études et nui à l'unité de notre plan. C'est pourquoi je les rangerai tous dans une classe distincte, sous le nom d'archéologie. Évidemment, le caractère de cette étude ne nous permettra guère de suivre une méthode aussi uniforme et aussi graduelle que dans nos dernières recherches ; car, ainsi que les objets dont elle s'occupe, cette étude est nécessairement d'une nature fragmentaire ; elle ne reconnaît pas les unités de temps, de lieu ou d'action ; elle fait profession d'interroger les restes de tous les temps et de tous les pays, quels qu'en soient les matériaux ou les formes. Ainsi, à mesure qu'elle promène son attention de la Grèce à l'Italie, et de la Sicile à l'Égypte ; à mesure qu'elle interroge une médaille, fixe la localité d'un édifice, ou juge de son âge, elle doit varier ses règles, sa méthode et sa direction. De là vient que, comme science, on ne peut dire qu'elle ait une impulsion déterminée, tendant au développement d'aucune conclusion générale. Notre marche doit être du même genre. Ici, nous ramasserons une médaille, là, nous nous arrêterons sur une inscription, nous nous contenterons des monuments que le hasard jettera sur notre chemin, et nous recueillerons soigneusement les preuves et les éclaircissements, quels qu'ils soient qui sembleront devoir servir à nos convictions religieuses.

A ces remarques, je dois encore ajouter qu'ici je ne puis que prétendre à glaner sur ce que d'autres ont laissé en arrière. De toutes les espèces de preuves confirmatives qui font l'objet de ces discours, aucune n'a été plus souvent traitée que celle qui se tire de ces restes d'antiquité. Toute introduction élémentaire à l'Écriture consacre un chapitre à ce sujet, quoique certains exemples, tels que le monument de la captivité assyrienne, donné par Horne, d'après Kerr-Porter, soient loin d'être positifs: et que d'autres, tels que la médaille d'Apamée, ne soient aucunement exacts. Maintenant, comme je me suis engagé à ne produire aucun exemple déjà cité dans les ouvrages relatifs aux preuves du christianisme, je me contenterai de ce que le travail des autres peut avoir omis.

Je ne puis m'empêcher de mentionner en cet endroit un ouvrage qui a privé notre discussion d'une classe de monuments relatifs à l'histoire du Christianisme. Je veux parler de « l'Essai sur les monnaies, les médailles et les pierres précieuses anciennes, qui jettent des éclaircissements sur les progrès du Christianisme dans les premiers temps, » par Walsh. (1) Toutefois, cet ouvrage doit désappointer l'attente du plus grand nombre des lecteurs. La plupart des matières qu'il contient ne sont que d'un intérêt secondaire, une grande partie du volume est employée à traiter des gnostiques et de leurs doctrines, et ce travail fait une triste figure auprès des profondes recherches des écrivains du continent, tels que Néandre et Hahn. La seconde partie de l'ouvrage nous donne une collection de médailles sur l'histoire des empereurs, depuis Dioclétien jusqu'à Jean Zémiscus en 969, ce qui devient plus intéressant: mais elle renferme des inexactitudes, et elle fournit

(1) Londres, 1828.

en outre à l'auteur l'occasion de déployer une rudesse de critique hors de propos.

C'est avec ces désavantages que nous commencerons nos recherches sur les médailles, les inscriptions et les monuments de l'antiquité.

I. Il existe une contradiction apparente entre les paroles de la Genèse (chap. xxxiii, v. 19) et les Actes des Apôtres (vii, 16), relativement au prix d'un champ acheté par Jacob aux fils d'Hemor; car saint Étienne, dans les Actes, nous dit que le prix en fut payé en une somme d'argent, *τρεῖς αργύριον*, tandis que le texte de la Genèse dit qu'il fut payé en *cent agneaux* ou moutons. Au moins, le mot hébreu employé en cette occasion (*kesita*) est ainsi rendu par toutes les versions anciennes. C'est pourquoi la version anglaise, qui traduit par « pièces d'argent, » a ajouté en marge, pour se rapprocher de l'original, l'autre interprétation. En supposant que la traduction des ces anciennes versions soit correcte, et qu'il y ait eu quelque raison pour que toutes aient donné le même sens à cet mot, il y avait un moyen très-simple de concilier les deux passages, c'était de remarquer que le même terme exprimait les deux objets; ou autrement, il fallait supposer que l'ancienne monnaie phénicienne portait la figure d'un agneau, qu'elle en représentait l'équivalent, et qu'elle tirait aussi son nom de cette emblème. Rien n'est plus commun qu'une telle substitution. Parmi les anglais, l'*ange* et la *croix*, dont il est si souvent parlé dans Shakspeare, recevaient leurs noms des images qu'ils portaient; et, chez les Romains, le nom même de monnaie, *pecunia*, est considéré comme provenant d'une cause exactement semblable, d'un mouton qui s'y trouve gravé. Mais la publication d'une médaille, trouvée par le docteur Clarke près de Citium, dans l'île de Chypre, nous a donné toutes les preuves que nous pouvions dé-

sirer. Feu le savant docteur Mûnter a présenté à ce sujet, à l'Académie royale de Danemarck, une dissertation qui fut insérée dans les actes de 1822 de cette académie; (1) il y fait observer que la médaille, qui est d'argent, est assurément phénicienne, puisqu'elle porte sur le revers une légende en caractères phéniciens; sur le côté opposé est la figure d'un mouton, et on ne peut former aucun doute quant à l'extrême antiquité de la médaille. Il est donc très-probable, conclut-il, que nous avons la monnaie même dont il est parlé dans l'Écriture; au moins nous savons avec certitude que les Phéniciens avaient une monnaie portant un symbole correspondant à la signification du mot *kesita*; et la preuve, qui seule manquait pour changer des fortes conjectures en une certitude morale, est acquise maintenant. (2)

On a fait une application des plus complètes et des plus judicieuses de la science numismatique à la justification de la chronologie sacrée, relativement aux deux derniers livres historiques des Juifs, ceux des Machabées. Aucun livre de l'Écriture n'avait été soumis à un examen plus rigoureux que ceux-ci, car ils entrèrent dans les sujets de disputes religieuses qui suivirent la réforme. La religion catholique, qui les met au nombre des livres *canoniques*, éprouve nécessairement un intérêt plus vif à leur égard; mais ils doivent paraître d'une immense valeur à tous les Chrétiens, puisqu'ils forment le dernier et unique chaînon historique qui unisse l'ancienne et la nouvelle loi, et que l'on y trouve la seule relation de l'accomplissement des promesses prédisant la restauration

(1) *Classif. philosophique et historique.*

(2) Sur le revers, outre la légende, est une couronne de perles. On serait tenté de soupçonner qu'une telle circonstance peut expliquer l'étrange traduction des deux interprétations d'Onkelos et de Jérusalem, qui rendent toutes deux cent *kesitas* par un cent de perles.

et la continuation du royaume de Juda jusqu'à la venue du Messie. Il existait cependant de grandes difficultés sur des dates assignées par ces livres à des événements racontés aussi dans les histoires classiques, de même que sur la manière dont ils étaient rapportés. Par une étrange inconséquence, il est presque toujours arrivé, lorsqu'on a comparé quelque livre sacré avec un auteur profane, qu'on a regardé comme chose convenue que le premier devait être dans l'erreur, si tous deux n'étaient pas d'accord. Nous avons vu ce système prévaloir quand nous avons traité des antiquités indiennes et égyptiennes. Lorsqu'elles n'étaient pas en harmonie avec la chronologie de l'Écriture, celle-ci était déclarée fautive, quoique, en bonne critique, on dut au moins lui accorder une égale valeur. Eh bien ! le même système fut précisément suivi dans l'occasion qui nous occupe maintenant. On trouva, sans doute, des différences entre les dates assignées aux événements dans ces livres et les dates que leur donnaient d'autres auteurs plus éloignés quant aux temps et aux lieux du théâtre de l'action ; et, tout naturellement, le livre sacré fut condamné comme inexact. Erasme Frohlich, dans la préface de ses *Annales des rois et des événements de la Syrie*, ouvrage numismatique d'une grande autorité et fruit de profondes recherches, a entrepris de comparer la chronologie de ces livres, non pas avec le témoignage vague d'autres historiens, qui souvent même diffèrent entre eux, mais avec des preuves contemporaines et incontestables, les médailles ; et le résultat de son travail fut une table confirmant en tous points l'ordre et les époques des événements dans l'histoire sainte. (1)

(1) *Annales compendiarie regum et rerum Syria*, 2^e édit. Vien. 1754. La seconde partie de ses prolégomènes est entièrement remplie par la justification de ces livres.

Vous supposerez sans peine que les objections élevées contre l'Écriture ne furent pas abandonnées sans combat. La première édition de l'ouvrage de Frohlich parut en 1744, et deux ans après Ernest-Fréd. Wernsdorff entra dans la lice comme son adversaire : (1) ses efforts ne furent pas jugés heureux, même par son propre parti; et son frère, Gottlieb, vint à son aide l'année suivante. (2) Un ouvrage anonyme leur répondit sur tous les points en 1749; (3) et, malgré la violence de langage employée par les deux frères, je crois que quiconque prendra connaissance de la dispute sera convaincu que la victoire ne resta pas de leur côté. Au reste, pour donner deux ou trois exemples des explications de Frohlich, je choisirai dans le nombre celles que les Wernsdorff reconnaissent eux-mêmes comme satisfaisantes.

Dans le premier volume des Machabées, (vi, 2) on parle d'Alexandre-le-Grand, en le désignant ainsi : *ὁ βασιλευς πρῶτος ἐν τοῖς Ἕλλησι*, *celui qui fut le premier roi parmi les Grecs*. La désignation est fausse, a-t-on dit, car Alexandre a eu plusieurs prédécesseurs en Macédoine; ils furent certainement rois, et ils régnèrent chez les Grecs. On peut, à la vérité, répondre qu'Alexandre fut le premier parmi eux qui fonda un empire portant le nom de ce peuple; mais la solution donnée par Frohlich est bien meilleure : car il est extraordinaire que pas un des prédécesseurs d'Alexandre, quelle qu'ait pu être sa puissance, ne prit jamais sur sa monnaie le titre de *βασιλεως* ou *roi*, avant lui; « et, dit Frohlich, ce n'est pas une chose sans importance, qu'aucune médaille, reconnue pour appartenir véritablement aux souverains de Macédoine, antérieurs

(1) *De fontibus historiae Syriae, etc.*; Lips. 1746.

(2) Gottlieb, *Commentatio histor. critica, etc.*; Wratislau, 1747.

(3) *Curante Casparo Schmidt bibliopecto*; Vien. 1749.

à Alexandre, ne porte le titre de roi; on y trouve seulement le nom du monarque, comme, par exemple, Amyntas, Archelaüs, Perdikkas, Philippe; quelques monnaies portent simplement Alexandre, mais un plus grand nombre le roi Alexandre. (1) » Gottlieb Wernsdorff reconnaît que cette observation est exacte. « Le fait, dit-il, est juste, et je ne pourrais guère supposer qu'aucun doute pût exister à cet égard, car les historiens juifs, par le nom de Grecs (עֲרֻזִּימִי), entendent toujours les Macédoniens, et par *royaume*, l'empire macédonien, ou plus particulièrement celui des Séleucides. » Pourtant il accuse Frohlich d'une double fraude : la première, suivant lui, c'est d'attribuer à Philippe Aridée une médaille de Philippe Amyntor, médaille donnée par Spanheim, et sur laquelle on trouve le titre de roi, la seconde, de passer sous silence une médaille d'Argæus. « On dit qu'il existe aussi une médaille d'Argæus avec cette légende : Ἀργαίου βασιλέως Argæus, roi. (2) » A ces objections, le défenseur anonyme de Frohlich répond que la médaille supposée d'Amyntor est évidemment, d'après le style du travail, une monnaie d'un roi gallo-grec, et que personne n'a jamais vu ou pu prétendre découvrir l'Argæus de Tollius. Il nous assure aussi que lui et Frohlich ont soigneusement examiné toutes les médailles du cabinet impérial et des autres collections, et qu'ils n'ont jamais vu le titre de roi sur aucune médaille antérieure à l'époque d'Alexandre. (3)

En outre, le second livre des Machabées contient, dans le premier chapitre, une lettre des Juifs de la Palestine à leurs frères en Egypte, datée de l'année des Séleucides, on y trouve un récit détaillé de la mort du roi Antiochus en

(1) Frohlich, p. 31.

(2) *Commentatio* XXII, p. 39.

(3) *Op. cit.*, p. 170.

Perse. On a demandé quel Antiochus était celui-ci ? Indépendamment des objections chronologiques, ce ne pouvait être certainement Antiochus Soter, qui mourut à Antioche, ni son successeur, Antiochus Théus, qui fut empoisonné par Laodice, ni Antiochus Magnus, qui était l'ami des Juifs. Quant à Antiochus Epiphane, le même livre (ix, 5) nous donne un récit tout à fait différent de sa mort. Antiochus Eupator, son successeur, après un règne de deux ans, fut tué par Démétrius, et l'enfant du même nom, proclamé roi par Tryphon, fut aussi empoisonné par lui. Il ne reste d'autre souverain de ce nom qu'Antiochus Sidetès, également appelé Evergète, dont le règne est le seul qui coïncide avec l'époque de la lettre. Mais une difficulté, aussi sérieuse, en apparence du moins, qu'aucune des précédentes, semble l'exclure : le règne de ce monarque commença en 174, et Porphyre et Eusèbe sont d'accord pour en fixer la durée à moins de neuf ans. Suivant eux, il doit avoir péri dans une guerre vers l'an 182. Comment alors les Juifs, en 188, ont-ils pu parler de sa mort comme d'un événement récent ? Imaginerait-on, par exemple, que de nos jours, les membres d'une communauté religieuse quelconque, écrivant une lettre à leurs frères habitant un pays très-voisin, pour leur apprendre que le souverain qui les opprimait est mort, prissent ce soin six ans après l'événement ? La rencontre de ces deux historiens dans le même témoignage fut considérée comme décisive contre l'historien juif, et Prideaux, sans hésiter, adopta leur opinion comme exacte. (1) Eh bien ! Frohlich a prouvé d'une manière incontestable qu'ils se trompent. D'abord, il a produit deux médailles portant le nom d'Antiochus, l'une datée de 183, l'autre de 184 : deux ans,

(1) *Ancien et nouv. Testament réunis*, tabl. chron. à la fin du volume, 4^e éd. 1749.

par conséquent, après le temps que ces historiens fixent comme celui de sa mort. Sur l'une on lit :

ΒΑΣΙΛΕΥΣ. ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΤΥΡ : ΙΕΡ : ΑΣΤ. ΔΠΡ.
Du roi Antiochus de Tyr, l'asile sacré, 184. (1)

Une discussion s'est élevée de notre temps sur ces médailles. Ernest Wernsdorff reconnaît l'authenticité de la dernière, il reconnaît qu'elle prouve d'une manière satisfaisante qu'Antiochus Sidetès a vécu au delà de l'époque qui lui est assignée par l'histoire profane, et il semble même ajouter son propre témoignage à celui de Frohlich, en s'exprimant ainsi : « Bien que je sois volontiers de cet avis, en ce qui touche les médailles et les dates qu'elles portent, il est arrivé à Frohlich, comme à moi, grâce aux soins d'un homme très-habile en cette matière, d'avoir sous les yeux et entre les mains plusieurs médailles frappées par l'ordre d'Antiochus. (2) » Gottlieb, son auxiliaire, est moins traitable, il doute que la légende ait été bien lue, il suppose que probablement une légère altération dans une lettre aura changé le nombre 181 en celui de 184. (3) Mais, quand nous reconnaitrions comme irrécusable tout ce qui a été écrit contre ces deux médailles, il en existe d'autres produites depuis les observations des deux frères, qui semblent mettre la question hors de doute : car Frohlich a ensuite publié une médaille du même roi, portant la date de 185 ; (4) et Eckhel en a ajouté une quatrième frappée en 186. (5)

(1) P. 24. Voyez les médailles sur la gravure, nos 27, 29.

(2) *De fontibus hist. Syriae*, p. 13.

(3) *Ubi sup.*, sec. XIII, p. 79. Voy. la réponse, 288.

(4) *Ad numismata regnum veterum, etc.*, p. 69.

(5) *Sylloge numorum veterum*, p. 68. *Doctrina numorum veterum*, tom. III, p. 336.

Ce point de chronologie sacrée a été examiné de nouveau, il y a quelques années, par M. Tochon d'An-necy, (1) qui évidemment n'était guidé par aucun désir d'affaiblir l'autorité du livre des Machabées. Il dit, ce dont chacun sera d'accord, que de graves difficultés environnent toujours les hypothèses, et que le témoignage contradictoire des historiens ne devrait pas être rejeté légèrement. Nous devons, il est vrai, rencontrer des contradictions apparentes dans toutes les parties de l'histoire ; la difficulté est de savoir où il convient de placer le blâme. Les médailles frappées pour le couronnement de Louis XIV indiquent une date différente de celle que tous les historiens contemporains s'accordent à fixer comme indiquant le jour même de cet événement. Entre tous, un seul, le docteur Ruinart, a noté une circonstance qui explique cette différence : il fait remarquer que le couronnement devait avoir lieu un certain jour, celui que portent les médailles, et qu'elles étaient en conséquence préparées ; mais que des circonstances imprévues occasionnèrent la remise de la cérémonie au jour désigné par les historiens. Rien n'est plus simple que tout cela, et pourtant, si une telle explication n'eût été donnée, les antiquaires, dans un millier d'années, auraient pu être fort embarrassés pour concilier ces différences. Dans ce cas donc, les médailles avaient tort et les historiens raison ; dans celui qui nous occupe, nous sommes également amenés à condamner une classe d'autorités, et je crois que la critique hésitera peu à se prononcer. Dans l'exemple qui vient d'être donné, les médailles sont inexactes, en ce que la date qu'on y avait gravée ne fut pas changée quand on différa l'événement qu'elles devaient rappeler ; mais ici il nous faudrait suppo-

(1) *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus VII (Evergète Sétès)*. Paris, 1815.

ser une erreur incroyable, de fausses dates successives, d'après lesquelles de nouvelles médailles auraient été frappées au nom d'un monarque mort depuis longtemps.

M. Tochon rejette les deux premières médailles, principalement celle de 184, par des motifs autres que ceux de Wernsdorff, mais qui sont admis par Eckhel. Selon lui, le Δ ou 4 supposé, qui est presque effacé, paraît être un B ou 2, d'une forme particulière. (1) contre les deux dernières médailles, il n'allègue que des raisons spéciales; il fait valoir les difficultés qu'on rencontre quand on veut les considérer comme authentiques, au mépris de tant d'autorités historiques. (2) A quelques égards, il est à peine juste pour Frohlich; il ne cesse de soutenir que le savant jésuite place la mort du roi en 188; (3) et, en conséquence, il demande comment il se fait que nous ayons des médailles de son successeur, Antiochus Grypus, portant la date de 187. (4) Or, Frohlich place la mort d'Antiochus Evergète en 186. (5) De la sorte, comme aucune médaille d'Antiochus Grypus ne porte de date antérieure à cette dernière, l'opinion de Frohlich reçoit une confirmation qu'on peut appeler négative. Jusqu'ici donc l'application des médailles a servi à défendre la chronologie de l'histoire sacrée.

J'appellerai maintenant votre attention sur une classe de médailles qui a été longtemps le sujet de disputes sérieuses et de conjectures sans fin; elle fait allusion à la grande catastrophe qui a déjà plus d'une fois occupé notre attention. Après les preuves que nous avons trouvées du

(1) *Dissertation*, p. 22.

(2) Pag. 64.

(3) Pag. 24, 29, etc.

(4) « Comment alors supposer que la mort d'Antiochus Evergète puisse être arrivée l'an 188; elle serait postérieure au règne de son fils. » P. 61.

(5) Année 186. « Je pense que c'est vers ce temps qu'arriva la mort d'Antiochus. » VII, p. 88.

déluge, dans les traditions de tous les pays, « de la Chine au Pérou », après les traces de ses ravages, traces que nous avons découvertes amoncelées sur les montagnes, et étendues dans les vallées de notre globe, il semblera peut-être peu important de nous occuper des monuments secondaires sur lesquels chaque nation, et même chaque ville, peut voir jugé convenable d'inscrire à cet égard ses traditions. Néanmoins il ne nous faut pas négliger les petites choses pour les grandes; toutes doivent concourir, autant qu'elles peuvent, à défendre la noble et glorieuse cause de la religion. Il est évident que les anciens avaient deux versions très-différentes sur le déluge : l'une était une fable populaire adaptée à leur mythologie nationale; l'autre, bien plus philosophique, était tirée des traditions de l'Orient, et par conséquent beaucoup plus d'accord avec la narration de l'Écriture. La première est le déluge des poètes, tel qu'Ovide l'a décrit. Millin a fait observer qu'il n'existe aucun monument où ce déluge soit représenté. (1) La seconde version se trouve conservée dans les écrits de Lucien et de Plutarque. Suivant cette tradition, Deucalion est représenté comme faisant une arche ou coffre (ἀρκα), dans laquelle il se retira, prenant avec lui un couple de chaque espèce d'animaux, ainsi que sa femme et ses enfants : ils voguèrent dans cette arche tant que dura le déluge, et « tel est, dit Lucien à la fin de sa narration, le récit *historique* fait par les Grecs sur Deucalion. » (2) Plutarque ajoute que le retour d'une colombe annonça d'abord à Deucalion que les eaux s'étaient retirées. (3) Or, les médailles dont je vais parler, ainsi qu'un autre mo-

(1) *Galerie mythologique*; Paris, 1811, tom. II, p. 136.

(2) *De dea Syria*, tom. II, p. 161; éd. Benev.; Amst. 1687.

(3) *Utrum animalia terrestria, aut aquatica magis sint solertia*. Oper. Paris, 1572, tom. III, p. 1783.

nument dont je parlerai en son temps, offrent l'image de cette histoire traditionnelle.

Les médailles impériales de bronze de la ville d'Apamée, en Phrygie, portent sur un côté la tête de différents empereurs, tels que Sévère, Macrin et Philippe l'Ancien. Sur toutes, le revers est semblable; on y voit l'image tracée dans la lithographie que nous plaçons sous vos yeux. (pl. 1, fig. 1) Eckhel la décrit ainsi : « Un coffre voguant sur les eaux, et dans lequel sont un homme et une femme qu'on aperçoit jusqu'à la ceinture; en dehors et tournant le dos au coffre, semblent marcher une femme habillée d'une longue robe, et un homme court vêtu; ils tiennent leur main droite élevée; sur le couvercle du coffre est un oiseau; un autre oiseau, qui se balance dans l'air, tient entre ses pattes une branche d'olivier. (1) La surface étroite d'une médaille pouvait difficilement représenter d'une manière plus expressive ce grand événement. Elle nous offre deux scènes différentes, mais évidemment les mêmes acteurs. En effet, le costume et les têtes des personnages qui sont en dehors de l'arche ne nous permettent pas de les considérer comme autres que les figures qui sont dedans : nous les voyons d'abord flottant sur les eaux dans une arche, puis debout, sur la terre ferme, dans une attitude d'admiration, (2) avec la colombe qui porte au-dessus de leurs têtes le symbole de la paix.

Mais il nous reste à examiner la circonstance la plus intéressante. Sur le panneau de devant de cette arche sont quelques lettres, et le sens qu'elles renferment a été le sujet de plusieurs savantes dissertations. Le premier qui publia ces médailles fut Octave Falconieri, à Rome, en 1667; la gravure qu'il donne de la médaille du Severus de Paris porte

(1) *Doctrina numorum veterum*; Vienne, 1793, part. 1^{re}, t. III, p. 130.

(2) Eckhel, *ibid.* p. 130.

les lettres ΝΗΤΩΝ, qu'il lit comme la continuation de ΜΑΓ ΜΑΥΡΩΝ. (1) Vaillant prétend y lire, ainsi que sur la médaille de Chigi, du temps de Philippe, ΝΕΝΚ, pour ΝΕΝΚΩΝ. Le révérend M. Mills a composé sur ce sujet un essai qui fut inséré dans le quatrième volume de l'Archéologie, par la Société royale des antiquités; il y déclare fausse toute médaille qui ne porte pas ce dernier mot. Bianchini a publié deux copies de cette médaille; sur l'une d'elles, il lit ΝΝΕ et sur l'autre, ΝΕΝ. (2) Falconieri a aussi donné une autre médaille qui présente les mêmes lettres que la première de ces deux copies. Ainsi, nous avons quatre versions de la même légende, et chaque recherche nouvelle semblait embrouiller encore plus la dispute. ΝΝΕ paraissait un sens trop favorable au but qu'on se proposait dans la première publication de ces médailles, pour ne pas exciter le soupçon; et telle était la crainte qu'on avait de reconnaître pour véritable une légende si importante, que M. Barrington, tout en avouant qu'elle est correcte, ne voulait pas croire qu'elle fût aucunement allusion au nom porté dans l'Écriture, mais supposait plutôt qu'elle était mise pour ΝΝΙ, nous, duel de *tu, moi*, et que c'était une abréviation de ces paroles d'Ovide : « *A nous deux nous sommes une foule.* » (3) Il est certain que de tous ces sens aucun n'est correct; car Eckhel a prouvé que les médailles ne portent que les deux lettres ΝΝ; et il l'a prouvé d'après les observations faites par lui-même et par Frohlich sur les médailles de Vienne et de Florence; par Venuti, sur celles de la collection d'Albani, et par Barthélemy, sur le Severus de Paris. Il est vrai que dans quelques-unes des médailles, l'Ν seule est visible;

(1) *De nummo apamensi Deucal., etc.; ad P. Seguinum*; Rome, 1697.

(2) *La Storia universale provata con monumenti*; Rome 1697, p. 186. 191.

(3) *Archæologia*, tom. IV, p. 315.

mais en même temps, on peut distinguer sur la plupart la trace d'une troisième lettre, qui n'a pas été effacée à dessein, mais qui s'est effacée parce qu'elle formait le point le plus saillant du relief. Eckhel, après avoir examiné les différentes explications données par d'autres à cette légende, les rejette; il conclut en disant que, comme toute la scène représentée sur la médaille se rapporte évidemment au déluge de Noé, il doit en être de même de l'inscription qui se voit sur l'arche, et que, par conséquent, c'est le nom de ce patriarche qu'il faut lire; et il prouve son assertion par les médailles de Magnésie, en Ionie, sur lesquelles est la figure d'un vaisseau portant l'inscription ΑΡΓΟ sans doute dans le but de préciser clairement l'événement qu'elle rappelle, l'expédition des Argonautes. (1)

Ici néanmoins s'élève l'apparence d'une difficulté. Quel motif a pu porter les Apaméens à choisir un tel événement pour le graver en forme de symbole sur leur monnaie? Cette difficulté est aussi facilement levée que l'autre. Les villes avaient coutume de prendre pour emblème tout événement remarquable qui, selon la fable, était arrivé dans leur voisinage. Ainsi la monnaie de la ville de Thermes, en Sicile, portait l'effigie d'Hercule, parce que la mythologie suppose que le héros s'arrêta en cet endroit. Il en est précisément ainsi pour Apamée, ou, comme on l'appelait anciennement, Célène; car les livres de la Sybille, qui, bien supposés, sont un témoignage suffisant de l'existence d'une tradition populaire, nous disent expressément que, dans le voisinage de Célène, se trouve le mont Ararat, sur lequel reposa l'arche. Cette tradition n'ayant évidemment aucun rapport avec le déluge de Deucalion, dont le siège était la Grèce, explique suffisamment pourquoi les Apaméens firent graver un tel événement

(1) P. 132.

sur leur monnaie. Telle est aussi, probablement, l'origine d'un autre ancien nom d'Apamée, *Καρχε*, l'*arche*, ainsi que l'a démontré Winkelmann, et ce nom est le mot employé par les Septante et par Josèphe dans la description de l'arche de Noé. (1)

Nous avons donc ici l'exemple d'un monument qui confirme le témoignage de l'Écriture, et dont l'authenticité et l'autorité sont dues aux progrès de la science qui fut la première à le produire. Car nous avons vu que le savant médailliste qui peut être considéré comme ayant donné avec tous les autres à l'étude des monnaies un ordre systématique, et comme ayant groupé la science entière dans un seul plan, est aussi le premier qui ait écarté toute incertitude sur ces documents intéressants, et en ait mis le sens entièrement hors de doute.

On pourrait objecter qu'une pareille figure donnée à l'arche s'accorde difficilement avec la description, déjà mentionnée, que les historiens sacrés ou profanes nous font du déluge; les uns et les autres supposent que non-seulement Noé et sa femme, mais aussi toute sa famille et un grand nombre d'animaux, ont été renfermés dans l'arche. De telles circonstances ne peuvent guère être exprimées par la figure d'un petit coffre contenant deux individus. Pour lever cette difficulté, je proposerai une comparaison entre les premiers monuments chrétiens et la représentation que nous offrent les médailles. Personne ne peut douter que dans les monuments chrétiens on ait eu en vue le récit de l'Écriture. Eh bien ! l'arche y est toujours représentée comme un coffre carré flottant sur un courant d'eau; on n'y voit que la personne du patriarche jusqu'à la ceinture, et au-dessus la colombe qui lui ap-

(1) Voyez les *Monumenti antiché inediti*, par Winkelmann; Rome, 1767, tom. II, p. 258. Eckel, 46. p. 132, 139.

porte la branche d'olivier. Telle est la manière dont le sujet est représenté sur quatre sarcophages de marbre dans les dessins d'Aringhi; (1) ainsi on le trouve dans la peinture de la seconde chambre du cimetière de Calliste, (2) et enfin sur une feuille de métal dont le sénateur Buonarroti nous a donné le dessin (3) et Ciampini l'explication. (4) Quelques-unes de ces peintures montrent le couvercle du coffre ouvert sur la tête du patriarche, ainsi que dans les médailles d'Apamée. (5) Dans celles-ci encore, la figure de Noé est quelquefois représentée en dehors de l'arche, sur la terre ferme, avec la colombe symbolique, qui sert à le désigner; car, parmi les symboles chrétiens les plus communs, Boldetti compte celui-ci : « Noé, quelquefois dans l'arche et quelquefois en dehors, avec la colombe. (6) » Enfin la colombe est de temps en temps perchée sur l'arche, comme on le voit sur la médaille dont nous donnons le dessin; mais alors la figure du patriarche est omise. Il en est ainsi sur la pierre de Foggi, décrite par Mamachi. (7) Pour vous mettre mieux à même de comparer les représentations sacrées et les profanes, je me suis procuré un dessin de la médaille d'Apamée, (fig. 2) et un autre du cimetière de Calliste : je pense qu'après les avoir comparés l'un à l'autre, vous conclurez, non-seulement qu'il ne peut plus y avoir de difficulté sur la question de savoir si une arche comme celle

(1) *Roma subterranea*; Rome, 1651, tom. I, p. 325, 331, 333; tom. II; p. 143.

(2) *Ib.* 539, 551, 556.

(3) *Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro*, tom. I, fig. 1.

(4) *Dissertatio de duobus emblematis musæi card. Carpinæ*, Rome, 1748, p. 18. Blanchini a aussi publié d'après un ancien verre une représentation de la même scène en miniature.

(5) Voyez les exemples dans Aringhi, tom. II, p. 67, 106, 187, 315.

(6) *Observations sur les cimetières*; Rome, 1720, tom. I, p. 22.

(7) *Origine et antiquité des Chrétiens*, liv. XX, tom. III; Rome, 1731.

de Noé a jamais pu être représentée ainsi que nous la voyons sur les médailles, mais encore que la ressemblance entre les deux sortes de monuments est telle que nous en pouvons considérer les sujets comme identiques. Ajoutez à cela que la différence d'âge entre les deux genres de monuments ne saurait être très-grande, et qu'il est évident que les Chrétiens, dans ces peintures si semblables entre elles, quoique exécutées sur des monuments divers, se réglaient sur un type commun, tout à fait distinct de celui donné par l'histoire sacrée, et que ce type était probablement emprunté à d'autres traditions.

II. Des médailles, passons maintenant aux inscriptions, ordre de monuments supérieur aux médailles, puisque les inscriptions procurent en général des renseignements plus détaillés. Le principal avantage tiré des antiquités de cette classe consiste dans les éclaircissements philologiques qu'elles ont souvent donnés sur quelques passages obscurs de l'Écriture. Si je voulais m'étendre sur ces confirmations ou éclaircissements, je vous ferais descendre à des recherches minutieuses et savantes qui sont peu du domaine de ces discours. Cependant, tout ce qui jette une nouvelle lumière sur quelque passage de l'Écriture, tout ce qui justifie sa phraséologie contre une accusation de contradiction ou d'ignorance, tend à nous en faciliter l'intelligence, et nous donne ainsi de nouvelles preuves de son authenticité. Je me contenterai d'un exemple tiré d'une savante dissertation du docteur Münter, intitulée : *Recueil d'observations religieuses d'après les marbres grecs*, et insérée il y a quelques années dans les miscellanées de Copenhague. (1) Dans Jean (chap. iv, v. 46), il est fait mention d'un *τις βασιλικός*, un certain seigneur, ou gouverneur, ou courtisan ; car on peut traduire le mot grec de toutes ces

(1) *Mélanges d'arguments théolog. et philolog.* tom. I; Copenh. 1816.

façons. La version anglaise a adopté le premier sens en consignait les deux autres en marge ; et à propos de cette interprétation, un commentateur moderne fait observer qu'elle « donne l'idée du rang héréditaire et de certaines dignités auxquelles rien ne correspondait en Palestine ou en Syrie. (1) » Quelques savants ont pensé que ce mot signifiait un homme du sang royal ; d'autres, un soldat du roi ; d'autres n'y ont vu qu'un nom propre. L'explication la plus naturelle de ce mot parut celle de Krebs : il signifiait, dit cet auteur, un ministre ou un serviteur du roi. Mais les témoignages qu'il empruntait à quelques écrivains ne satisfirent pas plusieurs commentateurs. Un nouvel exemple tiré par Münter (2) d'une inscription de la statue de Memnon, inscription écrite dans le même dialecte grec du nouveau Testament, le dialecte hellénique, donne plus de poids à cette traduction ; il y est fait mention de *Αρτεμίδωρος Πτολεμαίου βασιλικός*, Artémidore, le *courtisan*, ou serviteur de Ptolémée. En effet, l'addition du

(1) *Observationes flavianæ*, p. 144. Six des recueils de Griesbach portent *βασιλικός*, et il est évident que le traducteur de la Vulgate a lu ainsi ; car cette version porte : *quidam Regulus*, ou, comme nous l'avons rendu, « un certain gouverneur. » Schleusner suppose que cette expression est venue de la Vulgate ; mais le contraire est beaucoup plus probable. Il n'est pas hors de propos de remarquer dans cette note, que bien que la Vulgate ait rendu le mot par un diminutif, dans le dialecte hellénique, il n'a aucunement cette signification. On le voit d'après une inscription de Silco, roi de Nubie, publiée d'abord d'après une copie moins parfaite de M. Gau, par Niebuhr, dans ses *Inscriptiones nubienæ*, Rome, 1820 ; on le voit encore, d'après une copie de M. Caillaud publiée par Letronne, dans le *Journal des Savants*, fév. 1825, p. 98-99. Ce roi commence le magnifique récit de ses victoires par Εγώ Σίλκω βασιλικός των Νουβίων και όλων των Αιθιοπων. Quand même le judicieux axiôme de M. Salverte, dans son *Essai sur les noms propres* : « Jamais peuple ne s'est donné à lui-même un nom peu honorable, » ne s'appliquerait pas aux monarques, dans la déclaration de leurs titres ; les mots qui se trouvent dans la dixième et la onzième ligne ne laisseraient aucun doute sur le sens véritable ; car il dit là : *οτι ιζ νχσι μοι βασιλικός*. Loin d'être au-dessous des autres princes, je leur ai été supérieur. » M. Letronne explique plusieurs phrases de cette inscription, d'après le dialecte employé dans les Septante et dans le nouveau Testament.

(2) *Mélanges*, p. 18.

nom même du roi ne peut permettre aucune autre traduction.

Pour en venir à des preuves plus importantes et d'un intérêt plus général ; pour passer des mots aux choses , je vous donnerai un exemple de l'utilité dont les inscriptions peuvent être aux grandes vérités du Christianisme. Quiconque a étudié même superficiellement , ces vérités est convaincu de ce qu'il y a d'irrésistible dans l'argument tiré de l'empressement des premiers Chrétiens à souffrir la mort pour la défense de leur religion. Depuis les divines révélations jusqu'à la grande Histoire ecclésiastique d'Eusebe , les annales de l'Eglise nous présentent une foule de témoins , une multitude de martyrs , qui rendaient amour pour amour , vie pour vie , scellaient leur confession de leur sang , réduisaient à l'impuissance la malice et la cruauté de leurs infatigables persécuteurs. Dans cette fermeté de leur conviction , dans cette constance de leur foi , dans cette hardiesse de leur confession , dans cet enthousiasme de leur amour , nous possédons sûrement une preuve de la puissance qu'exerçaient sur leur esprit mille vérités qu'on lit maintenant , mais qui alors étaient profondément sues et senties. Le courage qui les soutenait au milieu des plus cruelles épreuves nous démontre l'existence d'un énergique principe intérieur , qui compensait en eux la faiblesse de notre nature , comme l'inutilité complète de tous les efforts tentés pour les vaincre ou pour les détruire entièrement , nous prouve le secours d'un bras protecteur et la réalité de la promesse de *celui* qui peut si facilement briser toute arme levée contre son ouvrage. Qui donc alors s'étonnerait de l'adresse avec laquelle on a cherché à décréditer ce fait intéressant de l'histoire ecclésiastique ? Doit-on être surpris que Gibbon ait employé toute la pompe artificieuse de son style et emprunté tout le savoir de ses prédécesseurs pour prou-

ver que le Christianisme n'a compté que peu de martyrs ; que ceux-ci ont reçu la mort plutôt par suite de leur propre imprudence que par un effet de la malice ou de la haine de leurs bourreaux contre leur religion , et qu'ils étaient poussés vers l'échafaud plutôt par un esprit ambitieux et inquiet, que par aucun motif d'inspiration divine. « Leurs personnes, conclut-il, étaient regardées comme saintes, leurs décisions étaient admises avec déférence, et ils abusèrent trop souvent, par l'orgueil de leur esprit et par la licence de leurs mœurs, de la prédomination que leur avaient acquise leur zèle et leur intrépidité. Ces distinctions, tout en faisant valoir ce que leur mérite avait d'élévé, trahissent néanmoins le petit nombre de ceux qui souffrirent et de ceux qui moururent pour avoir confessé le Christianisme. (1) »

Le savant Dadwell, dans ses dissertations sur saint Cyprien, (2) avait préparé la voie à cette attaque, dirigée contre les vérités historiques du Christianisme, en assurant que le nombre des martyrs était peu considérable, et que l'Eglise, après le règne de Domitien, avait joui d'une tranquillité parfaite. Assurément Amaldi et d'autres ont suffisamment réfuté ces assertions en se fondant sur des documents historiques ; mais les inscriptions monumentales présentent les moyens les plus directs et les plus efficaces pour les renverser. Visconti a pris la peine de recueillir dans les volumineux ouvrages des premiers temps du Christianisme les inscriptions qui nous apprennent le nombre des martyrs qui ont versé leur sang pour Jésus-Christ. (3)

La cruauté des persécutions païennes, même sous les

(1) *Décadence et chute*, ch. XVI.

(2) *Dissertationes cyprianicæ*, dissert. XI, p. 57.

(3) *Memorie romane di antichità*, tom. I; Rome, 1825.

empereurs dont les principes étaient doux et la domination débonnaire, est suffisamment attestée par une inscription touchante, tirée par Aringhi du cimetière de Calliste; la voici : « Alexandre n'est pas mort, il vit au-dessus des étoiles, et son corps repose dans cette tombe. Il a cessé de vivre sous l'empereur Antonin, qui ne lui paya que par de la haine ce qu'il lui devait de faveur et de bonté. Car, tandis qu'il fléchissait les genoux pour sacrifier au vrai Dieu, il fut entraîné au supplice. Oh ! malheureux temps, où, au milieu de nos cérémonies sacrées et de nos prières, nous ne pouvons être en sûreté, même dans des cavernes ! Quoi de plus misérable pour nous que la vie ? Mais d'un autre côté, quoi de plus misérable aussi que la mort ? Car nous ne pouvons pas même être ensevelis par nos amis et par nos familles. (1) » Cette lamentation pathétique expliquera les difficultés que les Chrétiens éprouvaient pour conserver les noms de leurs martyrs ; elle expliquera aussi ce qui les obligeait à se contenter d'en indiquer le nombre. C'est pour cela que nous rencontrons dans les catacombes les inscriptions suivantes : (2)

MARCELLA ET CHRISTI MARTYRES, COCCCL.

(Marcella et 550 martyrs du Christ.)

HIC REQUIESCIT MEDICUS CUM PLURIBUS.

(Ici reposent Médecus et plusieurs autres.)

CL MARTYRES CHRISTI.

(150 martyrs du Christ.)

Ces inscriptions prouvent clairement la cruauté des persécutions et le grand nombre des martyrs.

(1) *Alexander mortuus non est, etc.*, Aringhi, *Roma subterranea*; tom. II, p. 685.

(2) Visconti, p. 112-113.

La coutume de rappeler dans une seule et courte inscription tant de confesseurs de la foi du Christ nous conduit à cette conclusion naturelle que, lorsqu'on trouve simplement un nombre inscrit sur une tombe, il peut avoir rapport à une circonstance du même genre. L'antiquaire auquel j'ai renvoyé semble avoir prouvé le fait d'une manière satisfaisante; car on avait souvent supposé que de tels nombres ne se rapportaient qu'à un certain ordre dans lequel les inscriptions avaient été arrangées. Mais, outre qu'on n'a pu découvrir aucune série semblable, ni même rien qui en approche, ces chiffres sont parfois accompagnés d'accessoires qu'on n'aurait guère choisis, s'il n'eût été question que de nombres progressifs. Par exemple, ils sont quelquefois entourés d'une guirlande soutenue par des colombes : sur une tombe, le mot *triginta* (trente) est écrit en entier, avec le monogramme du nom du Christ avant et après, ce qui exclut toute idée que le nombre trente soit simplement le signe d'une série progressive; sur une autre tombe, le nombre XV est suivi de *in pace*, en paix. La conjecture qui nous conduit à penser que des inscriptions aussi simples rappellent la mort d'autant de martyrs que le nombre l'annonce devient une certitude complète, quand on la voit confirmée par un passage de Prudence, écrivant sur les catacombes, alors que les traditions qui les concernaient étaient encore récentes : « Plusieurs des marbres, dit-il, qui ferment les tombes, portent la seule indication d'un nombre; on peut ainsi savoir combien de cadavres sont amoncelés dans un même lieu, mais on ne peut connaître leurs noms. Je me souviens d'avoir appris là que les restes de soixante personnes étaient ensevelies dans la même fosse. »

Sunt et multa tamen tacitas Claudentia tumbas
Marmora quæ solum significant numerum ;

Quanta virum jaceant congestis corpora acervis
Scire licet, quorum nomina nulla legas.
Sexaginta illic defossa mole sub una
Reliquas memini me didicisse hominum. (1)

Ces vers ne nous laissent rien à désirer; ils nous expliquent une foule d'inscriptions qui, par la seule indication du nombre, prouvent d'une manière incontestable que, dans ces premiers temps, beaucoup de Chrétiens rendirent par leur mort témoignage à notre Seigneur Jésus-Christ. Mais ici se présente une nouvelle difficulté chronologique. Burnet a affirmé qu'on n'a trouvé aucun monument qui puisse attester que les Chrétiens possédassent les Catacombes avant le quatrième siècle. (2) Un système de dénégation générale est facile à élever, mais en même temps difficile à défendre. On éprouve peu de peine à le renverser; une seule preuve qui lui soit contraire suffit pour cela : tel est le cas présent. Une seule des inscriptions qui se composent de chiffres, et que nous avons déjà expliquées nous donnera la preuve dont nous avons besoin. Voici cette inscription :

N. XXX. SURRA ET SENECA. COSS.

(30. Sous le consulat de Surra et de Sénécion.)

Or, Surra et Sénécion étaient consuls l'an du Christ 107, à l'époque même de la persécution de Trajan. Il existe une autre inscription plus concluante encore donnée par Marangoni; elle met cette question hors de doute : c'est celle de Gaudens, architecte, que ce savant antiquaire croit

(1) *Carmina*, Rome, 1788, tom. II, p. 1164, carm. XI.

(2) *Quelques lettres de l'Italie*, Lond. 1724, p. 224.

être le même qui dirigea la construction du Colysée. Cette inscription, qui se trouve dans les Catacombes, nous apprend qu'il souffrit la mort sous Vespasien. On ne peut supposer qu'elle ait été érigée plus tard en son honneur ; car plusieurs syllabes y sont distinguées par une sorte d'accents ou signes qui, selon le savant Marini, n'ont été en usage que depuis Auguste jusqu'à Trajan. (1) En conséquence, l'inscription doit avoir été gravée avant le règne de cet empereur.

Ces inscriptions sont une nouvelle et forte preuve du grand nombre de Chrétiens morts pour la défense de la foi ; et de cette manière, elles ont servi à réfuter une objection spécieuse élevée contre une des plus intéressantes et de plus belles confirmations du Christianisme.

III. Quoique les médailles et les inscriptions puissent être à bon droit considérées comme des monuments, j'ai néanmoins réservé cette expression pour désigner spécialement une classe de symboles commémoratifs plus complets et destinés par des images sensibles à transmettre le souvenir des grands événements, ou des pratiques et coutumes des anciens jours. L'importance de tels monuments doit être jugée très-grande ; car ils sont en quelque sorte la tradition réfléchie et calculée qui lègue la gloire des générations passées aux générations, qui les suivent. Les représentants et les délégués des nations, sachant qu'elles sont mortelles et périssables ont érigées monuments en les façonnant de leur mieux à leur propre image ; ils les ont revêtus de la grandeur et de la magnificence les plus propres à offrir le symbole du peuple qu'ils gouvernaient ; ils y ont inscrit toutes les pensées d'orgueil qui remplissaient leurs cœurs ; ils y ont incorporé leur vaste ambition, leurs immenses désirs, et ils ont soufflé en eux un esprit de muets

(1) *Actes des frères Arvali*, p. 760.

souvenirs, une puissance éloquente, qui force les sympathies et qui parle à l'âme des vivants, comme si ceux-ci se trouvaient en rapport avec l'esprit, pour ainsi dire, de toute la race éteinte. Hélas! les nations n'ont généralement que trop bien réussi à faire de ces monuments des types d'elles-mêmes. Des épigraphes pareilles à leur histoire, c'est-à-dire une énigme offerte aux investigations des savants; des restes d'architectures semblables à leurs constitutions, c'est-à-dire un labyrinthe en ruines que l'antiquaire est obligé de reconstruire; des statues pareilles à leur caractère national, usées, défigurées comme lui, et sur lesquelles le poète n'a plus qu'à rêver; des édifices superbes comme les hommes qui les élevèrent, maintenant dégradés, ruinés, dispersés dans la poussière: quels sujets de méditation pour le philosophe, quelles leçons d'humilité pour l'orgueil humain! Mais ils nous donneront une leçon bien plus salutaire et bien plus douce, si, par l'effet d'une intention humaine ou par la divine volonté, ils nous offrent quelque part un souvenir intact, si léger qu'il soit, des choses qui nous sont sacrées, quoique ces choses aient semblé peu importantes à ceux dont elles attirèrent les premiers l'attention. Ainsi, par exemple, entre les statues qui décorent l'arc triomphal de Titus, nous voyons celles des empereurs qui les firent ériger, et qui passèrent sous cette voûte en triomphe, aujourd'hui mutilées, défigurées et presque arrachées du monument qui devait rappeler la grandeur de ceux qu'elles représentaient; tandis que le flambeau d'or du temple et la lampe du saint témoignage restent encore au-dessus d'elles: autrefois trophée de guerre, aujourd'hui de prophétie: pour ces empereurs, un gage de victoire; pour nous, celui d'une force sur laquelle aucune autre ne prévaudra jamais.

Dans le siècle dernier, les livres de Moïse furent souvent attaqués, à cause des *raisins* et des *vignes*, et peut-

être du *vin* (1) dont il y est fait mention, (2) comme appartenant au sol et aux usages de l'Égypte. (3) Car Hérodote nous dit expressément qu'en Égypte il n'y avait point de vignes, (4) et Plutarque nous assure que les naturels du pays abhorraient le vin, le considérant comme le sang de ceux qui s'étaient révoltés contre les dieux. (5) Ces autorités parurent si concluantes, que les assertions contraires de Diodore, de Strabon, de Pline et d'Athénée furent considérées par le savant auteur des *Commentaires sur les lois de Moïse* comme ne pouvant infirmer toutes ensemble le seul témoignage d'Hérodote. (6) De là, il conclut que le vin était prescrit dans les sacrifices juifs, à l'effet de détruire tout préjugé venant des Égyptiens à l'égard de cette boisson, et pour détacher encore davantage le peuple élu de son affection renaissante pour ce pays et pour ses institutions. Plusieurs savants ont partagé cette opinion. Le docteur Prichard cite les oblations de vin parmi ceux des rites hébreux qui sont « ou en rapport d'imitation ou en contradiction avec les lois de l'Égypte. (7) » Et comme ce rite assurément ne saurait être rangé parmi ceux de la première classe, je suppose que nous devons considérer le docteur Prichard comme étant de la même opinion que Michaëlis. Tant que l'autorité d'Hérodote a été jugée supérieure aux divers témoignages des autres écrivains, on n'a pu opposer que de faibles arguments à l'objection fondée sur cette autorité.

(1) Num. 20, 5.

(2) Gen. xi, 9; XLIII, 13.

(3) Voyez Bullet, *Réponses critiques*; Besançon, 1819, tom. III, p. 142. *La Bible vengée*, de Duclos; Brescia, 1821, tom. II, p. 244.

(4) Liv. II, ch. 77.

(5) *De Iside et Osiride*, p. 6.

(6) Tom. III, p. 121 et suiv. Trad. angl.

(7) *Analyse de la mythologie des Égyptiens*, p. 422. Guénée, *Lettres de quelques Juifs*; Paris, 1821, tom. I, p. 192.

Aussi nous voyons les auteurs qui ont entrepris de la combattre recourir à des conjectures puisées dans l'invraisemblance d'une telle supposition, ou imaginer une différence chronologique et un changement de coutumes entre les temps de Moïse et ceux d'Hérodote.

Mais les monuments égyptiens ont décidé la question, et naturellement l'ont décidée en faveur du législateur hébreu. Dans la grande *Description de l'Égypte*, publiée par le gouvernement français après l'expédition faite dans ce pays, M. Costaz fait le tableau détaillé de la vendange égyptienne, depuis la taille de la vigne jusqu'à l'extraction du vin, en se réglant sur les peintures qui se trouvent dans l'Hypogée, ou souterrains d'Eilithyia, et il blâme sévèrement Hérodote pour avoir nié l'existence de la vigne en Egypte. (1)

En 1825, cette question fut agitée de nouveau : dans le *Journal des Débats*, un critique, rendant compte d'une nouvelle édition d'Horace, en prit occasion de faire observer que le *vinum mareoticum*, dont il est parlé dans la trente-septième ode du premier livre ne pouvait être un vin d'Egypte, mais devait provenir d'un district de l'Épire appelé Maréotis. Cet article parut dans le journal du 26 juin. Le 2 et le 6 du mois suivant, Malte-Brun, dans le même journal examina la question, principalement en ce qui touche le témoignage d'Hérodote. Au reste, dans ses preuves, il ne remonta pas plus haut que les temps de la domination romaine et grecque. M. Jomard entreprit de discuter ce point plus à fond, et dans une feuille périodique, plus propre à de telles questions qu'un journal quotidien, il poussa ses recherches jusqu'au temps des Pharaons. Après les peintures déjà citées par Costaz, il en appelle aux restes d'*amphores*, ou vases à vin, trouvées dans les ruines

(1) *Description de l'Égypte, Antiq. Tom. 1, p. 62; Paris, 1809.*

des anciennes villes de l'Egypte, et encore imprégnées du tartre qui y fut déposé par le vin. (1) C'est depuis la découverte de l'alphabet hiéroglyphique par Champollion qu'on peut regarder la question comme décidée; car il paraît maintenant certain que, non-seulement le vin était connu en Egypte, mais encore qu'on en faisait usage dans les sacrifices. Dans la peinture des offrandes, nous voyons représentés, entre autres dons, des flacons remplis d'une couleur rouge jusqu'au goulot, qui est blanc comme tout vase transparent; et on lit auprès, en caractères hiéroglyphiques, le mot EPII qui, en cophte, signifie vin. (2)

Rosellini a représenté, dans les planches de son bel ouvrage, tout ce qui concerne la vendange et la manipulation du vin. Auparavant, il avait publié à Florence un bas-relief égyptien, tiré de la galerie du grand-duc : on y voyait une prière en caractères hiéroglyphiques adressée, comme il le suppose, à la déesse Athyr, et dans laquelle on la conjurait de répandre sur le défunt du vin, du lait et d'autres substances salutaires. Ces objets sont représentés par des vases qui sont censés le contenir, et leurs noms sont écrits à l'entour en hiéroglyphes. Autour du premier vase, on voit la plume, la bouche et le carré, caractères phonétiques des lettres EPII; (3) et je ferai observer ici que le savant Schweigauser, dans ses remarques sur Athénée, paraît douter de l'exactitude des assertions de Casaubon, qui prétend que *ἑπίη* était le mot égyptien signifiait vin, (4) quoique la justesse de cette inter-

(1) *Bulletin universel*, sect. 7, tom. IV, p. 78.

(2) *Lettres à M. le duc de Blacas*, Première lettre, p. 37.

(3) D'un bas-relief égyptien de la galerie I. et R. de Florence. *Ibid.* 1826, p. 40. Wilkinson a aussi lu le même mot, *Mat. hierogl.* p. 16, note 5.

(4) Athenæus, *Deînosoph.* Ep. liv. II, tom. I, p. 148. Il trouve le mot *ἑπίη* dans une citation de Sapho, quelque dans un autre passage il lise (liv. X, tom. IV, p. 55) *ἐπίη*. Ce savant critique semble avoir prouvé que le dernier texte est le plus correct. (*Animadv. in Ath.* 1804, tom. V, p. 375.) Cependant la

prétation soit clairement prouvée par Eustathius et Lycophron. S'il eût écrit après qu'on eût découvert ce mot exprimé en caractères hiéroglyphiques, il aurait sans doute changé d'opinion; et, d'un autre côté, je ne doute pas que Champollion et Rosellini n'eussent appuyé leur interprétation du témoignage de ces deux anciens écrivains, s'ils l'eussent connu.

Permettez-moi de réclamer votre attention pour un monument extrêmement curieux, qui semble n'avoir d'autre explication que celle que nous avons vu donner aux médailles d'Apamée; car nous devons le considérer comme une commémoration du déluge. Dans l'année 1696, en creusant un tombeau dans le voisinage de Rome, un ouvrier découvrit un vase de terre, couvert d'une tuile. En le dérangeant, le couvercle tomba et se brisa. L'ouvrier fit alors sortir du vase un grand nombre de cachets et d'amulettes, figurant soit des mains jointes, soit des têtes de bœufs, soit des olives; le tout grossièrement taillé en pierre. Sous cet amas d'amulettes et de cachets, l'ouvrier sentit quelque chose de dur et de plat; dans son impatience de voir ce que c'était, il brisa le vase en deux, et non content de cela, il en brisa le dessous; après quoi il fit tomber un cercle de bronze qui avait été adapté avec précision au bas du vase, et une plaque mince qui recouvrait certainement ce cercle de bronze. Le cercle n'avait pas de fond; mais, d'après les filets de bois qu'on trouva mêlés avec de la terre, on supposa que, dans l'origine, il en avait eu un de bois: en même temps, un grand nombre de petites figures que je vais décrire tombèrent hors du vase. Ce monument curieux vint en la possession de

découverte, en caractères hiéroglyphiques, du mot égyptien donné au vin par les anciens écrivains, ainsi que les autres détails rapportés dans le texte, doit être considéré comme un argument puissant en faveur du système phonétique.

l'antiquaire Ficoroni, et la description détaillée en fut publiée par Bianchini l'année suivante. (1) Une gravure l'accompagne : elle est grossièrement exécutée ; mais il en existe une édition plus récente, sans date, et portant écrit au dessous que ces objets se trouvaient chez l'abbé Giovanni Domenico Pennachi. J'ai fait faire une copie de cette dernière gravure, sans m'inquiéter de l'imperfection du dessin dans les deux qui diffèrent assez entre elles pour montrer qu'une parfaite exactitude de dessin n'a été recherchée ni dans l'une ni dans l'autre. Vous l'avez sous les yeux, (2) et je vais vous l'expliquer.

La planche est divisée en trois compartiments : le premier, sur la gauche, représente le vase A, fabriqué avec une terre différente de la *terra cotta* ordinaire ; car elle était mêlée de fragments métalliques et brillants, ainsi que de morceaux de marbre. Pour la forme, le vase ressemble à un petit baril, ou au vase représenté sur la pompe Isiaque dans le palais Mattei. On le voit dans la planche tel qu'il a été cassé ; la disposition des petites figures qu'il contenait est indiquée par la lettre C ; à côté, la lettre B désigne le couvercle du vase. Si vous passez au second compartiment, vous voyez la forme de la partie inférieure du vase réduite aux deux tiers de sa grandeur réelle. Les figures qui se trouvent dans ce compartiment et le troisième ont été réduites à peu près dans la même proportion. D représente le cercle de métal qui doublait le bas du vase ; il est composé de petites plaques clouées ensemble, comme pour imiter une sorte de charpente. A certains intervalles sont des fenêtres, ou espèces d'ouvertures, avec des volets au-dessus. Il n'y a point de porte ; mais pour y suppléer, on voit une échelle de bronze composée de cinq échellons, comme pour faciliter

(1) *L'Hist. univers. prouvée par les monuments*, p. 178 et suiv.

(2) Voy. la pl. en tête de ce volume.

l'entrée par le haut. La structure de cette boîte de métal semble donc indiquer évidemment le désir de représenter un bâtiment ou un édifice, probablement en bois, où l'on ne devait pas entrer par le bas. A certaines distances s'élèvent, le long du bord de ce petit coffre, des inégalités semblables au parapet d'un créneau ; on voit deux de ces inégalités dans le dessin ; il semble que le couvercle y était attaché par certaines pointes de métal : à la lettre E, dans le compartiment de gauche, vous pouvez remarquer l'une de ces pointes attachée au couvercle.

Les figures consistent en vingt couples d'animaux, (1) dont douze de quadrupèdes, six d'oiseaux, un de serpents et un d'insectes. Il y avait en outre deux insectes dépareillés ; les deux qui manquaient avaient sans doute été perdus dans l'excavation. Quant aux animaux, c'étaient un lion et une lionne, un couple de tigres, de chevaux, d'ânes, de daims, de bœufs, de loups, de renards, de moutons, de lièvres et deux autres espèces manquant de signes caractéristiques ; il y avait de plus trente-cinq figures humaines, quelques-unes isolées, d'autres en groupes, mais toutes, à l'exception de deux ou de trois, dans la posture de quelqu'un qui cherche à échapper à une inondation. Toutes les femmes sont échevelées et portées sur les épaules ou sur le dos des hommes ; dans cette position, elles s'occupent de fermer la bouche et les narines de leurs protecteurs. Les figures isolées prennent pour elles-mêmes un soin pareil ; elles sont représentées se haussant le plus qu'elles peuvent, et sur la droite vous voyez un groupe de trois figures montées sur un corps qui paraît celui d'un noyé, comme si elles cherchaient à ajouter quelque chose de plus à leur hauteur : ces figures sont toutes d'un travail exquis et indiquent un état très-

(1) Blanchini, dans sa description, dit qu'il y avait dix-neuf couples ; mais ceci ne s'accorde pas avec l'énumération qu'il en donne en détail.

avancé dans les arts, à l'exception de quatre, qui semblent avoir été faites par une main grossière. On en peut dire autant des animaux, dont quelques parties brisées ou perdues semblent avoir été remplacées à des époques plus récentes. Il n'est dit en aucun passage de la description de quelle matière les figures sont composées : si c'est en bronze, nous pourrions les comparer aux nombreuses petites figures d'animaux, toujours par paires, trouvées à Pompéi, et dont plusieurs sont exposées au muséum de Naples. J'ignore ce qu'est devenu ce monument curieux ; je ne suivrai pas son savant interprète dans les divers arguments qu'il emploie pour prouver que c'était un vase dont on se servait dans la célébration de l'*hydrophoria*, ou commémoration du déluge. Les différentes amulettes sont certainement bien semblables aux objets que, selon Clément d'Alexandrie, Arnobius et autres, les païens plaçaient dans leurs corbeilles mystiques ; mais si le vase dont il est parlé dans les actes de l'académie de Cortone est bien tel qu'on le décrit, comme cela est probable, (1) le vase dont il s'agit ici ne pourrait guère être considéré comme appartenant à cette classe de monuments commémoratifs. Je dois ajouter qu'on a trouvé près de ce dernier vase une chaîne et une serrure qui semblent en avoir fait partie de façon ou d'autre.

Quoi qu'il en soit, il est difficile de donner aucune autre explication de ce singulier monument que celle qui doit frapper l'esprit au premier coup d'œil ; c'est qu'il fait allusion au déluge par lequel fut détruite la race humaine, à l'exception de quelques individus qui, avec des couples d'animaux, furent sauvés dans une espèce d'arche ou de coffre.

(1) *Actes de l'Académie de Cortone*, Rome, 1742, tom. I, p. 65. Ainsi que la Dissertation du professeur Wunder, Lips. 1827, p. 158, et suiv.

Dans mon dernier discours, où je montrais que la chronologie de l'Égypte est établie par ses monuments, j'ai mentionné un synchronisme remarquable entre Shishak et Roboam; c'est Rosellini qui l'a signalé. Ce roi d'Égypte est entièrement omis par Hérodote et Diodore, quoique Manéthon en parle, sous le nom de Sésonchis, comme du fondateur de la vingt-deuxième dynastie. Il a été question dans ces discours de la découverte de plusieurs monuments qui donnent à ce roi le nom de Shishonk. Cette concordance si positive entre les annales des deux peuples fait de ce point la base naturelle de tout système de chronologie égyptienne; et Rosellini le regarde et s'en sert comme tel. Mais j'ai réservé pour aujourd'hui un monument qui établit complètement cette concordance et qui offre en même temps une des confirmations les plus frappantes de l'histoire sacrée qu'on ait découvertes jusqu'ici; je vais le mettre sous vos yeux.

Le troisième livre des *Rois* (xiv, 24) et le second des *paralipomènes* (xii, 2) nous apprennent que Shishak, roi d'Égypte, marcha contre Juda, dans la cinquième année du règne de Roboam, avec douze cents charriots, soixante mille hommes de cavalerie et une multitude innombrable de gens à pied; qu'après s'être emparé de toutes les villes fortes, il s'approcha de Jérusalem; que le roi et le peuple s'humilièrent devant Dieu, et que Dieu, prenant pitié d'eux, leur annonça qu'il ne les détruirait pas, mais qu'il les livrerait aux mains de l'usurpateur pour être ses esclaves : « Et pourtant ils seront ses serviteurs, afin qu'ils puissent connaître mon service et celui des royaumes des nations. » Shishak vint donc; il s'empara des dépouilles du temple, et entre autres des boucliers d'or faits par Salomon. (1) On a représenté en détail, dans la grande

(1) II. *Chron.* xii, 0.

cour de Karnak, les exploits de ce conquérant, le restaurateur de la puissance égyptienne. Nous pouvons d'autant plus naturellement penser que la conquête de Juda s'y trouve comprise, que ce royaume devait être considéré comme étant arrivé à son plus haut point de gloire au moment où Salomon venait d'étonner toutes les nations voisines par la splendeur de sa magnificence. Voyons s'il en est ainsi. Dans ces peintures, Shishak est représenté, suivant une image familière aux monuments égyptiens, tenant par les cheveux une foule de personnes agenouillées et entassées l'un sur l'autre; sa main droite est levée, et il s'apprête à les exterminer toutes d'un seul coup de hache d'armes. Près de là, le dieu Ammon-Ra entraîne vers Shishak une foule de captifs, les mains liées derrière le dos. Si le premier groupe représente ceux qu'il extermina, on peut supposer que le second est l'image de ceux qu'il fit seulement ses esclaves, ou se contenta de subjuguier en les assujétissant à un tribut. D'après la promesse qui lui avait été faite, le roi de Juda devait se trouver dans le deuxième groupe, et c'est là qu'il nous faut le chercher. Aussi, entre les rois captifs, nous en trouvons un dont la physionomie est parfaitement juive, ainsi que le remarque Rosellini. Il ne nous a pas encore donné la copie de ce monument, quoiqu'il en ait fourni la légende. (1) Mais, afin que vous puissiez juger combien l'extérieur de ce personnage est peu égyptien et combien il est hébraïque, j'ai fait copier exactement cette figure pour vous, d'après la gravure publiée à Paris par Champollion. (pl. 3) (2) Le profil avec la barbe est entièrement juif; et pour rendre ceci plus frappant, j'ai placé à côté une tête d'Égyptien tout à fait dans le caractère du type

(1) *Monuments de l'Égypte*, 4^e part., tom. II, p. 79.

(2) Dans ses *Lettres écrites d'Égypte*.

de cette nation. Chacun des monarques captifs porte un bouclier dentelé, comme si l'on eût voulu représenter les fortifications d'une ville. Ce bouclier porte une inscription en caractères hiéroglyphiques, indiquant sans doute quel est le personnage. La plupart, sinon tous les boucliers, sont tellement effacés, qu'on ne peut plus y rien lire, excepté sur celui où se trouve notre figure juive, telle que vous la voyez dans le dessin. Les deux plumes représentent les lettres JE; l'oiseau, OU; la main ouverte, D ou T; ce qui nous fait *Jeoud*, mot hébreu pour Juda. Les cinq caractères suivants représentent les lettres HAMLK, et, en ajoutant les voyelles, que l'on omet habituellement dans les hiéroglyphes, nous obtenons le mot hébreux avec l'article, *Hamelek*, le roi. Le dernier caractère est toujours mis pour le mot *kah*, pays. Il nous est ainsi clairement démontré que c'est le roi de Juda qui fut traité comme nous le dit l'Écriture, et réduit en servitude par Shishak ou Shishonk, roi d'Égypte. Certes, nous pouvons dire qu'aucun monument découvert jusqu'à ce jour n'a donné une nouvelle preuve aussi convaincante de l'authenticité de l'Histoire sainte. Je terminerai mes observations en remarquant que Paravey trouve une ressemblance frappante entre le visage du roi de Juda et le type reconnu de la figure de notre Sauveur, notamment dans la partie inférieure; et il existerait ainsi une ressemblance de famille entre l'ancêtre et le descendant.

Ces exemples suffisent; car, lorsque je me rappelle que nous sommes dans la capitale de l'archéologie, dans cette ville où tout parle si vivement de la grande influence de cette science, qu'il semble que nous nous identifions avec le souvenir des monuments sacrés qui la remplissent, je sens que le détail de quelques preuves insignifiantes, ajoutant à la force si grande qu'elle donne à notre foi, doit paraître un hors-d'œuvre en quelque sorte importun. Un

homme s'est assis sur les ruines de cette ville, et les réflexions qu'elles lui suggérèrent l'ont conduit à tracer sur l'histoire des derniers temps de Rome le plan de l'ouvrage auquel j'ai renvoyé aujourd'hui.

Sapping a solemn creed with solemn sneer. (1)

Mais un esprit plein de foi doit assurément sortir d'une telle méditation avec des sentiments bien différents; oppressé, il est vrai, de tout le poids de sa faiblesse naturelle, humilié en présence de ruines colossales d'une incomparable grandeur, plus que jamais convaincu de son néant devant les vestiges d'un pouvoir presque surhumain, mais en même temps fortifié par d'autres pensées plus consolantes. Car ces monuments païens évoquent eux-mêmes aussi plus d'un saint souvenir. Des trois arcs de triomphe, l'un rappelle l'accomplissement d'une grande prophétie; l'autre, le triomphe de la religion chrétienne sur le paganisme; et l'amphithéâtre de Flavien a été la scène de la confession des martyrs mourant pour leur foi. Assurément nul ne peut, quelle que soit sa croyance, visiter sans une émotion solennelle et douce ces nombreuses et vénérables églises restées seules debout au milieu des ruines d'anciens édifices, non parce qu'elles furent élevées dans la solitude, mais parce que, semblables à des cônes qui se détachent comme des îles sur les flancs des montagnes, les torrents de plusieurs siècles ont enlevé autour d'elles les masses moins durables qui les environnaient. Et si le voyageur pénètre dans quelques-unes de ces églises, et qu'il les voie conservant encore toutes leurs parties, conservant leurs ornements tels même qu'ils étaient dans les

(1) *Frappant une solennelle croyance avec un solennel dédain.*

premiers âges ; qu'il les voie, dis-je, si inébranlables, si peu altérées, qu'on dirait que l'atmosphère qu'y respiraient les anciens Chrétiens n'a pas encore éprouvé de changement, je crois qu'il ne serait pas difficile à ce voyageur de partager pour quelques instants les sentiments des premiers fidèles, de souhaiter que tout le reste n'eût pas souffert plus d'altération, de désirer que la religion puisse encore jeter ses racines dans nos cœurs aussi profondément qu'elle l'avait fait dans les leurs, et, si elle ne doit plus produire la palme du martyre, qu'elle puisse au moins faire naître la branche pacifique de l'olivier. En quelque lieu que nous portions nos pas dans la cité antique, soit pour notre délassement, soit pour notre instruction, nous y contractons une disposition d'esprit à laquelle les hommes les plus légers ne peuvent se soustraire ; cette disposition triomphe entièrement de tout sentiment personnel et particulier ; elle approche d'une inclination religieuse, et démontre de quelle nécessité était la destruction de tout ce qui n'est que puissance terrestre, pour préparer l'établissement d'une influence plus spirituelle, puisque la seule contemplation de cette destruction prépare la voie à l'action même de l'influence dont il s'agit. Nous pouvons donc dire que l'archéologie, cette étude des ruines et des monuments, en même temps qu'elle nous éclaire et nous intéresse, peut aussi former la base des plus fortes impressions religieuses et des plus grandes preuves individuelles.

DIXIÈME DISCOURS.

ÉTUDES ORIENTALES.

PREMIÈRE PARTIE.

LITTÉRATURE SACRÉE.

REMARQUES préliminaires sur les rapports de ces études avec la religion. — Science critique. — Son objet et ses principes. Ancien Testament. — Houbigant, Michaëlis, Kennicott, de Rossi. — Encouragements donnés par Rome à ces études. — Nouveau Testament. — Présomptions formées par des esprits forts. — Wetstein, Griesbach. Résultats : I Preuve obtenue de la pureté du texte en général ; II Authenticité de certains passages ; III Sécurité contre les découvertes à venir. — Réfutation d'une anecdote racontée par Michaëlis et le doct. Marsh. — Philologie sacrée. — Grammaire hébraïque. — Son origine parmi les Chrétiens. Reuchlin et Pellicanus, etc. Application des langues connues. De Dieu, Schultens : École hollandaise de littérature sacrée. — École allemande ; Michaëlis, Storr, Gesenius. — Application que ce dernier fait de la philosophie sacrée, pour annuler la prophétie d'Is. 52, 53. Réfutation par des grammairiens plus récents de la règle qu'il pose. — Ewald. Études *hermeneutiques*. — I Usage qu'on a fait de cette science pour attaquer la réputation des Pères. Leur justification tirée des progrès mêmes de la science. Winer, Clausen, Rosen-müller ; II Justification des anciens commentateurs catholiques par le même moyen ; III Attaques contre l'Écriture, principalement contre les prophéties fondées sur l'imperfection des interprétations bibliques ; école rationaliste. — Retour aux bons principes. — Bengtstenberg. — IV Application pratique de la philologie à la réfutation des objections faites contre l'authenticité du passage de Matth. 1, 2, d'après les expressions qui y sont employées.

L'Orient a déjà plus d'une fois occupé notre attention, et ce serait assurément en vain que, dans l'espoir d'un

plus grand succès, on chercherait en faveur du Christianisme des preuves auxiliaires ou des documents confirmatifs de ses livres sacrés, ailleurs que dans le pays où il a pris naissance. L'Orient porte, à notre égard et à l'égard de toute la race humaine, un caractère qu'aucune situation relative ne peut altérer : au savant et au philosophe, il ouvre une mine historique et sacrée de méditations qui procure, chaque fois qu'on y fouille plus avant, des trésors nouveaux et inépuisables. L'Orient est le berceau des nations, non-seulement le berceau où naquirent les espèces primitives et où elles furent renouvelées après le déluge, mais aussi la source d'où, par une puissance dont n'a été douée aucune autre partie du globe, sont sorties successivement des générations d'hommes, se poussant les unes les autres, comme les flots se poussent vers le rivage du centre immobile de l'Océan. Dénudé en apparence du pouvoir de donner à ses habitants le dernier développement de l'énergie intellectuelle, l'Orient les a engendrés et préparés de telle sorte, que, soumis à des influences convenables, ils sont parvenus au dernier degré possible de civilisation, de lumières et de puissance.

Car les nations de l'Asie, tant qu'elles restent au lieu de leur naissance, comme dans une pépinière où leur développement est gêné, paraissent incapables de s'élever au-dessus d'un certain degré de prééminence morale. Tandis que la vie physique semble chez elles portée au plus haut degré de perfection ; tandis que tout le luxe que la nature a répandu sur la terre est là plutôt un bienfait gratuit qu'une production ; tandis que l'extérieur de l'homme et ses qualités corporelles de beauté, d'agilité, de force et de tempérament s'y manifestent dans toute leur excellence ; tandis, enfin, que chaque institution, gouvernementale ou morale, sociale ou religieuse, y porte

l'empreinte d'un bien-être physique porté au plus haut point de la puissance donnée à l'homme de se satisfaire, une limite infranchissable est néanmoins placée entre ces nations et une supériorité d'un ordre plus noble. Là, jamais la civilisation ne laisse assez grandir les ailes de l'esprit pour qu'il s'élève jusqu'aux régions des jouissances purement intellectuelles; les facultés inventives y sont pour toujours remplacées par l'adresse et l'habileté pratiques; l'immutabilité des lois y est suppléée par les violences passagères de la conquête ou par la permanence du despotisme; en un mot, la civilisation y reste, de siècle en siècle, à un niveau toujours le même, rarement au-dessous et jamais au-dessus d'un point désigné.

Mais cet étrange contraste entre les habitants de l'Asie et les races qui, une fois sorties de son sein, ont manifesté de si merveilleuses facultés intellectuelles, est aussi une source d'avantages importants et pleins d'intérêt; car il donne aux habitants de l'Asie un caractère fixe et inaltéré, qui met les races sorties de cette contrée en état d'en rechercher l'histoire et les institutions jusque dans les temps les plus reculés; il établit entre le présent et le passé des rapports qui autrement eussent été effacés, et qui nous procurent un grand nombre d'éclatantes et précieuses lumières sur nos monuments sacrés. C'est en vain qu'on tenterait de déterminer l'état où se trouvait n'importe quel pays en Europe, par exemple, l'Allemagne, la Grande-Bretagne ou la France, il y a deux cents ans, en se réglant sur les institutions, les coutumes ou les signes extérieurs qui subsistent encore de cette époque. Excepté les grands traits inaltérables de la nature, les montagnes, les mers et les rivières, il ne reste rien qui n'ait été changé ou modifié; le langage, le gouvernement, les arts, la culture, l'aspect des champs et l'extérieur de l'homme, tout est différent, tout rend témoignage d'un

changement compliqué. Mais si nous nous transportons en Orient, il en est tout autrement. Nous voyons les Chinois absolument tels que les représentent leurs plus anciennes traditions écrites ; nous voyons les Mongols et les Turcomans nomades avec leurs maisons roulantes et leurs troupeaux errants, menant la vie des anciens Scythes ; nous voyons le Brahme faisant la même ablution dans le fleuve sacré, se condamnant aux mêmes mortifications que celles des anciens gymnosophistes, ou plutôt que celles prescrites par ses livres sacrés plus anciens encore ; enfin, nous apercevons l'Arabe buvant aux mêmes sources, suivant les mêmes sentiers que le Juif d'autrefois dans ses pèlerinages, labourant la terre avec les mêmes instruments et dans les mêmes saisons, construisant sa maison sur le même modèle, et parlant presque la même langue que les anciens possesseurs de la terre promise.

Il suit de là qu'on peut, à chaque pas, trouver dans cette bienheureuse contrée d'innombrables explications de l'Écriture-Sainte. Mais, en outre, le propre de ce caractère constamment uniforme des nations les plus orientales est de s'attacher avec tenacité à toutes les grandes traditions, et de conserver avec un soin vigilant tout ce qui rappelle l'histoire primitive de l'homme. Donc, nous possédons aujourd'hui une pierre de touche qui ne peut nous tromper quand nous nous en servons pour éprouver la vérité de ce qu'on dit du passé ; un moyen de réunir des anneaux, qui autrement seraient à jamais dispersés, et qui font partie de cette grande chaîne : l'histoire de l'esprit humain, depuis les premiers enseignements de son enfance jusqu'aux pensées les plus hardies de son âge mûr.

Entré maintenant dans la partie qui forme plus spécialement le sujet de mes recherches, et sentant plus immédiatement sous ma main tous les matériaux qui se ratta-

chent à ce sujet, mon principal embarras aujourd'hui, comme dans mon prochain discours, sera, parini d'innombrables exemples, d'en choisir quelques-uns d'un intérêt général, et de me renfermer dans la simple esquisse de choses susceptibles d'un fini beaucoup plus parfait, voulant ainsi qu'elles puissent être plus aisément retenues. Je diviserai mon sujet en deux parties : aujourd'hui, je traiterai de la littérature sacrée de l'Orient, et, dans notre prochaine réunion, de sa littérature profane.

Je subdiviserai de même en deux parties la tâche que je me suis donnée pour aujourd'hui, et je nommerai l'une *recherches critiques*, et l'autre *recherches philologiques*. Car, en vue de conserver un certain rapport entre la présente et la prochaine réunion, je suis obligé de comprendre sous le titre d'*études profanes* les explications d'histoire primitive puisées à des sources non inspirées. Le sujet du discours d'aujourd'hui se composera entièrement des études qui n'ont rapport qu'au texte de l'Écriture.

La science critique peut être justement considérée comme le fondement de ces recherches : si l'intelligence claire des paroles de l'Écriture forme nécessairement la base de toute saine interprétation, lire correctement ces paroles doit être un acheminement vers cette compréhension. Or, telle est la tâche que remplit la science de la critique sacrée : d'abord, elle s'enquiert des véritables mots de chaque texte pris séparément ; puis elle examine les différences qui peuvent exister entre les divers textes ; et, pesant les arguments qui militent en faveur de chacun d'eux, elle décide sur ce que doit préférer le commentateur ou le traducteur. Mais ensuite elle va plus loin ; elle généralise ses résultats en vérifiant l'exactitude du volume sacré tout entier, après les révolutions de tant de siècles.

L'influence de cette étude sur les preuves qui existent en faveur du Christianisme est évidemment très-grand ;

car, dans son application particulière, on peut perdre ou gagner beaucoup par un mot ou par une syllabe. L'application que l'on a faite au Christ de la belle prophétie Ps. *xxi*, 17) : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, » est contestée par les Juifs et par tous les théologiens de l'école rationaliste; et la dispute roule entièrement sur la manière de lire les mots. La lettre actuelle du texte hébreu donne au passage un sens tout différent, qui est : « Mes mains et mes pieds sont semblables à un lion; » et un grand nombre de dissertations ont été publiées à l'effet de savoir quelle était la lettre véritable du texte. Il est singulier que, dans le nouveau Testament, les passages les plus importants relatifs à la controverse suscitée par les sociniens se trouvent dans le même cas, et forment le sujet des investigations critiques les plus compliquées. A peine est-il besoin de citer l'éternelle querelle qui s'agite encore pour savoir si le célèbre verset des trois témoins (I Jean, v. 7) fait partie du texte original, ou si c'est une interpolation. Mais un autre passage plus important, relatif au même dogme, présente des particularités encore plus curieuses : ce passage (I. Tim., 3, 16) soulève une dispute grave; il s'agit de savoir si nous devons lire : « Dieu apparut dans la chair, » ou « qui apparut dans la chair. » Dans cette controverse, on n'a pas seulement combattu avec la plume, elle a été littéralement l'occasion de vérifications microscopiques; car il s'agit de savoir si le mot qui se trouve dans les plus célèbres manuscrits est *ox*, *qui*, ou *ox*, abréviation de *oûr*, *Dieu*. Or, le pronom et l'abréviation s'écrivent de même; la seule différence entre eux est la ligne transversale du *o* qui distingue cette lettre de l'*O*, et la ligne qui est au-dessus de cette même lettre, en signe d'abréviation. Il est des savants, par exemple, qui assurent que, dans le célèbre manuscrit alexandrin du musée britannique, ces lignes sont

ajoutées par une main plus moderne : tous conviennent qu'elles ont été très-imprudemment retouchées ; d'autres ont soutenu qu'on pouvait apercevoir quelques vestiges du trait original , au grand jour , à l'aide d'une bonne lentille ; et leurs adversaires ont encore répliqué que c'était seulement la ligne transversale d'une lettre écrite sur l'autre côté de la page , qui paraissait à travers le vélin quand on l'élevait vers le soleil. (1) Bref , cette dispute a continué , et le passage a passé de mains en mains jusqu'à ce que traits et lettres , retouches et originaux , fussent également effacés : à cet égard donc la décision de la postérité doit reposer sur le jugement qu'elle peut former de tant de témoignages contraires. Une variété d'opinions pareille existe à l'égard du même passage , dans un autre célèbre manuscrit de Paris , appelé *Codex Ephrem* ; Woide , Griesbach et Less l'ont examiné , et cependant n'ont pu assurer quel est le mot véritable.

Au reste , le but principal et très-important objet de cette étude , celui qui se rapporte plus particulièrement à l'intention de ces discours , est de nous procurer les moyens de décider jusqu'à quel point le texte de l'Écriture , tel que nous le possédons maintenant , est pur d'altération essentielle et de corruption ; par conséquent d'éloigner toute crainte et toute inquiétude à l'égard de son interprétation. Pour montrer quel a été le succès des recherches dans cette science , je la suivrai dans son application aux textes de l'ancien et du nouveau Testament , et j'en esquisserai en peu de mots l'histoire.

Je n'ai pas besoin de dire que , dès les premiers temps de l'Eglise , on sentit la nécessité d'avoir des textes corrects , et qu'on s'imposa l'obligation de prendre toutes les

(1) Voyez Woide , *Notitia cod. Alexandrini* ; Leipzig. 1788 , pag. 172 , § 87.

peines requises pour se les proeurer ; (1) avec cette différence que , comme la langue de l'ancien Testament était peu connue des Chrétiens, leur attention se dirigea surtout vers le perfectionnement de leurs versions. Origène , Eusèbe , Lucien et d'autres Grecs instruits consacrerent leurs talents à cette tâche , purgèrent la version des Septante des erreurs qui s'y étaient glissées par degrés , et produisirent différents textes que pourtant on pouvait reconnaître dans les divers manuscrits de cette version. En Occident , saint Jérôme , Cassiodore et Aleuin prirent la même peine pour la version latine. Mais tous les écrivains ecclésiastiques qui , outre ceux déjà cités , s'occupèrent de critique , particulièrement saint Augustin et le vénérable Bède , reconnurent l'un après l'autre la nécessité d'avoir recours aux originaux , et tâchèrent autant que possible d'obtenir un texte correct. (2) Lorsque les Chrétiens commencèrent à cultiver davantage l'étude de l'hébreu , et que l'invention de l'imprimerie en eut rendu le texte accessible à tous , une discussion importante s'éleva sur son exactitude. Dans plusieurs des passages les plus intéressants , comme celui que j'ai cité du psaume xxii , on vit que le texte différait des versions alors en usage ; et des soupçons s'élevèrent contre les Juifs , qui en avaient pendant si longtemps gardé le monopole : on les accusa d'avoir profité de cette circonstance pour altérer et corrompre singulièrement le texte original en divers endroits. De là , plusieurs prétendirent que les versions devaient être préférées au texte original ; d'autres , plus modérés , soutinrent que l'on devait au moins corriger le texte d'après les versions. Mais , avant même qu'on eût donné aux

(1) « Avant tout , l'habileté de ceux qui désirent connaître les saintes Écritures doit s'occuper avec soin de corriger les textes. » Saint Augustin , *de Doctrina Christ.* ; liv. II , ch. XIV , tom. III , p. 27 ; éd. Maur.

(2) Adv. Faust. lib. X , cap. II , tom. VIII , p. 219.

études critiques leur entier développement, et qu'elles eussent pris la forme de ces principes qui, en toute science, doivent suivre et non précéder l'observation, l'examen rigoureux de presque tous les passages cités à l'appui des opinions dont nous venons de parler conduisit à la réfutation de ces opinions, et il fut prouvé avec une évidence incontestable que les Juifs avaient conservé le volume sacré pur de la moindre altération intentionnelle. Tel est le jugement que l'on s'accorde à prononcer sur les disputes longues et animées de Capellus et des Buxtorfs.

Cependant un grand nombre de savants n'étaient pas encore convaincus, et leur obstination fit faire à cette branche de la littérature sacrée le progrès le plus important, celui qui consiste à établir la base de toute bonne recherche critique; car on parvint à réunir les différents textes que fournit un examen détaillé des manuscrits, des versions et des anciennes citations. Tel était au moins le motif qui excita le zèle du Père Houbigant : il s'imagina que le texte hébreu était essentiellement corrompu; et il essaya, en 1753, de le publier en quatre beaux volumes in-folio, purgé de ses altérations et rendu à sa pureté primitive par l'examen de plusieurs manuscrits des bibliothèques de Paris, et par la comparaison des plus anciennes versions. Quelques téméraires que fussent ses théories et l'application qu'il en faisait, les amis de la religion n'en conçurent aucune alarme; ses supérieurs ecclésiastiques n'entravèrent son chemin par aucun obstacle, et le pape même lui envoya une magnifique médaille d'or, comme un témoignage d'approbation pour le zèle et l'application qu'il avait déployés dans cette circonstance. (1)

Cette route fut suivie par d'autres savants, que guidaient des motifs meilleurs et d'un ordre plus élevé. Jean-Henry

(1) Voyez la *Bibliothèque biblique*, par Orme, art. Houbigant.

Michaëlis, dont la réputation a été éclipsée bien injustement par celle de son neveu, publia en 1720, après trente années d'un travail continuel, une édition de la Bible, avec des notes dans lesquelles il signale, entre autres remarques précieuses, les différences perceptibles qui existent entre trois manuscrits conservés à Erfurt. Toutefois, notre pays a le mérite d'avoir produit le plus grand et le meilleur ouvrage sur cette science importante, celui auquel toutes les recherches postérieures doivent nécessairement se rattacher comme des suppléments et des appendices. Le savant Benjamin Kennicott a travaillé plus de dix ans à préparer les matériaux de sa grande Bible critique sortie des presses de Clarendon, dans l'intervalle de 1776 à 1780 : il ne se contenta pas de collationner les manuscrits d'Angleterre, il étendit ses recherches sur le continent, et reçut partout les plus nobles encouragements. Il communiquait chaque année au public, dans un rapport, les résultats de ses travaux et les découvertes intéressantes qui en étaient la suite; il parvint ainsi à entretenir le même intérêt chez les savants, depuis la première annonce jusqu'à l'entier accomplissement de son œuvre herculéenne.

Rien n'a été plus commun que de nous accuser, nous, qui résidons à Rome, et ceux surtout qui y possèdent quelque autorité, de décourager quiconque veut se livrer à des recherches critiques, principalement sur la littérature sacrée, et de jeter tous les obstacles possibles sur le chemin de ceux qui la cultivent. J'aurai à m'occuper un peu plus tard d'une accusation particulière de cette nature; mais la conduite et les sentiments professés à Rome envers Kennicott et son entreprise prouvent assez combien de telles accusations sont dénuées de fondement. Il nous dit lui-même que la première ville où il ait trouvé des encouragements et de l'assistance est Rome, et il publie la lettre suivante, que

lui écrivit le cardinal Passionei, bibliothécaire du Vatican, en date du 16 mai 1761 ; il la désigne ainsi : *le certificat de Rome* :

« L'entreprise d'une nouvelle édition de la Bible, faite à Oxford d'après tous les manuscrits hébraïques existant dans les bibliothèques les plus célèbres, a rencontré ici des approbateurs dans toutes les personnes qui en ont eu connaissance. Afin d'aider l'auteur d'un ouvrage aussi important, je lui ai permis avec plaisir d'interroger les anciens manuscrits hébraïques qui existent dans la bibliothèque du Vatican ; et j'ai accordé officiellement cette permission, en ma qualité de bibliothécaire de la sainte Eglise romaine. (1) »

En 1772, le P. Fabricy, dominicain, publia à Rome deux très-gros volumes, destinés presque entièrement à prouver le grand avantage que doit retirer la religion de l'examen libre et complet de notre présent texte hébreu au point de vue critique, examen tel que le promettait Kennicott. « Ce qui doit principalement nous intéresser, dit-il, c'est que notre œuvre donnera infailliblement à la religion des armes puissantes pour confondre une erreur fondamentale des impies et des esprits forts, sur l'état actuel de notre texte hébreu. Un fait important résultera de l'inspection des manuscrits hébraïques, comparés avec notre texte vulgaire et avec les plus anciennes versions, c'est la certitude que notre divine Ecriture est essentiellement exempte de corruption. Il n'y a pas de meilleure manière de réfuter l'hypothèse de ceux qui, de nos jours, s'appellent philosophes et qui refusent d'ajouter foi aux livres sacrés, sous prétexte que les textes originaux de l'Ecriture sont essentiellement altérés, et se trouvent maintenant dans le plus grand désordre. (2) »

(1) Kennic, *Vet. Test.*, préf. p. 8.

(2) *Des titres primitifs de la Révélation*, tom. 1, p. 3.

Ce fut à la faveur de tels encouragements que le champion qui succéda à Kennicott, et qui entra le dernier dans la lice, put parvenir à exécuter sa belle et difficile entreprise : cet homme était Jean-Bernard de Rossi, pauvre et modeste professeur de Parme. Dans une relation intéressante de ses travaux, qu'il publia peu de temps avant sa mort, il ne se considère que comme un humble instrument entre les mains de la divine Providence : elle l'avait destiné, pensait-il, à l'accomplissement de l'œuvre qui fut celle de sa vie entière, la collection des manuscrits et des éditions rares du texte hébreu. Sans fortune, sans influence, sans protections, il se consacra à cette tâche, il y voua tout son modique avoir, il employa toute son adresse à surmonter la répugnance des Juifs à se dessaisir de leurs traditions écrites ; et par cette application constante à un objet grand et religieux, il réussit dans son dessein au delà de ses plus belles espérances. Kennicott, dans l'Europe entière, n'a pu consulter que 581 manuscrits hébreux ; aucune bibliothèque publique en Angleterre ou sur le continent ne possède plus de cinquante documents de ce genre. En 1784, de Rossi publia le premier volume de ses versions diverses, en forme de supplément à la collection de Kennicott ; il y donne le catalogue de 479 manuscrits alors en sa possession. Avant qu'il eût terminé le quatrième volume, en 1788, les manuscrits de sa collection s'étaient élevés à 612 ; et en 1808, il publia un volume supplémentaire dans lequel il donne le catalogue de 68 manuscrits ; ce qui fait en tout 680 manuscrits hébreux. Comme jusqu'à sa mort, survenue il y a peu d'années, il a continué d'augmenter cette inestimable collection, elle est beaucoup plus nombreuse maintenant. Les offres les plus avantageuses furent faites à ce digne ecclésiastique pour l'engager à céder son trésor littéraire : l'empereur de Russie lui en offrit un prix exorbitant ; mais de Rossi répondit toujours que sa collection

ne sortirait point de l'Italie. Pie VI avait auparavant proposé de la lui acheter, et la pensée de voir sa bibliothèque réunie à celle du Vatican le tenta peut-être plus vivement que l'or ; mais il préféra accepter une bagatelle pour lui et pour sa nièce de la main de son souverain, et il légua sa bibliothèque à celle de sa patrie. Grâce aux précieux travaux de cet homme humble, mais digne de tant d'éloges, on peut dire que l'histoire de cette partie de la critique sacrée est terminée ; nous en verrons les résultats réunis à ceux de l'autre branche plus intéressante encore, l'examen critique du nouveau Testament.

Très-peu de temps après la première publication de cette collection sacrée, la coutume vint d'examiner, quoique sans beaucoup d'exactitude et sans aucun plan uniforme, les manuscrits qui abondaient dans toutes les bibliothèques. Ce ne fut qu'après la grande édition de Mill, en 1707, édition qui résuma tous les travaux de ses prédécesseurs, corrigea leurs erreurs et accrut considérablement les diverses collections, qu'on put dire que la critique sacrée avait pris une forme systématique. Après Mill, cette tâche avança rapidement, et des éditions critiques publiées successivement occupèrent l'attention des savants pendant tout le dix-huitième siècle. L'édition de Wetstein, publiée en 1751 et 1752, éclipsa de beaucoup tout ce qui avait paru auparavant. Mais, ainsi que les autres, cet auteur a cédé la prééminence dont il a longtemps joui au grand réformateur de la critique sacrée, Jean-Jacques Griesbach : c'est à ce dernier que nous devons les principes régulateurs qui, depuis lors, l'ont toujours dirigée presque avec un sceptre de fer.

Ce fut en ce qui concerne cette branche de la science critique que l'intérêt des savants, et particulièrement des théologiens, se trouva surtout excité ; car c'était principalement sur ce point que les ennemis de la religion, ou

de ses dogmes les plus essentiels, avaient espéré de trouver des armes pour leur cause. On avait supposé d'avance que quelque version différente, plus favorable aux opinions sociniennes, serait probablement découverte un jour, et en tous cas, beaucoup croyaient que l'incertitude serait telle à l'égard du texte, et le choix si difficile entre plusieurs sens différents, que toute croyance en serait ébranlée, et que l'autorité de l'Écriture, comme guide vers la vérité, serait entièrement détruite. Telle est la manière dont le célèbre Anthony Collins envisagea les travaux critiques de Mill et des autres, dans son *Discours sur le libre-penser* (*free-thinking*). Il profita des différences qui se trouvent entre Mill et Whitby, sur quelques passages et sur la valeur des divers textes en général, pour en conclure que le nouveau Testament, dans son entier, devenait dès lors très-douteux. Cependant il fut bientôt châtié par la verge pesante de Bentley, qui, se cachant sous le nom du *Phileleuter* (ami de la liberté) de *Leipsick*, démontra à fond la folie des assertions de Collins, et justifia le texte inspiré des altérations qu'on lui reprochait.

Et, en effet, nous pouvons bien demander quel a été le résultat de ces recherches rigoureuses et infatigables, de ces laborieuses comparaisons entre les manuscrits de tous les siècles, de ces nombreuses théories sur la classification des documents critiques, de toutes les années enfin que des hommes instruits ont consacrées à la tâche assidue de rectifier et de perfectionner le livre sacré? En vérité, si nous exceptons les grandes et importantes conclusions dont nous nous occupons en ce moment, le résultat obtenu est si peu de chose, qu'on pourrait dire que, pour y atteindre, on a follement prodigué le temps et les talents, et cela non pas que les interprétations différentes aient manqué, au contraire, le nombre en est accablant : le premier travail de Mill en a produit trente mille, et l'on peut avancer que le

nombre s'en accroît tous les jours. Mais, dans toute cette quantité, quoique chaque source où l'on puisse parvenir ait été épuisée ; quoique les éclaircissements de textes donnés par les *Pères* de tous les siècles aient été recueillis ; quoique les versions de toutes les nations, arabe, syriaque, copte, arménienne et éthiopienne, aient été mises à contribution pour leur manière d'interpréter le sens ; quoique les manuscrits de tous les pays et de chaque siècle, depuis le seizième en remontant jusqu'au troisième, aient été mille fois compulsés par des essaims de savants, jaloux d'enlever leurs trésors ; quoique des critiques, après avoir épuisé les richesses de l'Occident, aient voyagé en naturalistes dans des contrées lointaines pour découvrir de nouveaux témoignages ; quoiqu'ils aient visité, comme Scholz ou Sébastiani, les profondeurs du mont Athos, ou les bibliothèques encore inconnues des déserts de l'Égypte et de la Syrie ; malgré tout cela, on n'a rien découvert ; non, pas même une seule version qui ait pu jeter le moindre doute sur aucun des passages considérés auparavant comme certains ou décisifs, en faveur de quelque point important de la doctrine sacrée ; car, ainsi qu'on peut le voir dans les exemples que j'ai déjà cités, tels que la première épître à Timothée (ch. III, v. 16), le doute existait déjà, enfanté par les différences que l'on avait observées entre les anciennes versions. Ces différences de texte, presque sans une seule exception, laissent intactes les parties essentielles de chaque phrase, et n'ont rapport qu'à des points d'une importance secondaire, tels que l'insertion ou l'omission d'un article ou d'une conjonction, l'exactitude plus ou moins grande d'une construction grammaticale, ou la forme plutôt que la substance des mots. Par exemple, le premier verset de l'Évangile de saint Jean a été le sujet de diverses conjectures critiques, faites dans l'intention de détruire la force avec laquelle il prouve la divinité du Christ. Un auteur a

soutenu que le mot discuté devait être pris au génitif : « *et le verbe était de Dieu* ; » un autre, que la phrase devait être ponctuée différemment, et qu'on devait lire : « *et Dieu était*, laissant « *le verbe* » pour le joindre à la phrase suivante. Or, après avoir examiné toutes les preuves mises en œuvre avec une adresse sans égale par des hommes qui n'étaient nullement contraires à la cause que fortifiaient ces conjectures, qu'a-t-on découvert relativement à ce passage ? Plusieurs manières de lire, sans doute, comme on trouve une seule fois, dans Clément d'Alexandrie, « *le verbe était en Dieu* », au lieu de « *avec Dieu* ; » et de plus, dans un manuscrit et dans Grégoire de Nysse, le mot *Dieu* avec un article « *était le Dieu*. » Ce sont les seules variantes du texte que l'on ait trouvées, tandis que la grande doctrine qu'il renferme reste parfaitement intacte, et qu'il est démontré que les suppositions présomptueuses de Photin, de Crellius et de Bardhi sont frivoles et dénuées de tout fondement.

Dans le fait, si nous parcourons le nouveau texte publié par Griesbach, le premier critique qui ait hasardé d'insérer une nouvelle version dans le texte reçu, et si nous remarquons, ce qui est facile à cause de la différence des caractères, combien sont peu nombreuses les occasions où la grande quantité de documents qu'il a consultés lui a permis de faire quelque rectification, nous ne pouvons qu'être surpris de l'exactitude de notre texte ordinaire, bien qu'il ait été formé sans choix sur les premiers manuscrits qui tombèrent sous la main, après l'invention de l'imprimerie. Pour mieux dire, nous devons éprouver une grande satisfaction en voyant le peu de différence qui existe entre les meilleurs manuscrits et ceux même qui sont le moins estimés, et la manière consolante dont s'est conservée l'intégrité complète de l'histoire inspirée.

Ces résultats déjouèrent si complètement les espérances

des ennemis de la religion, qu'un savant célèbre du dernier siècle nous dit que, dès lors, ils commencèrent à augurer moins favorablement de cette sorte de critique qu'ils avaient d'abord si hautement recommandée, espérant qu'elle conduirait à des découvertes plus conformes à leurs maximes que ne l'était l'ancien système. (1)

Au reste, les résultats dont il s'agit sont absolument les mêmes que ceux obtenus par l'étude critique de l'ancien Testament. Il a été reconnu par le savant Eiekhorn que les différences dans les versions de Kennicott sont d'une très-petite importance, et offrent à peine assez d'intérêt pour dédommager du travail qu'elles lui ont coûté. (2) Dans ces dernières années, nous avons eu du même fait une nouvelle et frappante confirmation. Le docteur Buchanan se procura et apporta en Europe un manuscrit dont se servaient les Juifs de race noire, établis de temps immémorial dans l'Inde, où ils avaient été depuis des siècles séparés de toute communication avec leurs frères des autres parties du monde. C'est un fragment d'un immense rouleau, qui devait avoir, lorsqu'il était dans son entier, environ 90 pieds de long; même, tel qu'il est maintenant, il se compose de pièces écrites par différentes personnes à des époques diverses, et il contient une partie considérable du Pentateuque; les lettres sont tracées sur des peaux teintes en rouge. M. Yeates, après avoir collationné ce manuscrit sur l'édition de Van der Hooght, considérée toujours comme l'édition modèle pour de pareilles collations, l'a publié, et le résultat de cet intéressant travail est qu'il n'existe pas entre les deux textes plus de *quarante* différences, dont aucune n'a la moindre valeur; pour la plupart, elles ne concernent que des lettres, telles que *jod* ou *vau*, qu'on peut ajouter

(1) Michaëlis, tom. II, p. 266.

(2) Einleitung, 2 th. s. 700; éd. Lips. 1824.

ou omettre très-indifféremment. Et vraiment, ce nombre est bien peu de chose en comparaison d'autres publications imprimées et très-correctes. M. Yeates fait observer avec raison que nous avons aujourd'hui des fragments tirés au moins de trois anciennes copies du Pentateuque, lesquels s'accordent pour attester la conservation intégrale et pure du texte sacré, à la fois reconnu par les Chrétiens et par les Juifs dans cette partie du monde. (1)

Mais revenons au nouveau Testament et aux études critiques qui en ont interrogé le texte, et nous verrons que les avantages qu'elles nous ont procurés ne se bornent point à nous assurer que dans ce texte on n'a rien pu découvrir jusqu'ici qui soit capable d'ébranler la foi due à la pureté de nos saints livres. Car cet avantage ne fut que le premier obtenu par Mill et Wetstein, dès le commencement de leur travail. Le critique dont le nom a terminé ma liste s'est avancé beaucoup plus loin; il nous a donné en outre un motif de sécurité pour l'avenir. Sa grande théorie de la classification des manuscrits lui fut toutefois suggérée, en premier lieu, par un élégant et profond érudit, Jean-Albert Bengel : ce savant est un noble modèle de la personnification des principes que j'ai tâché de vous inculper dans le cours de nos conférences. Il était tourmenté par le grand nombre des variantes qui se trouvaient dans le texte du nouveau Testament, et il craignait que par là toute confiance dans la correction de ce texte ne fût détruite. Il ne savait qui consulter; il craignait de découvrir l'état de son âme : avec une droiture et un courage qui l'honorent, il résolut d'affronter toute difficulté, de se vouer lui-même aux recherches critiques et de trouver la solution de ses scrupules dans la science même qui les lui suggérait. Le résultat fut tel qu'on aurait pu le

(1) *Examen d'une copie indienne du Pentateuque*, p. 8.

prévoir ; il se convainquit lui-même de la pureté du texte, et il en simplifia l'étude pour tous ceux qui pourraient se trouver dans une position semblable à celle dont il sortait. Il remarqua bientôt que c'était peine perdue de tenir compte du nombre des manuscrits sur un passage quelconque : en effet, beaucoup de passages se présentaient toujours dans le même ordre, en sorte que, la lettre de l'un une fois connue, on pouvait considérer le manuscrit où il se trouvait comme le type d'une foule d'autres, qui appartenaient, pour ainsi dire, à la même famille. Il établit donc en principe que, si l'on trouve un vieux manuscrit célèbre qui s'accorde avec une version très-ancienne sur quelque point du texte, on peut en toute sûreté considérer leur entière identité comme certaine.

Ce n'était là pourtant que le germe imparfait du système découvert et produit par Griesbach : ce dernier reconnu, au moyen d'une recherche longue et laborieuse, que tous les manuscrits qui ont vu le jour sont divisés en trois classes, auxquelles il a donné le nom de *Révisions*, parce qu'il suppose qu'elles sont le produit d'éditions corrigées sur le texte dans différents pays ; et c'est pourquoi il leur donne les titres de *Révisions* d'Alexandrie, de l'Occident et de Byzance. Tout manuscrit connu appartient à l'une de ces classes, et quoiqu'il puisse accidentellement s'écarter du type commun, il s'y rapporte quant à son ensemble. La conséquence d'un tel arrangement est facile à saisir. Nous ne parlons plus de vingt manuscrits en faveur d'un sens et de vingt en faveur d'un autre sens ; nous ne songeons plus à examiner la valeur individuelle de chacun d'eux ; nous n'avons plus à mettre dans la balance, d'un côté le grand nombre, de l'autre la valeur intrinsèque, et à décider entre ces deux considérations. Les manuscrits pris isolément n'ont maintenant aucune valeur ;

nous ne décidons qu'entre les familles. Si deux familles s'accordent, leur version réunie est probablement correcte ; si elles sont tellement confondues ensemble que des manuscrits de toutes les familles se trouvent mêlés à l'une et à l'autre, on ne saurait décider la question. Mais nous obtenons par là une garantie contre la découverte de tous documents à venir ; car, si l'on venait à trouver un manuscrit, quelque vénérable et précieux qu'il fût, il devrait d'abord entrer dans les rangs pour être joint à l'une des familles, dont il augmenterait la valeur, tandis qu'il perdrait toute autorité s'il subsistait séparément, et ne pourrait de la sorte troubler notre sécurité. S'il présentait des anomalies capables de le faire exclure de ces familles et d'empêcher sa classification, il devrait être considéré comme un banni, et ne serait pas plus capable de déranger le système général qu'une comète, traversant les orbites des planètes, ne pourrait en déranger l'ordre en refusant d'obéir aux lois qui les régissent.

Cette grande et importante amélioration dans l'étude critique du nouveau Testament a éprouvé des modifications qui tendent toutes à simplifier davantage cette étude. Nolan, Hug, Scholz et beaucoup d'autres, ont proposé diverses classifications de manuscrits ; mais ils n'ont guère fait autre chose que varier les noms et le nombre des classes : quant aux principes, ils les ont conservés en entier. On peut dire que Scholz a proposé le changement le plus important. Après avoir voyagé dans toute l'Europe et dans une partie de l'Orient, pour vérifier des manuscrits, il publia en 1830 le premier volume d'une nouvelle édition critique. Dans la préface, il réduisait les familles à deux, rendant ainsi l'application du principe de Griesbach encore plus facile. J'apprends, par une lettre que j'ai reçue de lui il y a peu de temps, que le second volume de cet ouvrage est maintenant sous presse.

Ainsi, nous pouvons dire que la science critique a non-seulement renversé toute objection tirée des documents que nous possédions déjà, mais qu'elle nous a donné une entière sécurité contre tout ce qui pourrait encore être découvert, et qu'elle a en même temps placé entre nos mains des règles simples et faciles pour décider sur les points de controverse les plus compliqués. Et ces résultats seront encore plus à notre portée, quand la nouvelle édition qui se prépare aura paru; elle ne renfermera que la réunion complète des versions choisies, vérifiées avec grand soin et rendues avec une rigoureuse exactitude.

Outre ces avantages généraux, nous pouvons dire que plusieurs passages particuliers, sur lesquels s'étendait une ombre de doute, ont été dégagés de toute difficulté et entièrement éclaircis. Par exemple, les onze derniers versets de saint Marc, qui rapportent des faits d'une grande importance et d'un haut intérêt ont été contestés par quelques critiques; il en a été de même du passage de saint Luc (xxii, 43-45), où il est parlé de la *sueur de sang* de notre Sauveur dans le jardin. Eh bien! les progrès des recherches critiques ont si complètement remplacé ces deux passages au niveau des autres parties du nouveau Testament, qu'il est tout à fait impossible qu'on puisse jamais élever à leur égard la moindre objection.

Déjà j'ai fait mention d'une anecdote qui se rattache à cette science, et sur laquelle il serait injuste de ne pas revenir avant de quitter ce sujet. La bibliothèque du Vatican possède, comme vous devez le savoir tous, le plus précieux manuscrit de la version des Septante et du nouveau Testament qui soit au monde: il est connu sous le nom de *Codex vaticanus*, et il a été publié en 1587 par ordre du pape Sixte-Quint. Michaëlis et son commentateur, le docteur Marsh, nous racontent, d'après l'autorité d'Adler, que l'abbé Spaletti, ou, comme ils l'appellent Spoletti, s'a-

dressa en 1783 au pape Pie VI pour obtenir la permission de publier un *fac-simile* du manuscrit tout entier, sur le même plan que l'Anacréon qu'il avait fait imprimer; le pape se montra favorable à ce projet, mais, « suivant la routine habituelle, renvoya l'affaire à l'inquisition, avec ordre de consulter en particulier le P. Mamachi, *magister sacri palatii*. » L'ignorance, et son compagnon ordinaire, l'esprit d'intolérance, portèrent le P. Mamachi à persuader au pape de défendre l'exécution de ce plan, sous prétexte que « le *Codex vaticanus* différait de la Vulgate, et que, par conséquent, s'il était mis sous les yeux du public, il pourrait nuire aux intérêts de la religion chrétienne. » Un second mémoire fut présenté au pape, mais le pouvoir de l'Inquisition prévalut contre des arguments qui n'avaient pour soutien que la saine raison. De Rossi, dans une lettre à Michaëlis, repoussa cette accusation intentée contre son protecteur, le pape; mais le docteur Marsh répondit que « le fait au moins certain, c'est qu'aucune permission ne fut accordée à Spoletti, quoiqu'il l'eût demandée à plusieurs reprises, et qu'ils se vit forcé d'abandonner son dessein, puisque la permission particulière du pape n'eût pas été une garantie contre la vengeance de l'inquisition. (1) » Il est vraiment pitoyable de voir un tissu de faussetés pareilles répétées par des écrivains qui ont quelque renom; naturellement, on les copie d'après eux dans des ouvrages populaires, et elles se répandent ainsi partout. M. Horne, bien entendu, n'a pas omis le fait. (2)

La première fois que j'en lus l'histoire, il y a quelques années, je m'empressai de vérifier son exactitude. Il est bien vrai que l'abbé Spaletti demanda la permission de publier un *fac-simile* de l'immense manuscrit en question; et s'il n'eût demandé que cette permission, il

(1) Michaëlis, tom. II, part. I, p. 181; part. II, p. 644.

(2) Tom. II, p. 125.

l'aurait, sans aucun doute, obtenue; mais, en outre, il demandait à faire cette publication aux frais du gouvernement, et ce fut là le seul motif du refus. Ceci me fut dit par quelqu'un qui avait connu intimement Spaletti, qui était bien instruit de toute l'affaire, et qui n'avait pas même l'idée qu'un récit différent, ou qu'aucun récit quelconque, en eût été publié. (1) Il aurait été fâcheux, ajouta-t-il, que cette permission eût été accordée à Spaletti; car ce n'était qu'un savant superficiel, et il ne désirait l'entreprise de cette tâche immense que comme une bonne spéculation. Quand nous considérons qu'il a fallu l'entremise du parlement, et son engagement de payer tous les frais, pour que M. Baber pût entreprendre de publier le *fac-simile* du manuscrit alexandrin de l'ancien Testament seul; et que, même alors, à cause de l'énormité de la dépense, on n'en a tiré que 250 exemplaires; quand nous considérons cela, dis-je, nous voyons assez pourquoi le gouvernement de Rome refusa de faire les exorbitantes avances qu'exigeait l'exécution des projets de Spaletti. Outre cette inexactitude capitale dans l'anecdote, il en est d'autres d'une moindre importance : on n'avait pu s'adresser à l'inquisition, suivant la « *routine ordinaire*, » pour me servir de l'expression du docteur Marsh; car, quiconque connaît le cours des affaires à Rome, jugera une telle assertion aussi digne de foi que l'affirmation d'un étranger qui voudrait prétendre que la proposition faite par M. Baber de publier le manuscrit alexandrin fut renvoyée, suivant la « *routine ordinaire*, » à l'état-major, ou au bureau du contrôle de Londres; et, en effet, il n'en fut jamais parlé à l'inquisition. Bien loin qu'aucun malentendu ait jamais existé entre Spaletti et les membres de cet office, Spaletti ne cessa, jusqu'à la fin de sa vie,

(1) Le défunt chanoine Baldi, sous-inspecteur de la bibliothèque du Vatican.

de passer toutes les matinées du dimanche dans la société des membres de l'inquisition et dans l'enceinte même de ce tribunal redouté. Je ne peux pas davantage me taire sur la qualification d'*ignorant*, que le savant évêque de Pétersbourg donne à Mamachi, à cet homme placé au premier rang parmi ceux qui ont jeté des lumières sur l'antiquité ecclésiastique, et dont les ouvrages dureront au moins autant que cette injure faite à sa mémoire. D'ailleurs le docteur Marsh présente lui-même la meilleure réfutation des motifs qu'il suppose à cet *ignorant* ecclésiastique, lequel savait assurément que le manuscrit du Vatican avait été publié environ deux cents ans auparavant, quand lui, le docteur Marsh, écrivait que le docteur Holmes put examiner sans aucun obstacle les manuscrits du Vatican pour son édition des Septante; (1) et, en effet, Spaletti fut employé, ainsi que d'autres, à cette recherche, et le même manuscrit en question fut un de ceux qu'on examina.

Quand monseigneur Mai, dernièrement bibliothécaire du Vatican, suggéra à Léon XII qu'il était opportun de publier le nouveau Testament du *Codex vaticanus*, sa Sainteté répondit qu'elle désirait que le tout, en y comprenant l'ancien, fût imprimé avec exactitude et correction. D'après cette réponse, le savant prélat entreprit cette tâche et la poussa jusqu'à l'évangile de saint Marc. Peu satisfait de l'exécution de son ouvrage, il l'a recommencé depuis sur un autre plan. Le nouveau Testament est fini et l'ancien très-avancé : cette publication prouvera de la manière la plus convaincante combien peu Rome appréhende que l'étude critique des saintes Écritures, fasse le moindre tort à la religion chrétienne.

(1) L'examen de ce manuscrit fut interrompu par la révolution française. Les conservateurs de la bibliothèque ignorent pourquoi cet examen ne fut pas continué après la restitution du Codex à la bibliothèque. Assurément, c'est une faute grave que l'omission d'un tel manuscrit, l'un des meilleurs et des plus anciens, dans une édition critique de la version des Septante.

En résumé, nous avons vu cette science suivre précisément le même cours que tant d'autres ; présenter aux esprits forts, dans son état d'imperfection, quelques prétextes d'objections contre les bases de la révélation chrétienne, et ensuite, poursuivant sans crainte sa direction naturelle, non-seulement renverser toutes les difficultés qu'elle avait d'abord suscitées, mais encore les remplacer par de nouvelles certitudes si bien assises, qu'il serait impossible à toute attaque ultérieure de les détruire ou même de les ébranler.

Le texte ayant été établi par l'examen critique, la tâche qui nous reste est de l'interpréter : cette tâche rentre d'abord dans le domaine de la philologie, science qui examine la signification des mots, soit isolés, soit réunis, et qui, décidant de leur valeur, arrive au sens de phrases entières et de paragraphes. Or, les différentes branches de cette étude, quelque étrange que cela puisse paraître, se sont progressivement développées, et leurs progrès ont uniformément tendu à justifier l'Écriture et à confirmer les preuves qui l'appuient. La grammaire est nécessairement la base de toute étude qui a des mots pour objet ; aussi c'est par là que je commencerai.

Vous serez peut-être tentés de sourire, quand je dirai de la grammaire d'une langue morte depuis deux mille ans, qu'elle est dans un état de progrès et de perfectionnement. Vous serez sans doute aussi incrédules, quand j'assurerai que ses progrès ont même ajouté quelque chose à notre sécurité sur des points essentiels de doctrine ; et cependant ces deux assertions sont justes et bien fondées. Pour le plaisir de ceux qui peuvent prendre quelque intérêt à de semblables recherches, je vous en esquisserai l'histoire, et ensuite je prouverai par des exemples les explications utiles et importantes qui en peuvent être faites.

La grammaire de la langue hébraïque tire naturellement son origine des Juifs, et aucun Chrétien, dans les temps modernes, n'en a commencé l'étude avant qu'elle eût reçu des Juifs toute la perfection que leur méthode défectueuse permettait de lui donner. Malgré cela, on peut dire que cette étude a été conduite chez nous d'une façon vraiment indépendante.

Elias Levita s'occupait de donner aux recherches grammaticales faites sur le Kimchis les améliorations qu'elles pouvaient recevoir des écrivains de sa nation, lorsque Conrad Pellicanus, en 1503, et Reuchlin, trois ans plus tard, publièrent les premiers éléments de la langue hébraïque, pour servir à l'éducation chrétienne. Le premier, moine de Tübingen, s'était instruit dans cette langue à l'âge de 22 ans, sans autre secours qu'une Bible latine, et par conséquent, il n'avait fait entrer dans sa grammaire que les éléments imparfaits qu'il avait pu recueillir ainsi. Reuchlin prit à Rome des leçons d'un Juif au prix exorbitant d'une couronne d'or par heure; c'est à lui que nous devons la plupart des termes de grammaire usités maintenant dans l'étude de la langue sacrée.

Sébastien Münster élève d'Elias, éclipsa bientôt tous ses prédécesseurs; mais ses travaux, qui furent presque entièrement imités des rabbins, cédèrent à leur tour le pas à la méthode plus intelligible et plus lucide de Buxtorf l'ainé. Comme en Allemagne, les recherches grammaticales ne manquèrent pas dans d'autres parties de l'Europe. Santes Pagnini en Italie, et Chevalier en France, publièrent des introductions à l'étude de la langue sacrée. C'est ce qu'on peut appeler la première période de la grammaire hébraïque parmi les Chrétiens, période qui finit au milieu du dix-septième siècle. (1) Les caractères

(1) Gesenius, *Geschichte der hebräischen*, etc. Leip. 1825, p. 107-101.

distinctifs de cette grammaire sont ceux de l'école juive, d'où elle sortait : on y trouve une attention minutieuse aux changements compliqués des lettres et des points-voyelles, et à la dérivation et à la formation des noms, tandis que la construction générale des phrases est, en grande partie, négligée. Cependant, outre l'exception en faveur de Buxtorf, on en doit faire une autre qui est également honorable. Salomon Glass, dont la *Philologie sacrée*, particulièrement l'édition corrigée de Dathe, devrait constamment se trouver sur la table de tout homme qui se livre à l'étude de la Bible; Salomon, dis-je, amassa un trésor de remarques précieuses sur la syntaxe. Ces remarques, outre leur utilité pour apprendre la grammaire hébraïque, eurent le mérite de mettre pour la première fois la langue du nouveau Testament en rapport avec celle de l'ancien.

Tandis que l'étude de l'hébreu avançait ainsi à pas lents, les langues *Sémitiques*, connues alors sous le nom général de langues orientales, étaient cultivées avec un grand soin. Après Gesenius, vers l'époque que j'ai fixée comme le terme de la première école chrétienne, l'étude de ces langues commença à exercer son influence sur la grammaire hébraïque, et marqua ainsi le commencement de la seconde époque. Louis de Dieu, en 1628, publia le premier une grammaire comparée de l'hébreu, du chaldéen et du syriaque; il fut suivi par Hottinger (1649) et par Sennert (1653): ce dernier ajouta l'arabe aux langues déjà comparées. Castel, dans les prologomènes de son célèbre Dictionnaire polyglotte, y ajouta la langue éthiopienne ou abyssinienne.

C'était un nouvel et précieux instrument pour l'étude de la grammaire hébraïque; mais la syntaxe de ces langues congénères n'était elle-même qu'imparfaitement développée; par conséquent, l'application en était surtout

dirigée vers les déclinaisons et les conjugaisons. Au commencement du dernier siècle, le savant et habile Albert Schuttens imagina une application plus étendue d'une branche au moins de cette philologie comparée. Profondément versé dans la littérature arabe, et ayant à sa disposition un trésor de manuscrits orientaux dans la bibliothèque de Leyde, il consacra une grande partie de sa vie à expliquer la philologie hébraïque d'après ces nouvelles sources. Mais quelle que fût l'étendue de son mérite, un attachement trop vif pour le système qu'il produisait le premier le conduisit nécessairement au delà des justes bornes. Il sacrifia à sa prédilection pour une langue les avantages qu'il aurait pu tirer de la comparaison de cette langue avec toutes celles de la même famille; il est allé même encore plus loin, car il néglige souvent la construction et les idiotismes particuliers à la langue hébraïque, pour y découvrir des ressemblances, si faibles qu'elles soient, avec l'arabe. (1)

Dans la philologie hébraïque, il fut le fondateur de ce qu'on appelle l'école hollandaise. Comme on pouvait le supposer, plusieurs de ses élèves copièrent les fautes du maître; néanmoins, d'autres, plus judicieux, eurent soin de les éviter. Tandis que, comme on les appelait, des *arabismes* hasardés et des étymologies forcées défigurèrent les ouvrages de Venemas, de Lette et de Scheid, d'autres, tels que Schroder, ont soumis la grammaire à un jugement plus sage et plus éclairé. Les *Institutions*, (2) œuvre de ce judicieux auteur, furent pendant plusieurs années l'ouvrage-modèle de l'Allemagne; elles sont, je crois, encore justement estimées et fort souvent consultées en Angleterre. La syntaxe y est exacte et éten-

(1) *Ib.* p. 128.

(2) La dernière édit. en Allemagne. Ulm, 1792, réimpr. à Glasgow, 1824.

due; elle peut être considérée comme remplaçant le mieux les ouvrages plus volumineux de Genesius et d'Ewald, quand on ne peut les consulter.

Tandis que l'école hollandaise se trouvait parvenue à son apogée, les Allemands posaient les fondements du système qui, bien que non perfectionné encore, était cependant le seul moyen réel et sûr de procéder. Ce plan consistait, non pas à tâcher de créer d'un seul jet un système grammatical complet et intelligible, mais à éclaircir certains points particuliers, soit d'après les dialectes connus, soit en collationnant les uns sur les autres de nombreux passages de la Bible elle-même. Chrétien Benoit Michaëlis a suivi les deux méthodes d'une façon très-louable; Simonis, Storr et beaucoup d'autres, ont contribué par d'excellentes observations à rendre méthodiques la syntaxe hébraïque et les analogies qu'elle renferme. Au commencement de ce siècle, on possédait ainsi une collection de matériaux, qui n'attendaient qu'un investigateur instruit, judicieux et patient, pour les mettre en ordre, les examiner et les compléter.

L'école moderne diffère autant de la première école que la tactique de nos jours diffère de celle des temps anciens : de même que celle-ci accoutumait la phalange ou la légion à une complication de manœuvres dont le succès dépendait principalement de la précision des mouvements et de la position des individus, ainsi l'ensemble de l'ancien système grammatical dépendait des changements minutieux qui survenaient dans chaque mot séparé, et des évolutions compliquées de chaque point, soit qu'on l'avancât, soit qu'on le reculât, soit qu'on l'ajoutât. Le grammairien moderne ne néglige pas ces objets de moindre importance, mais il donne son attention principale à la disposition des parties du discours, à la force des particules dans chaque circonstance diverse, à la valeur différente que donne la

forme particulière des mots, et à la dépendance mutuelle qui unit les moindres aux principaux membres de la phrase; en un mot, il s'attache aux combinaisons plus étendues et aux résultats plus importants. La première école, cependant, avait recours à un auxiliaire que l'autre a négligé ou méprisé, les grammaires rabbiniques. Au commencement, tout était véritablement juif, en grammaire ou en lexicographie, tandis que, sous l'époque suivante, les rabbins furent laissés à l'écart sous ces deux rapports. Forster (1557) publia son lexicon, « *non ex rabbinorum commentis nec nostrorum doctorum stulta imitatione* (non d'après les commentaires des rabbins, ni d'après les sottes imitations de nos docteurs), » et Masclef résolut de purger la grammaire hébraïque des points, « *aliisque inventis Masorethicis* (et des autres inventions de la Masore.) » Je ne sais si les partisans de Masclef considèrent l'existence de la syntaxe et de la construction hébraïques comme une invention des rabbins; mais en général, les grammairiens qui traitent de la langue, en retranchant les points, l'affranchissent aussi des liens de la grammaire, et de la sorte représentent le langage inspiré comme un discours, où presque tous les mots sont vagues et indéterminés et chaque phrase dépourvue de règle et sans construction précise.

Mais, quoi qu'il en soit, les modernes se piquent de ne négliger aucune source d'instruction, et une grande partie de ce qu'il y a de meilleur dans la grammaire et dans la lexicographie de nos jours, nous le devons au soin avec lequel nous avons interrogé les sources juives. La grammaire des langues connues s'est perfectionnée en proportion. Le baron de Sacy a entièrement changé la forme de la grammaire arabe; Hoffman, de son côté, a laissé peu d'espoir à ceux qui exploitent le champ de la philologie syriaque. (1)

(1) Cependant l'ouvrage d'Hoffman doit être considéré plutôt comme une

Ce fut à l'aide de ces éléments et de ces avantages que Gesenius entreprit de publier une grammaire hébraïque complète; elle parut en 1817 : (1) cet ouvrage et son lexicon forment une ère dans la littérature biblique. Quoique certaines critiques sévères aient d'abord été dirigés contre lui, il obtint plus tard une approbation générale et méritée : plusieurs écrivains n'hésitent pas à considérer cet auteur comme ayant presque, de nos jours, le monopole de la science hébraïque.

Il me semble que je vous ai retenus trop longtemps sur l'histoire d'une branche scientifique aussi stérile que la grammaire hébraïque; il convient que j'en fasse promptement l'application à l'objet de ces discours.

L'influence de la grammaire sur l'interprétation d'un passage quelconque est trop évidente pour exiger la moindre explication. Il n'est pas un commentateur moderne qui voulût entreprendre d'expliquer un texte sans trouver d'abord que la signification de chaque mot, et les rapports de cette signification avec le passage entier, garantissent le sens qu'il a choisi. Lui prouver, d'une autre part, que son opinion met le texte en contradiction avec les lois établies de la grammaire, serait lui opposer une réfutation sans réplique. Dès lors, vous devez voir combien il importe de posséder des règles certaines et satisfaisantes auxquelles chacun puisse en appeler; et combien il serait facile de fonder une règle de grammaire générale au moyen de quelques exemples isolés, et par là de nous enlever des preuves dogmatiques importantes ou de donner un sens tout à fait différent à des passages jusqu'alors considérés comme clairs. En pareil cas, notre devoir est d'examiner l'universalité de la règle; il est possible qu'il nous faille

conséquence des derniers progrès faits dans les grammaires hébraïque et arabe, que comme un progrès distinct. *Grammaticæ syriacæ, libri tres.* Halæ, 1827, p. 8.

(1) *Ausführliches, etc.* Leips. 1817, 8°, p. 908.

entrer dans les minuties de la discussion philologique; car nous aspirerions vainement à être des commentateurs, si nous n'étions d'abord des grammairiens. Mais les progrès de la science peuvent nous donner les moyens d'écarter les difficultés et de regagner le terrain que des recherches empreintes de mauvaise foi semblent avoir conquis.

Et c'est ce qui est arrivé. Quand je vous apprendrai que la prophétie la plus magnifique et la plus circonstanciée de l'ancien Testament avait été niée; que la dispute à laquelle elle donna lieu s'était principalement renfermée dans l'examen grammatical de la valeur d'un petit mot, qu'on supposait être la clé du passage entier; qu'une règle avait été posée par le savant grammairien dont je viens de faire l'éloge et qu'elle privait ce mot de la seule signification compatible avec l'interprétation prophétique, et qu'enfin les recherches des derniers grammairiens ont renversé cette règle; vous conviendrez qu'on peut obtenir, par les progrès de la science philologique, des résultats importants pour la justification des prophéties et conséquemment pour la confirmation des vérités du Christianisme. On ne pourrait guère trouver un passage de l'ancien Testament qui prouvât cette assertion d'une manière aussi satisfaisante que les chapitres **LII** et **LIII** d'Isaïe: aussi ne me reste-t-il plus, pour compléter ma preuve, qu'à esquisser l'histoire de cette controverse en la rendant aussi intelligible que je le pourrai pour ceux qui ne connaissent pas l'hébreu.

Dans les trois derniers versets du cinquante-deuxième chapitre d'Isaïe, et dans tout le cours du chapitre suivant, se trouvent décrits le caractère et le sort du *serviteur de Dieu*. Peut-être n'existe-t-il aucune portion de la même étendue dans l'ancien Testament qui a été l'objet, dans le nouveau, d'un aussi grand nombre de citations et d'allusions; c'est le passage dont la divine Providence

voulut se servir comme d'un instrument pour convertir la reine d'Éthiopie. (1) Dès le temps d'Origène, les Juifs avaient pris soin d'éluder la force d'une prophétie qui représentait le *serviteur de Dieu* affligé, blessé et meurtri, sacrifiant sa vie pour son peuple (2) et même pour le salut du genre humain. Quoique le Targum, ou paraphrase chaldéenne de Jonathan, appliquât cette prophétie au Messie ; plus tard, les Juifs l'appliquèrent soit à quelque prophète célèbre, soit à quelque corps collectif. Les adversaires modernes de la prophétie ont généralement adopté la dernière interprétation, quoique avec une grande diversité d'opinion quant à l'application particulière qu'ils en ont faite. La théorie favorite paraît être que la prophétie représente, sous la figure du serviteur de Dieu, tout le peuple juif, fréquemment désigné sous ce titre dans l'Écriture, et qu'elle décrit les souffrances, la captivité et le rétablissement de la race entière. (3) D'autres, cependant, préférèrent un sens plus restreint et appliquent le passage entier au corps des prophètes. Cette explication a rencontré dans Gesenius un champion aussi savant qu'habile. (4)

Il est bien vrai que ce serviteur de Dieu est représenté comme un seul individu ; mais les défenseurs de l'application *collective* invoquent un texte qui, selon eux, contient un argument décisif en leur faveur ; c'est le huitième verset du cinquante-troisième chapitre : « Pour le péché de mon peuple, un châtiment *lui* fut infligé. » Le pronom employé dans ce verset se rencontre rarement ; il est usité principalement dans les poètes (*lamo*). On a prétendu que ce pronom ne pouvait s'employer qu'au pluriel, et que, par con-

(1) Actes. VIII, 32, 33.

(2) Chap. 53, 12. Mat. XXVI, 28. Rom. V, 19. Is. LII, 15. Voy. Jahn, *Appendix hermeneutica*, II. Vienne, 1815, p. 5.

(3) Eckermann, *Theologische Beyträge*, Erst. S. p. 191. Rosenmüller, *Jesaja vatic.* Lips. 1820, v. 3, p. 326.

(4) *Philologisch-kritischer*, Zweiter, Th. Lips. 1821, p. 168.

séquent, le texte devrait être rendu ainsi : « Un châtement *leur* est infligé. » Or, ce sens serait absolument incompatible avec une prophétie qui ne ferait allusion qu'à un seul individu : on présente donc ce sens comme donnant la clé du passage entier, et prouvant qu'un corps collectif peut seul être désigné sous la figure du *serviteur de Dieu*. La prophétie serait alors entièrement détruite ; au lieu de la prédiction formelle de la mission et de la rédemption du Messie, il ne nous resterait qu'une élégie pathétique sur les souffrances des prophètes ou du peuple. Pour terminer la dispute d'une manière décisive, Rosenmüller en appelle à ce mot dans le prolégomène qu'il a écrit sur le chapitre en question, et il suppose que le prophète a fait usage du même pronom dans le dessein exprès d'écarter toute incertitude sur ce qu'il veut dire. (1) Gesenius le cite aussi dans le même but que Rosenmüller, (2) et il considère comme l'effet d'une prévention la traduction de ce passage par le singulier, telle qu'elle existe dans la version syriaque et dans saint Jérôme. (3) Mais Gesenius, comme je l'ai déjà fait entendre, avait préparé la voie pour son propre commentaire, et cherché à rendre inutile toute discussion à cet égard, en posant dans sa grammaire un règle évidemment faite à l'intention de ce passage.

Il a voulu établir que le pronom poétique *lamo* s'em-

(1) « Ce qui nous empêche entièrement de croire que le prophète parle d'une seule personne, c'est ce que disent d'elle, à la fin du verset VIII, ceux que lui-même fait parler. Car nous voyons dans ce passage *lamo*, pris collectivement pour *laem*, et en se servant de cette expression, que le prophète a voulu faire entendre que ce ministre divin dont il parle est une réunion de plusieurs hommes exerçant le même ministère, représentée sous l'image d'une seule personne. Ainsi, toute interprétation ayant pour but d'appliquer ce passage à une seule personne doit être écartée. » *Ubi supra* 330, cf. p. 359.

(2) *Ubi sup.* p. 163, 183.

(3) *Erat. Th., erste Abth.*, p. 86-88. Le Targum, Symmachus et Theodotion, qui ne sont point des interprètes chrétiens, rendent le mot de la même manière.

plôie seulement au pluriel, et que, bien qu'il se rapporte quelquefois à des noms singuliers, cela n'arrive que lorsque ces noms sont collectifs. Après avoir cité un certain nombre d'exemples, il reproduit le texte en question. « Dans ce passage, remarque-t-il, la discussion grammaticale présente un intérêt de dogme; le sujet de ce chapitre est toujours désigné au singulier, excepté dans cet endroit du texte; mais on comprend parfaitement comment, dans le chapitre V, v. 8, il peut prendre le signe du pluriel, puisque, comme cela me paraît certain, ce *serviteur de Dieu* représente le corps des prophètes. (1) » Vous voyez combien une discussion, de peu de valeur en elle-même, peut devenir importante, et comment une discussion qui s'est élevée pour savoir si un pronom insignifiant ne s'emploie qu'au pluriel, ou peut s'employer au singulier, est devenue le pivot sur lequel a tourné une question d'un intérêt réel pour l'évidence du Christianisme. (2)

Mais les travaux de Gesenius sur la grammaire n'étaient pas assez parfaits pour empêcher d'autres savants de suivre la même route. En 1827, une grammaire critique très-complète fut publiée par Ewald, qui nécessairement discute la règle grammaticale établie par Gesenius à l'égard du pronom dont il s'agit : il a réuni de nouveaux exemples, et, par l'examen des rapports et des ressemblances qu'ils

(1) *Lehrgebäude*, p. 221.

(2) On doit se rappeler que la discussion élevée sur cette prophétie particulière est étroitement liée avec le principe qui met en question s'il existe aucune prophétie dans l'ancien Testament. C'est par des explications partielles de ce genre que les rationalistes se débarrassent de l'ensemble des prophéties qui confirment si puissamment la vérité du Christianisme. Ce passage est, en outre, d'une importance particulière, en ce qu'il prouve la mission du Christ et son identité avec le roi promis des Juifs. Je dois aussi faire observer qu'il existe, outre les solutions données par le texte, d'autres solutions qui confirment la prophétie, et qui, cependant, laissent le pronom au pluriel. L'une est de Jean, *ubi sup.* p. 24; une autre, que je crois plus conforme aux usages de la langue hébraïque, est dans Hengstenberg, *Christologie des alten Testam.* Berlin, 1829, *Erst. th. zweit. Abth.*, p. 330.

ont entre eux, il détermine d'une manière concluante que cette forme inusitée peut bien être employée pour le singulier. (1) Ainsi les difficultés élevées contre l'interprétation favorable au sens prophétique se trouvent levées par un des grammairiens les plus modernes, et tous les arguments que cette interprétation présente en faveur de ce sens sont rétablis dans leur force primitive, grâce à la persévérance avec laquelle on a approfondi cette même science dont on s'était d'abord armé pour les combattre.

L'*herméneutique*, ou principes d'interprétation biblique, ne paraîtront guère une science plus capable de perfectionnement que la grammaire hébraïque. Les premiers écrivains de l'Église ne comprirent-ils pas le livre sacré, et par conséquent ne durent-ils pas être guidés dans son interprétation par des règles fixes et certaines? Je sens toute la force de cette question, mais elle recevra je l'espère, une réponse satisfaisante dans ce que je vais dire. Au reste, quand je parle de l'*herméneutique* comme d'une science, j'entends cet assemblage régulier de principes et de règles qui servent de préparation à l'étude de la sainte parole de Dieu, et qui la rendent comparative-ment plus facile. De même que nous avons de meilleures

(1) *Kritische Grammatik*, etc. D. Georg. H. A. Ewald. Leps. 1827, p. 365. Il serait déplacé, dans un discours public, d'entrer dans le détail minutieux des exemples qui confirment une règle grammaticale; c'est pourquoi je ferai observer dans cette note qu'il existe, outre les preuves puisées par Ewald, dans Job xxvii, 23, et particulièrement dans Isaïe xlv, 15, 17, preuve tout à fait satisfaisante, d'autres considérations qui confirment l'emploi de *lamq* au singulier. 1^o Le suffix *mo* qu'on joint au nom est certainement pris au singulier, dans le ps. xi, 7, où il est dit de Dieu, son *visage*; un suffix pluriel ne peut jamais se rapporter au nom sacré *Jéhovah*, de même qu'on ne peut adjoindre un pluriel au mot *majesté* (*plurale majestatis*), Ewald, *ib.* De là, Gesenius suppose que l'emploi de ce suffix est une méprise de l'auteur (*ubi sup.* p. 216); 2^o Dans la langue éthiopienne, le suffix *omo* s'emploie certainement au singulier. *Lud. De Deu. Crit. sacra*, p. 226. Ce pronom semble être commun non-seulement aux deux nombres, mais aussi aux deux genres, puisqu'il paraît être pris au féminin, dans Job xxix, 7.

grammaires des langues grecque et latine que n'en possédaient ceux qui parlaient ces langues, et cela sans prétendre toutefois les connaître ou les parler mieux qu'eux; de même les savants modernes ont recueilli et classé avec soin les principes d'interprétation sacrée fondés sur la logique et sur la raison, que l'on trouve épars dans les écrits des anciens, et dont ils faisaient usage dans les interprétations littérales, sans y renvoyer comme à des règles fixes.

On ne contestera pas l'exactitude de cette dernière assertion. Il est vrai que les Pères s'étendent souvent sur des allégories et des mystères que le goût du temps exigeait, et qui servaient à l'instruction morale de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs. Il est vrai aussi que, lorsqu'ils commentent, même littéralement, ils ne suivent pas toujours les théories qu'ils ont eux-mêmes clairement posées; sans doute ils préfèrent des discussions théologiques, appropriées à leur sujet, au rôle moins agréable de commentateur. Toutefois, je n'hésite pas à affirmer que c'est dans leurs traités qu'on doit trouver les meilleurs principes d'interprétation biblique, et que c'est dans leurs commentaires que se rencontre l'application la plus judicieuse et la plus précise de ces interprétations.

Les Pères connaissaient bien la différence qui existe entre l'interprétation littérale et l'interprétation allégorique. Saint Éphrem, par exemple, a soin d'avertir ses lecteurs quand il néglige le sens littéral pour le sens mystique. (1) Junilius nous a assuré que, dans l'école syriaque de Nisibis, où vivait saint Éphrem, on faisait un cours qui servait d'introduction à l'étude de l'Écriture; il a donné un extrait des principes qu'on y enseignait, et qu'il

(1) Voyez *Horæ Syriacæ*, p. 54, et l'*Essai de Gaab*, sur la manière de commenter suivie par saint Éphrem, dans le *Memorabîlien* de Paulus, no 1, p. 65 et suiv.

avait recueillis de la bouche d'un savant persan : ces principes résument certainement en peu de mots les règles les plus importantes des *hérméneutiques* modernes. (1) Le mérite de saint Chrysostôme, comme commentateur littéral qui sait le cas qu'il doit faire des prétendues améliorations des biblistes de son temps, est reconnu par Winer, (2) critique qui appartient à l'école la plus sévère ; il ne refuse pas non plus une louange non équivoque à Théodore, disciple de saint Chrysostôme. Mais puisque je suis sur ce sujet, j'espère que vous voudrez bien m'accorder quelques instants pour que je vous trace l'histoire d'une révolution importante dans les opinions des modernes, et pour que je vous montre comment l'attention croissante donnée à cette branche de la théologie a servi à justifier les premiers écrivains du Christianisme. C'était une mode, il y a quelques années, de considérer les Pères de l'Église comme dénués de principes d'interprétation solides ou arrêtés ; on ne voulait voir dans leurs commentaires qu'un tissu d'erreurs ou de méprises. Les progrès faits dans la science des interprétations ont eu pour résultat entre autres de détruire ce préjugé ; et des hommes pieux et savants ont ainsi recouvré, dans les ouvrages modernes, le respect et la déférence qu'on leur avait si légèrement refusés. Deux exemples de ce retour d'opinion justifieront pleinement ce que je viens de dire.

L'impartial Ernesti a écrit de saint Augustin que, « s'il

(1) *De Partibus divinæ legis. Biblioth. magna Pat. col. T. VI, pag. 2.*

(2) Car, dans les homélies qu'il a faites sur chacun des livres saints, la méthode qu'il regarde comme la meilleure, c'est de ne traduire chaque mot, chaque période, qu'en se réglant sur les locutions usitées, sur l'histoire, et enfin sur les conseils des écrivains sacrés ; et en ce genre d'écrits il a fait preuve lui-même d'une habileté ferme et sûre ; en sorte que si l'on trouve en lui peu d'interprétations justes, on n'en trouve jamais une seule hasardée. (Épître de saint Paul aux Galates, annotée et expliquée dans le doct. G. Ben. Winer, d'après le texte grec. Leips. 1828, p. 15.) Nous demanderons de quel commentateur moderne on pourrait parler ainsi.

eût su l'hébreu et le grec, la grandeur et la pénétration de son génie lui eussent donné la prééminence sur tous les commentateurs anciens. (1) » Quelque restreinte que soit cette louange, c'est encore le style du panégyrique, si on la compare avec la censure outrée et les paroles injurieuses de l'ainé des Rosenmüller. Dans son *Histoire de l'interprétation des livres saints dans l'Église chrétienne*, (2) histoire qui, pendant quelques années, a fait autorité en Allemagne, il se livre à une discussion relative au caractère et aux talents de ce saint évêque. Il raconte en détail les erreurs de sa jeunesse, afin d'en conclure « qu'il obscurcit plutôt qu'il n'expliqua les écrits sacrés, » et que, comme « il préférait l'autorité de son maître, saint Ambroise, à tous les principes de la saine raison, il n'est pas surprenant que le disciple n'ait pas été plus judicieux que le maître. (3) » Rosenmüller n'est pas assez hardi pour nier que saint Augustin ait connu les principes de l'interprétation, mais il conclut que « *Augustum nomine interpretis vix esse dignum* (saint Augustin n'est guère digne du titre d'interprète), » et il ne lui accorde même pas cette pénétration et ce talent qu'Ernesti lui reconnaît si complètement. (4) Au reste, une pareille opinion sur le savant et pieux évêque d'Hippone est digne d'avoir place dans une histoire où l'on donne le premier rang, parmi les commentateurs chrétiens, aux hérétiques Pélage et Julien. (5)

Mais saint Augustin n'a pas manqué de défenseurs, et, dans ces dernières années, les mérites de ce Père célèbre ont été appréciés avec soin et invinciblement prouvés par

(1) *Inst. interp.* N. T. Elps. 1809, p. 342.

(2) D. Jo. Georg. Rosenmüller, *Historia interpr.* 5 part. Hildburg et Leips. 1798-1814.

(3) Pars. III. Leips. 1807, p. 404-406.

(4) *Augustin n'est pas digne du nom d'interprète*, pag. 500 et suiv.

(5) Pag. 505-537.

le docteur Henry Clausen. Dans son intéressant petit volume, publié à Copenhague, il a placé le talent de saint Augustin, comme bibliste, sous un jour honorable et nouveau tout ensemble; (1) il prouve que saint Augustin connaissait assez le grec pour en faire une application utile dans ses commentaires; (2) qu'il a clairement posé tous les principes dont se composent l'esprit et les premiers éléments d'une critique saine et pure; (3) qu'il a donné avec étendue et réuni avec discernement les meilleures maximes relatives à la science de l'interprétation; (4) que, par le bon usage qu'il en a fait et sa pénétration naturelle, il a souvent été assez heureux pour éclaircir des passages obscurs de l'Écriture, (5) et pour réfuter par d'exactes recherches les interprétations erronnées dont certains autres passages avaient été l'objet; (6) qu'il a souvent levé des difficultés en pénétrant habilement dans la pensée des écrivains sacrés, et en y ajoutant pour les fortifier des textes semblables. (7)

Saint Jérôme, le contemporain illustre et l'ami de saint Augustin, a été l'objet d'une accusation encore plus mensongère, exprimée dans des termes plus blâmables. Luther

(1) *Aurelius Augustinus Hipponensis Sacrae Scrip.* Haunel 1827, in-8°, p. 271. L'auteur est protestant.

(2) P. 33-39. Rosenmüller, l. c. p. 404.

(3) Pag. 135.

(4) Pag. 137 et suiv. — Selon saint Augustin, tout homme qui veut expliquer l'Écriture doit posséder les trois qualités suivantes : 1° La connaissance de l'hébreu et du grec (*scientia linguarum*) ou, ainsi qu'il s'exprime ailleurs, (*linguæ hebrææ et græcæ cognitio*); 2° La connaissance de l'archéologie biblique (*cognitio rerum quarundam necessariarum*), définie ailleurs comme la connaissance de la philosophie, de l'histoire, de la philosophie naturelle et de la littérature de la Bible; 3° La connaissance des règles critiques, pour discerner le sens propre du texte (*adjuvante codicum veritate quam solers emendationis diligentia procuravit*). De doct. Christ. Clausen, p. 140.

(5) Pag. 181 et suiv.

(6) Pag. 207 et suiv.

(7) *Luther's sammlichte Schriften*, th. XXII, p. 2070, éd. Walch.

a dit de lui qu'au lieu de le compter parmi les docteurs de l'Église, il le considérerait comme un hérétique, tout en croyant qu'il a été sauvé par sa foi dans le Christ. Luther ajoute : « Il n'est pas un seul docteur dont je sois plus l'ennemi que de Jérôme, parce qu'il ne parle que de jeûnes, de viandes et de virginité. » Rosenmüller l'aîné attaque dans saint Jérôme l'interprète biblique d'une manière plus formelle encore et plus violente; il lui reconnaît à peine une seule bonne qualité à cet égard. Selon lui, sa connaissance des langues et de la Palestine est amplement contrebalancée par le peu de fondement de ses étymologies, par ses subtilités rabbiniques et par son entière inaptitude à saisir les idées d'un auteur : (1) ce sont même là ses plus légers défauts; l'érudition qu'il possédait, il ne l'a employée qu'à pervertir les doctrines du Christianisme, et l'on ne peut dire qu'il ait droit de prétendre à la moindre connaissance en théologie. (2)

Mais nous n'avons pas besoin d'aller chercher ailleurs que dans la famille même de l'accusateur une opinion bien différente sur le mérite de saint Jérôme. Rosenmüller fils, par les éloges qu'il lui a prodigués et par la plus positive approbation, compense les censures injurieuses et mal fondées de son père; il déclare qu'on doit faire

(1) Rosenmüller, *ubi sup.*, p. 346.

(2) Je pense que tous ceux qui apprécient les saints Pères qui ont fait la gloire des premiers temps du Christianisme liront avec une juste indignation les passages suivants : « Il est surtout déplorable de voir qu'un homme si remarquable ait abusé aussi honteusement de son érudition, pour pervertir la doctrine chrétienne qui se trouve déposée dans les saints livres, et pour défendre et propager des superstitions de tout genre. » Le même auteur lui attribue ensuite un empressement immodéré pour défendre ses absurdes opinions; une superstition et une faiblesse d'esprit incroyables, la fureur qui le guide, etc. P. 369. « Il me semble assez constant, d'après ce que nous avons dit jusqu'ici, que Jérôme (saint s'il plait aux dieux), avec toute son érudition hébraïque, grecque, latine, géographique, etc., a été le plus superstitieux des moines, et a fait preuve d'une ignorance totale dans la vraie science théologique. En un mot, il a plus nuï à la religion qu'il ne lui a été utile. » P. 393.

le plus grand cas des commentaires de ce savant docteur, à cause du savoir dont il appuie toujours l'interprétation qu'il adopte, (1) et il ne se contente pas d'une louange écrite, l'usage constant qu'il fait dans ses commentaires des travaux exégétiques de saint Jérôme prouve amplement la haute et sincère estime qu'il leur accorde. Dans tout le cours de son commentaire sur les prophètes du second ordre, il a rarement occasion de se départir des opinions de son illustre guide.

Je vous ai retenus longtemps sur une des premières époques de la littérature biblique, parce qu'elle prouve que l'*histoire* même de la science herméneutique est une science progressive, et que son avancement a servi à détruire des préventions contre les premiers écrivains du Christianisme, comme à venger leur réputation des attaques téméraires et injustes de l'école qui prend le titre de libérale.

Après avoir prouvé que toutes modernes que puissent être les règles de cette science, les principes en sont aussi anciens que le Christianisme; il nous faut franchir mille ans de son histoire et nous rapprocher de notre époque. A la renaissance des lettres, de nombreux commentateurs s'élevèrent parmi les théologiens, et leurs travaux furent également en butte aux accusations lancées contre les commentateurs du cinquième siècle. On a regardé comme un devoir de décrier les volumineuses productions de ces interprètes laborieux et souvent pleins de sagacité, comme si ce n'eût été qu'un amas de décombres littéraires, propres peut-être à remplir les vides d'une bibliothèque, mais non pas à couvrir la table d'un véritable savant.

Eh bien! quoique souvent ces commentateurs soient trop

(1) *Ezechielis Vaticinia*; Leips. 1826, tom. I, p. 26. Nous pouvons pardonner à l'affection filiale, s'il nous renvoie à l'ouvrage de son père, pour le caractère de saint Jérôme, que lui-même il nous a dépeint d'une manière si différente, p. 25.

prolixes et qu'ils aient un certain penchant à l'interprétation allégorique, on est forcé de reconnaître qu'en réunissant avec soin et en discutant les opinions des autres, en interrogeant scrupuleusement les divers sens et le texte d'un passage, enfin en écartant les difficultés sérieuses, ils ont préparé la voie à leurs successeurs, et fait beaucoup plus que ces derniers ne consentent à l'avouer. Ainsi, le commentaire de Pradus et de Villalpandus sur Ézéchiel, publié à Rome de 1596 à 1604, est encore le grand répertoire où vont puiser tous les scolastes modernes pour expliquer les difficultés de cette prophétie : ce répertoire est regardé par les plus savants d'entre eux comme un « ouvrage rempli d'une érudition variée et très-utile à l'étude de l'antiquité. » (1) Le même écrivain reconnaît après Ernesti que les annotations d'Agelli sur les psaumes, publiées à Rome en 1606, sont l'ouvrage d'un auteur des plus instruits et des plus habiles, lequel réussit particulièrement à expliquer les rapports existant entre la version de la Vulgate et celle d'Alexandrie. (2) De plus grands éloges sont même prodigués par le profond et judicieux Schuttens au jésuite espagnol Pineda, dont les notes sur Job (Madrid 1597) « l'ont, dit-il, aidé dans une grande partie de ses travaux. » Il appelle l'auteur de ces notes « *theologus et litterator eximius, magnus apud suos, apud nos quoque* » (un littérateur et un théologien remarquable, célèbre parmi les anciens et aussi parmi nous). (3) Maldonatus, dans son travail sur les Évangiles, a été loué et recommandé par Ernesti, bien que cette recommandation soit rappelée en termes défavorables par son annotateur Ammon, ainsi qu'on

(1) Rosenmüller, *Ezechielis Vaticinia*, tom. I; Leips. 1826, p. 32.

(2) *Psalms*, tom. I; Leips. 1821, préf. p. 5.

(3) *Liber Jobi cum nova versione et commentario perpetuo*; Lug. Bat. 1737, t. I, préf. p. 11.

pouvait s'y attendre. (1) Lorsqu'on proposa en Allemagne, il y a quelques années, de réimprimer les commentaires de Calmet, la seule annonce d'un tel projet excita les raileries de l'école dite libérale; (2) et cependant un savant très-recommandable m'a assuré qu'il avait comparé les notes de Calmet sur Isaïe avec celles de Lowth, et qu'il avait généralement reconnu que l'évêque anglais se trouvait devancé dans ses plus belles explications par le savant bénédictin. Une autre personne pleine d'instruction m'a désigné des passages très-longes copiés sur Calmet par des annotateurs modernes, et dont ceux-ci n'avaient pas fait le moindre aveu. (3) Mais personne n'a mis sous un plus grand jour la vérité de ces observations que feu mon estimable et excellent ami, le professeur Ackermann, dans son commentaire sur les prophètes du second ordre. 4) Durant tout le cours de cet ouvrage, il a recueilli et cité avec honneur les opinions des anciens théologiens catholiques. Il est satisfaisant de voir ces écrivains, dont il était devenu hors de mode de citer les noms, traités de nouveau avec respect, et il y a quelque chose de presque amusant dans l'espèce de juxtaposition où se trouvent par rapport à eux Rosenmüller et Cornelius-à-Lapide, Oedmann et Figueiro, Horst et de Castro.

Si je me suis égaré dans des digressions aussi longues sur les anciens commentateurs, c'est, vous l'avouerez, que les résultats obtenus ont une relation directe avec mon sujet, et qu'ils concourent, par leurs conclusions, au but général de ces discours : car il vous paraît démontré, je l'es-

(1) *Inst. Jut.*, p. 353.

(2) Si ma mémoire est exacte, il y a un écrit sur ce sujet, je ne sais à quelle place, dans *Eichorn's Allgemeine bibliothek*.

(3) Par exemple, dans Rosenmüller, *Prophetæ minores*; vol. II, Leips. 1813, p. 337 et suiv. Ce passage est tiré presque mot à mot de la préface de Calmet sur Jonas, *Commentaire littéral*; t. VI, p. 893 et suiv. Par. 1726.

(4) *Prophetæ minores, etc.*, p. F. Ackermann; Vienne, 1830.

père, que, dans l'église, on s'est toujours livré à l'étude et à l'application des *herméneutiques*, bien qu'elles ne formassent pas alors l'ensemble régulier d'un système; vous aurez vu aussi que les progrès de cette science ont détruit d'anciennes préventions et vengé la mémoire d'hommes qui avaient droit au respect et à la reconnaissance de tous les Chrétiens.

Je dois maintenant vous entretenir d'une classe d'interprètes tout à fait différents. Passé le milieu du dernier siècle, Semler donna la première impulsion à ce qu'il nommait l'interprétation libérale des Ecritures. L'inspiration divine repoussée, tout miracle présenté comme une allégorie, une vision, une allusion ou un événement naturel revêtu de l'exagération orientale, enfin toute prophétie niée, tels sont les traits caractéristiques qui appartiennent à cette école. Se fondant sur les principes reconnus par toutes les églises réformées, Semler conclut qu'on ne peut exiger d'aucun théologien protestant qu'il ait foi dans l'inspiration divine. (1) Ammon a établi des règles positives pour cette manière impie d'expliquer les miracles; (2) les applications pratiques de ces règles abondent dans les ouvrages d'Eichorn, de Paulus, de Gabler, de Schuster, de Restig et de beaucoup d'autres. Mais c'est principalement sur les progrès de la science herménéutique, dans l'interprétation des prophéties, que je désire vous arrêter quelques instants; car ce sont surtout les prophéties qui rattachent l'ancien Testament aux preuves du Christianisme.

Quiconque est accoutumé, ainsi que vous l'avez été, à entendre parler des prophéties de l'ancien Testament, non-seulement avec respect, mais avec vénération, doit

(1) Dans la préface du *Compendium de Schultens sur les proverbes*, par Vogel; Halle, 1769, p. 5.

(2) *De interpretatione narrationum mirabilium*, N. T. en tête de son Ernesti. Il semble cependant reconnaître quelques miracles, p. 14.

être scandalisé de voir avec quelle audacieuse liberté ces prophéties sont traitées par les écrivains de l'école dont il s'agit. Dewette, par exemple, dans son *Manuel préliminaire*, ne pense pas un instant à faire la plus légère allusion à la croyance qu'une véritable prédiction existe dans les écrits d'Isaïe, ou dans ceux des autres prophètes. La seule différence qu'il trouve entre les prophètes et les *voyants* des nations païennes, c'est que « ceux-ci manquaient de l'esprit de morale et de vérité qui caractérise le monothéisme, esprit qui purifiait et sanctionnait la prophétie hébraïque. (1) » Je ne vous scandaliserai pas davantage en poursuivant l'histoire de cette école déplorable dont les impiétés ont malheureusement prévalu sur le continent à tel point, qu'elles étaient ouvertement enseignées par des professeurs occupant des chaires de théologie dans les universités protestantes, et qu'on les a vues publiées par des hommes qui prenaient le titre de pasteurs de congrégations protestantes. Il nous suffira de remarquer que le défunt professeur Eichhorn a réduit en système la théorie rationnelle de la prophétie, et qu'il a prétendu établir un parallèle complet entre les messagers du vrai Dieu et les devins du paganisme. (2)

Avec de tels principes, nous devons nous attendre à trouver l'interprétation des prophéties étrangement pervertie. Aussi, dans plusieurs commentaires modernes, les prédictions relatives au Messie sont ou entièrement omises, ou attaquées d'une façon systématique. Jahn, écrivain téméraire et d'un jugement qui n'est pas toujours sûr, a néanmoins travaillé à en justifier ou à en expliquer plusieurs; (3) et les prophéties des psaumes ont rencontré

(1) *Zweyte verbesserte auflage*; Berlin, 1822, p. 279.

(2) *Einleitung in das alte Testament*; 4^e éd. Götting, 1824, tom. IV, pag. 45.

(3) *Appendix hermeneut.*; Vienne, 1813.

dans Michaëlis un savant défenseur. (1) Rosenmüller est très-inégal; dans quelques occasions, il prend le parti de nos adversaires, comme au sujet du cinquante-troisième chapitre d'Isaïe, et comme lorsqu'il attaque la vérité de la dernière partie de ce livre. En d'autres occasions, il se montre un savant et habile défenseur du sens prophétique; et je n'ai besoin de citer pour preuve de ceci que ses annotations sur le psaume XLV, et sa dissertation sur la célèbre prédiction d'Isaïe VII. (2)

L'état de dépérissement dans lequel était tombée la science herménautique ne pouvait manquer de produire une réaction qui ramenât à de meilleurs principes. C'est ce qui est déjà arrivé. Quelques ouvrages ont paru, qui, après s'être enrichis de la grande érudition mise en jeu par les adversaires de la religion, ont tiré quelque bien de la masse d'erreurs funestes accumulées par cette étude. Car ils ont amplement démontré que le savoir et l'habileté déployés pour attaquer les divines prophéties pouvaient aisément servir à une meilleure cause, et ne rien perdre de leur éclat, tout en dépouillant ce que leur puissance avait de dangereux. Je citerai seulement l'ouvrage d'Hengstenberg sur les prophéties relatives au Christ; dans cet ouvrage, l'auteur analyse avec une grande pénétration et un véritable savoir l'ensemble des prophéties, et il en démontre l'accomplissement. Il fait très-bien voir que les doctrines sur les souffrances d'un Messie et sur la divinité du Christ ont été prédites dans l'ancien Testament. Il a réuni avec clarté et avec bonheur tout ce que pouvaient lui fournir sur ce sujet les rabbins et les Pères, les écrivains classiques et les orientaux. Il détruit ou écarte habilement les objections adverses, et il développe avec beaucoup de succès

(1) *Critisches collegium*, etc.; Francfort et Gœtt. 1759.

(2) *Jesaja Vatican.*; t. I, p. 292.

et de tact le sens de quelques phrases obscures. (1) Nous pouvons dire avec vérité, qu'entre ses mains, la même science qui autrefois avait paru devoir ruiner la cause de la révélation, devient un des plus efficaces instruments de son triomphe.

Permettez-moi maintenant de vous donner ce que je considère comme un exemple d'application d'un ordre plus élevé, et pardonnez-moi si, pour quelques instants, je m'écarte de la forme simple et commune que j'ai tâché de conserver dans ces discours; le sujet dont il s'agit peut paraître mériter et exiger certainement des recherches plus savantes. Parmi quelques arguments employés par Michaëlis pour rejeter les deux premiers chapitres de l'Évangile de saint Matthieu, il en est un fondé sur la circonstance suivante. Ces chapitres contiennent plusieurs citations de l'ancien Testament précédées de ces formules : « Tout cela fut fait *pour accomplir* ce que le Seigneur avait dit par les prophètes. (2) » « Car *il a été écrit* par le prophète. (3) » « Afin que cette parole que le Seigneur avait dite par le prophète fût *accomplie*. (4) » « Et ainsi *s'accomplit* ce qui avait été dit. (5) » Selon Michaëlis, les textes cités ainsi ne paraissent pas correspondre littéralement à chaque événement auquel ils sont appliqués; et il refuse de les considérer comme de simples citations ou comme des applications, attendu la manière solennelle dont ils sont présentés. Il n'est pas d'exemple, remarque-t-il, d'une phrase aussi formelle que celles citées plus haut, employée pour servir de simple arrangement à un texte. En conséquence, il pense que

(1) *Christologie des alten Test.*, etc.; Berlin, 1829, t. I, p. 1-2. D'autres parties ont été publiées depuis.

(2) Matth. I, 22.

(3) Matth. 2, 5.

(4) Matth. II, 15.

(5) *Introduction au nouveau Testament*, par Michaëlis, t. I, p. 206-214. Traduction de Marsh.

l'écrivain veut dire que les faits qu'il décrit formèrent véritablement l'accomplissement de ces anciennes prophéties. Or, procédant d'après le principe de l'interprétation arbitraire, il pense que les faits dont il s'agit ne peuvent s'entendre de la sorte, et comme un écrivain inspiré n'aurait pu commettre d'erreur, il préfère attribuer ces chapitres à quelque autre, c'est-à-dire à un auteur non inspiré, et cela plutôt que de voir seulement dans les phrases en question une adaptation des textes de l'Écriture aux paroles de l'Évangile. (1)

Voilà l'objection que je désire combattre. Je ne vais point examiner les textes séparément, ni prouver qu'on peut bien les considérer comme applicables aux divers événements de la vie de notre Sauveur; je désire aborder la grande question, et prouver comment les progrès des études orientales viennent arrêter brusquement les rationalistes dans leur course, et comment elles renversent l'argument principal sur lequel ils s'appuyaient pour rejeter les deux importants chapitres de saint Matthieu.

La plupart des commentateurs, catholiques et protestants, s'accordent à penser que certains textes, même présentés comme le dit Michaëlis, peuvent être de simples allégations et n'avoir pas été destinés à établir l'accomplissement littéral et immédiat du fait raconté. Plusieurs écrivains ont pris de grandes peines pour démontrer que même les formes d'expression que j'ai citées ne sont pas incompatibles avec cette idée; et, dans ce dessein, ils se sont principalement servis des écrits des rabbins et des auteurs classiques. Ainsi, Surenhusius a fait un gros volume sur les formes de citation employées par les rabbins, mais il n'a pas produit un seul passage où se trouve

(1) II, *Introduction*, etc., 17.

le mot *accompli*. (1) Le doct. Sykes assure qu'on trouve de semblables expressions à chaque page des livres juifs, mais il ne cite pas un seul exemple. (2) Knapp répète la même assertion, disant : « Que le verbe hébreu et chaldéen *mla*, et les mots chaldéens et rabbiniques *tkn aslin* et *gmr*, signifient *consommer* ou *confirmer* une chose. (3) » Il donne ensuite un exemple du premier mot, tiré des Rois (I, 14), où ce mot signifie seulement : « je *compléterai* vos paroles. » Le professeur Tholuck a rapporté plusieurs exemples tirés des rabbins, pour établir ce dernier sens. Les deux principaux sont ceux-ci : « Celui qui mange et boit, et qui prie ensuite, *il est écrit de lui* : Tu m'as rejeté derrière ton dos. » « Depuis que le *shamir* (animal fabuleux) a détruit le temple, la source de la grâce divine et des hommes pieux est tarie, *selon qu'il est écrit*. » Ps. xii, 2.) A ces deux exemples, il ajoute un passage tiré de la chronique de Barhebræus, écrivain syriaque d'une époque beaucoup plus rapprochée. Ce passage dit simplement : « Ils ont vu la colère *dont le prophète dit* : Je supporterai la colère du Seigneur, parce que j'ai péché. (4) » Mots dont toute la force se réduit à cette phrase : « Ils ont vu la colère du Seigneur. » M Sharpe et d'autres ont cité quelques fragments des classiques grecs ; mais ces fragments sont loin d'atteindre à ce qu'il y a de

(1) B. Amsterd. 1713.

(2) *Vérité de la religion chrétienne*; Lond. 1725, p. 206-296.

(3) Georgii Christ. Knapp., *Scripta varii argumenti, etc.*; 2^e éd. Halle, 1823, t. II, p. 523.

(4) *Commentar zu dem Evang. Johannis*; Hamb. 1827, p. 68. Il y a quelques années, ce savant professeur me demanda si, dans mes lectures, j'avais rencontré dans les écrivains syriaques des passages propres à écarter ces difficultés et à éclaircir les phrases en question. Je lui désignai les exemples donnés dans le texte; et sur sa demande, je lui en donnai une copie, en lui permettant de s'en servir. Il est donc possible qu'ils aient paru dans quelque ouvrage allemand que je ne connais pas; et c'est pourquoi je crois convenable de faire mention de cette circonstance, de peur qu'on ne me soupçonne d'avoir profité moi-même du travail de quelque autre personne.

précis et de formel dans les versets du nouveaux Testament. (1) Et après tout, l'observation de Michaëlis est juste, quand il dit que pas un des fragments n'égale en force ces paroles : « Et ainsi fut accompli ce qui avait été dit par le prophète ; » donc la question faite par son annotateur reste sans réponse : « Cette expression était-elle usitée en ce sens par les rabbins ? (2)

Il est cependant un exemple qui semble pouvoir échapper à la même censure. C'est un passage cité par Wetstein et pris dans l'abrégé de la vie de saint Ephrem ; ouvrage qui fait partie de la *Bibliotheca orientalis* d'Assemani. Dans ce passage, un ange parlait ainsi au saint : « Prends-garde, de peur que *sur toi ne s'accomplisse ce qui est écrit* : Ephraïm est une génisse, etc. (3) » Cet exemple, cependant, ne parut pas satisfaisant à Michaëlis, sans doute parce qu'il n'était pas appuyé d'autres preuves, et à cause de sa forme admonitoire. (4)

On peut ainsi considérer la lice comme ouverte, et comme digne d'occuper l'attention des savants ; et quoiqu'on puisse m'accuser de présomption, je crois pouvoir résoudre la difficulté en suivant simplement la marche que j'ai tâché d'indiquer dans ces discours, c'est-à-dire en continuant de pénétrer autant qu'il se pourra dans l'étude qui a suscité cette difficulté même. Avant de commencer, je n'ai pas besoin sans doute de poser en principe que je ne reconnais aucune solidité aux arguments de Michaëlis, et que je ne prétends pas admettre que les citations des premiers chapitres de saint Matthieu ne puissent être reconnues entièrement applicables aux événements que l'évangéliste raconte. Il y a beaucoup à dire sur ces

(1) Ap. Horne, *Introduction*, t. II, p. 444, note.

(2) Notes sur Michaëlis, t. I, p. 214.

(3) Assem. *Bibl. orient.*, I, 35.

(4) *Ib.* II, 214.

divers points; mais je veux laisser de côté la longue investigation qu'ils exigeraient. Je prendrai simplement la question où l'a prise mon adversaire; mon intention est de prouver que, même en lui accordant tout ce qu'il avance, il n'a aucune raison pour rejeter cette partie de l'Ecriture, ou pour nier que celui qui l'a écrite ait été inspiré. En un mot je me propose de démontrer que, si les textes en question ne peuvent s'appliquer à certains événements, à moins d'une adaptation particulière, les phrases qui leur servent d'introduction se prêtent facilement à cette explication, et détruisent ainsi l'argument qu'on tire de leur propre force. Je vous ferai voir, par des exemples tirés des plus anciens écrivains syriaques, qu'on se servait en Orient d'expressions semblables pour appliquer les phrases de l'Ecriture à des individus auxquels ces mêmes écrivains ne pouvaient assurément croire qu'elles fissent allusion dans l'origine.

I L'expression *être accompli* s'y trouve employée sous une forme déclarative, et non pas seulement comme dans l'exemple donné par Wetstein. Dans une vie de saint Ephrem, plus détaillée que celle qu'a citée ce dernier, nous trouvons ce passage remarquable : « *Et en lui fut accompli* ce qui avait été dit de Paul à Ananias : Il est pour moi un vase d'élection. (1) » L'auteur parle là de saint Ephrem, et il fait entendre clairement que les paroles qu'il lui applique avaient été réellement dites d'un autre individu. Mais le saint lui-même, l'écrivain le plus ancien dans la langue syriaque, emploie la même phrase d'une manière encore plus remarquable; car il parle ainsi d'Aristote : *En lui fut accompli* ce qui avait été dit du sage Salomon : Que de tous ceux qui ont existé

(1) Saint Ephrem, *Oper.*, tom. III, p. 24.

avant ou après, il n'y en a pas un qui l'ait égalé en sagesse. (1) »

II L'expression, *selon qu'il est écrit*, ou *suivant ce que dit le prophète*, (2) est employée précisément de la même manière. Il est clair que saint Ephrem ne s'en sert que pour faire l'application d'un texte de l'Écriture : « Ceux qui sont dans l'erreur ont pris en haine la source de tout secours, *ainsi qu'il est écrit* : Le Seigneur s'est éveillé comme quelqu'un qui dormait. (3) » Pour comprendre la force de cette application, il faut lire le passage entier. Je passe sur quelques exemples moins décisifs, et je continue. (4)

III La plus énergique même de toutes les expressions de ce genre, *c'est celui-ci dont il est écrit*, est employée avec la même liberté par les écrivains orientaux des premiers temps. Dans les actes de saint Ephraïm, que j'ai cités plus d'une fois, elle reçoit une application semblable. Par exemple, en parlant du saint, « *C'est celui-ci dont notre Sauveur a dit* : Je suis venu pour apporter le feu sur la terre. (5) » Dans un autre endroit, le même passage lui est appliqué par saint Basile en termes encore plus positifs. (6)

(1) *Serm.* I, tom. II, p. 317.

(2) *Matth.* II, p. 6.

(3) *Serm.* 33, *adv. Hæres.*, t. II, p. 513. — Je ferai observer à ceux qui sont versés dans la langue syriaque, que la version latine traduit le mot *aelt* par *amentes*; tandis que, dans tout le cours de ces sermons il signifie *ceux qui errent*; ou *hérétiques*, cf., p. 526, 527, 559, etc. Par ce mot saint Éphrem semble vouloir désigner les manichéens.

(4) Tel que le passage qui se trouve dans saint Éphrem, p. 25, où cependant il n'est cité qu'un précepte de morale qui ne se trouve pas dans la Bible, t. II, p. 487, où cette formule, *ainsi qu'il est écrit*, précède une citation.

(5) *Pag.* 38.

(6) *Pag.* 48. Il dit expressément : « *C'est celui-ci dont notre Sauveur a dit, etc.* » Tandis que dans l'autre texte, les mots soulignés ici sont sous-entendus. Assemani, traducteur de cette vie, rend la phrase par : « *Propterea ipsi accommodatum tibi illa Domini verba, etc.* »

Pour confirmer plus amplement ces exemples, je vous ferai observer que les Arabes, lorsqu'ils citent leur livre sacré, le Koran, en font application de cette manière à des événements passés. Je vous donnerai un ou deux de ces exemples entre tous ceux que j'ai remarqués. Dans une lettre d'Amelic-Alaschrâf-Barsebai à Mirza-Shahrockh, fils de Timur, publiée par de Sacy, nous trouvons ces mots : « Si le Très-Haut l'eût voulu, assurément nous n'aurions pu l'emporter sur vous; mais *il nous a promis la victoire* lorsqu'il a dit, dans le saint livre de Dieu : Alors nous vous avons donné l'avantage sur eux. (1) » Paroles qui étaient clairement dites d'une personne tout à fait différente. L'exemple suivant nous rapproche encore plus des phrases en question : « Nous ressemblons au prophète, *quand il dit* : Jamais prophète n'a souffert ce que je souffre. (2) »

Je crains que ces recherches n'aient été fatigantes pour beaucoup d'entre vous. S'il en est ainsi, je vous prie de considérer combien l'objet doit en paraître important ; car elles sont faites dans le but d'arracher aux mains de savants téméraires un prétendu argument dont ils s'arment pour rejeter deux des plus beaux et des plus importants chapitres de l'histoire évangélique ; elles servent, de plus, à prouver combien, en approfondissant avec zèle et persévérance une étude quelconque, on est certain d'atteindre à une supériorité suffisante pour renverser toutes les difficultés élevées par ceux qui n'en sont encore qu'aux degrés inférieurs de cette même étude.

Quelques mêlés que puissent paraître les sujets que j'ai traités, ils ont offert, je l'espère, un assez grand nombre de

(1) De Sacy, *Chrestomathie arabe*, 1^{re} éd. text. arab., p. 256, vers, tom. II, p. 325.

(2) Humbert. *Anthologie arabe*. Paris, 1819, p. 112.

preuves en faveur de l'objet de ces discours. Nous avons vu chacune des branches qui composent l'étude directe de la Bible accomplir son progrès naturel, et chaque exemple nous a montré que la conséquence immédiate de ce progrès a été l'anéantissement des préventions, la réfutation des objections et la confirmation de la vérité. J'ajouterai que tout homme qui fera lui-même l'application pratique des remarques diverses que j'ai réunies dans ce discours se convaincra que, même dans ces étroites limites, elles ont une égale puissance de développement et une vertu non moins efficace pour le salut. L'expérience m'a depuis longtemps démontré que tout texte produit par les catholiques pour défendre celles de leurs doctrines qu'ont attaquées les protestants supportera sans peine les sévères épreuves auxquelles la science moderne veut absolument soumettre tout passage qui donne lieu à une contestation. Ce point, toutefois, est du ressort de la théologie dogmatique ou polémique, et ne doit point, par conséquent, être traité ici.

L'étude de la parole de Dieu et la méditation des vérités qu'elle contient est assurément notre plus noble occupation; mais quand cette étude est dirigée par des principes rigoureux et assistée par de profondes recherches, on trouve qu'elle réunit aux jouissances intellectuelles du mathématicien les extases du poète, et qu'elle ouvre toujours de nouvelles sources d'édification et de délices. J'espère vous mettre sur la voie de quelques-unes dans mon prochain discours.



ONZIÈME DISCOURS.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉTUDES PROFANES.

REMARQUES préliminaires. — Explications de certains passages particuliers. — Recueils des idées et des coutumes de l'Orient d'après les voyageurs. — Nature progressive de ces explications prouvée par la Genèse, XLIV, p. 5-15. Difficultés élevées par quelques écrivains; preuves fournies par des auteurs plus récents. — Luc, II, 4, supposé n'être conforme à aucune loi connue parmi les anciens; difficultés écartées par un passage d'un auteur oriental. Éclaircissements géographiques donnés depuis peu par MM. Burton et Wilkinson. — Philosophie de l'Asie. Remarques générales sur la confirmation qu'elle donne des principes fondamentaux de la foi chrétienne, par l'unité de ses conclusions dans les divers pays. — De la philosophie orientale. Son influence sur les doctrines juives; phrases de l'Écriture expliquées par Bendsten. — Doctrines du sabéisme; leur utilité pour expliquer quelques parties du nouveau Testament. — Opinions des Samaritains reconnues depuis peu; et, par leur moyen, explication d'une difficulté qui se trouve dans Jean, IV. — École chinoise de Laotseu; sa doctrine de la trinité tirée probablement des doctrines juives. — Philosophie indienne; excessive antiquité qu'on lui attribue. Opinions des modernes; Colebrooke, les Windischmann, Ritter. Antiquité supposée de l'Ezour-Vedam; cet ouvrage reconnu comme moderne. — Recherches historiques. Sérieuse difficulté historique dans Isaïe, XXXIX, écartée par un fragment de Bérose nouvellement découvert. — Attaques dirigées contre l'origine des cérémonies chrétiennes d'après leur ressemblance avec le culte lamaïque. Découverte de l'origine moderne de ce système, d'après des écrits orientaux.

Dans mon dernier discours, j'ai traité des éclaircissements qui ont pour objet soit la lettre, soit le sens du

texte sacré. Les études orientales doivent certainement nous en fournir beaucoup d'un ordre différent, se rapportant à ceux que nous ont procurés les autres sciences. En effet, il n'est aucune branche de littérature qui soit aussi riche en preuves et en témoignages sur la Bible que ces études auxquelles j'ai donné le titre de *Littérature profane orientale*. L'épithète *profane* est malheureusement équivoque, et je souhaiterais que nous en eussions une autre à y substituer. Appliquée à des études qui ne se rattachent pas essentiellement à des sujets sacrés, elle semble presque éveiller une idée de reproche. Comme on l'emploie souvent pour exprimer non-seulement l'absence d'un caractère particulièrement sacré, mais en outre un manque absolu de sainteté ; comme on l'emploie aussi pour exprimer la culpabilité de certains actes qui, en d'autres cas, seraient indifférents, elle a par malheur la même force pour quelques esprits quand on l'applique aux études littéraires. Parmi les erreurs de la pensée qui sont nées de l'emploi de mots équivoques, il en est peu qui soient plus nuisibles et cependant plus communes que celle-là. Dans le discours qui me servira de conclusion, j'aurai peut-être occasion de signaler l'opposition que certains hommes ont élevée en tous temps contre les progrès de la science purement humaine ; mais en ce moment je me contenterai de faire observer que ce sont les épithètes par lesquelles on distingue cette science des études plus sacrées, qui ont principalement conduit les esprits faibles à une détermination si téméraire. Les mots de science *séculaire*, de science *humaine*, ou même de science *profane*, ont réellement suggéré et encouragé l'horreur que de tels hommes ont ressentie et témoignée pour toute autre étude que celle de la théologie.

Ces expressions néanmoins sont purement relatives, et on ne les a formulées avec cette force que pour exalter la

théologie, qui surpasse nécessairement toutes les autres sciences, de même que toute chose dirigée vers l'esprit et vers les intérêts immatériels doit surpasser tout ce qui n'est que d'origine terrestre. Mais la sagesse et la science, partout où on les trouve, sont des dons de Dieu et les fruits du libre exercice des facultés qu'il nous a données. Comme les Chrétiens des premiers siècles ne se faisaient point scrupule de représenter sur leurs monuments les plus sacrés les images des hommes dont la science ou les ingénieux écrits avaient été la gloire du monde, même dans les temps du paganisme, ainsi nous pouvons considérer le savoir de pareils hommes comme digne d'obtenir une place parmi les noms célèbres qui ont illustré la sainte religion à laquelle ces monuments furent consacrés.

Ainsi, en même temps que je considère de telles études comme méritant notre attention, rassuré par les observations que je viens de faire, je n'éprouve aucun scrupule à comprendre dans le domaine de la littérature profane les témoignages que peuvent m'offrir sur l'Écriture-Sainte les écrivains orientaux du caractère le plus vénérable et de l'esprit le plus porté vers les méditations pieuses. Car je n'emploie l'épithète de profane que comme le signe conventionnel d'un ordre de science qui se distingue d'autres sciences bien plus utiles et plus recommandables.

Je diviserai en trois parties le sujet de notre réunion de ce matin; premièrement, je traiterai des témoignages particuliers que l'archéologie peut recueillir en Orient; ensuite, je ferai voir par quelques exemples les nouvelles armes que nos progrès dans la philosophie asiatique nous ont fournies pour la défense de la religion; enfin je tâcherai de montrer, par un ou deux exemples choisis, l'usage qu'on peut faire des documents historiques de l'Orient.

Les matières qui forment la première de ces divisions ont joui longtemps et avec justice d'une grande popularité

dans ce pays. Aucune nation n'a envoyé autant de hardis voyageurs que la nôtre pour explorer l'Orient ; et il était naturel de penser qu'elle voudrait diriger l'application qui sera faite du résultat de ces recherches, devenues une partie de sa littérature, à la démonstration de l'authenticité de l'Écriture-Sainte. Aussi, nous avons été presque inondés par les relations des voyageurs sur les mœurs, les coutumes et les opinions de l'Asie, triple classe de renseignements susceptibles de jeter quelque lumière sur les récits de la Bible. Souvent les exemples que l'on y donne en suivant l'ordre des livres et des chapitres de l'Écriture sont tout à fait inutiles, quelquefois insuffisants ; dans tous les cas, ils ne possèdent pas la valeur des traités systématiques qui ont été faits sur les antiquités de l'Écriture ; car dans ces traités, les résultats sont mis en ordre et comparés avec tous les passages avec lesquels ils semblent en rapport. Il n'est guère nécessaire de remarquer que, quel que soit l'avantage que de telles compilations puissent procurer à la religion et à son divin livre, cet avantage porte nécessairement un caractère progressif. La mine est inépuisable ; tout voyageur réussit à découvrir quelque relation encore ignorée entre les anciens et les modernes habitants de l'Asie, et à chaque édition nouvelle, les ouvrages dont j'ai parlé s'accroissent et augmentent le nombre de leurs volumes. Les *Coutumes et littérature orientales* de Burder, traduites en allemand par Rosenmüller, reçurent de ce dernier de grandes et précieuses additions, qui, à leur tour, ont été traduites et jointes à l'ouvrage original. Je crois qu'il me faudrait ajouter au nombre de mes discours, si je voulais vous montrer tout ce que j'ai pu recueillir encore dans le champ de cette littérature, après l'abondante moisson qu'y avaient faite mes prédécesseurs. Le comité de traduction orientale avait bien raison de dire que « l'Écriture-Sainte abonde en expressions et en al-

lusion à des coutumes fort souvent mal comprises en Europe, qui néanmoins sont encore usitées en Orient », et que l'on pouvait espérer de nouvelles lumières de la publication d'autres auteurs orientaux. (1)

Je choisirai presque au hasard un exemple qui pourrait suffire pour prouver le caractère progressif de ces recherches.

Dans la Genèse (xliv, 5-15), il est parlé d'une coupe dont Joseph se servait pour ses prédictions. Ainsi conservant le déguisement qu'il avait jugé convenable de prendre, il envoie dire à ses frères : « La coupe que vous avez dérobée est celle en laquelle boit mon seigneur, et en laquelle il a coutume de prédire.... Et il leur dit lui-même : Pourquoi faisiez-vous cela ? Ne savez-vous pas que personne ne m'égale dans la science de la divination ? » Or, ce passage donna lieu autrefois à une objection si sérieuse, que des critiques très-habiles proposèrent un changement dans le texte ou dans la traduction ; car on supposait qu'il y était fait allusion à une coutume qui n'avait aucun exemple dans les auteurs anciens. « Qui a jamais entendu parler, s'écrie Houbigant, d'augures obtenus par le moyen d'une coupe ? (2) » Aurivillius va plus loin encore : « Je reconnais, dit-il, qu'une telle interprétation pourrait être probable, si l'on pouvait prouver, par le témoignage de quelque historien digne de foi, que les Egyptiens alors, ou à une époque plus avancée, ont employé ce mode de divination. » (3) Burder, dans la première édition de ses *Coutumes orientales*, a fait connaître deux manières de prédire au moyen d'une coupe, tirées par Saurin de Julius Serenus et de Cornelius Agrippa. (4) Mais ni l'une ni l'autre ne s'applique

(1) *Report* ; Lond. 1829, p. 7.

(2) *Note in loc.*

(3) *Dissertationes ad sacras Litteras, etc.* Gotting. et Leips. 1790, p. 273

(4) *Coutumes orientales* ; Lond. 1807, t. I, p. 25.

très-bien au passage en question. Le baron Sylvestre de Sacy fut le premier qui signala l'existence de cette même pratique en Egypte dans les temps modernes, d'après un incident raconté dans les voyages de Norden. Par une singulière coïncidence, Baram Cashef, en s'adressant aux voyageurs, dit qu'il a consulté sa coupe, et qu'il a découvert qu'ils sont des espions venus pour savoir de quelle manière le pays peut être plus aisément envahi et subjugué. (1) Ainsi se trouve remplie la condition dont Aurivillius, il y a environ un demi-siècle, déclarait devoir se contenter pour accepter le sens donné maintenant au texte. Dans le numéro du mois d'août 1833, de la *Revue des Deux-Mondes*, un exemple très-curieux et bien attesté fut produit sur l'usage de la coupe divinatoire; ceux qui le racontaient en avaient été les témoins en Égypte, ainsi que plusieurs voyageurs anglais; il porte un caractère des plus extraordinaires et des plus mystérieux.

Bien loin, au reste, qu'il soit aujourd'hui difficile de trouver un des exemples de cette coutume en Égypte, nous pouvons dire qu'aucune espèce de divination n'est plus commune dans tout l'Orient. Dans un ouvrage chinois écrit en 1792, et qui contient une description du royaume du Thibet, au nombre des moyens divinatoires usités dans ce pays, on cite le suivant : « Quelquefois ils regardent dans une jatte d'eau, et y voient ce qui doit arriver. (2) » Les persans aussi semblent avoir considéré la coupe comme le principal instrument dans les augures; leurs poètes font constamment allusion à la fable d'une célèbre coupe divinatoire, qui, dans l'origine, avait été la propriété du demi-dieu Dshemshid, lequel l'avait

(1) *Chrestomathie arabe*; Paris, 1806, t. II, p. 513.

(2) « Quelquefois ils regardent dans une jatte d'eau, et y voient ce qui doit arriver. » *Nouveau Journal asiatique*; oct. 1829, p. 261.

découverte dans les fondations d'Estakhar; de ses mains elle était arrivée jusque dans celles de Salomon et d'Alexandre; elle avait été la cause de leurs succès et de leur gloire. Guignaut ajoute le nom de Joseph à la liste de ceux qui l'ont possédée; mais je ne sais sur quelle autorité il se fonde. (1) Tous ces exemples supposent que l'augure se tire de l'inspection de la coupe; il y en a d'ailleurs d'autre sorte. En cela, mon autorité est saint Ephrem, le plus ancien des Pères syriaques: il nous dit qu'on tirait des oracles des coupes en les frappant et en prêtant une oreille attentive au son qu'elles rendaient. (2) Nous avons ainsi un nombre toujours plus considérable d'explications à propos d'un passage qui, il y a quelques années, était considéré comme inadmissible, parce qu'il n'était soutenu par aucun autre.

Après avoir tiré ce dernier exemple d'une branche de la littérature orientale trop négligée aujourd'hui, je ne puis m'empêcher d'aller y chercher encore l'explication d'une difficulté qui, je le crois, n'a pas été levée jusqu'à présent. Il est dit dans Lue (11, 4), que Joseph fut obligé d'aller à Bethléem, la cité de David pour y être inscrit et taxé, avec la vierge son épouse, à l'occasion d'un recensement général de la population. C'était évidemment une obligation, et néanmoins on ne voit aucun autre exemple d'une telle pratique. Lardner, en proposant cette difficulté, suggère une solution tirée d'Ulpian; cet auteur nous dit que chacun devait être inscrit aux lieux où il possédait des biens. « Quoique Joseph, dit-il, ne fût pas riche, il pouvait cependant avoir quelque petit héritage à Bethléem, ou près de là. (3) » Il n'était pourtant pas satisfait lui-même de cette réponse; parce que, ainsi qu'il en fait l'observa-

(1) Sur Creuzer, t. I, part. 1, p. 312.

(2) *Opera omnia*, t. I, syr. et lat. Rome, 1737, p. 100.

(3) *Œuvres de Lardner*; Lond. 1827, t. 1, p. 281.

tion, si Joseph eût possédé en cet endroit quelque terre, (*ager* est le mot employé par Ulpian), une maison y aurait probablement été attachée, ou du moins, le tenancier de cette terre l'aurait reçu sous son toit. De plus, la raison donnée de ceci par l'Evangile est « *qu'il était de la maison et de la famille de David.* » Sur quoi Lardner avance, en outre, que c'était la coutume parmi les Juifs d'être enregistrés par tribus et par familles; mais il ne pouvait y avoir aucune nécessité d'observer cette méthode gênante, et on ne voit pas non plus qu'un tel usage ait jamais existé. Le fait est pourtant que nous trouvons un exemple de cette même pratique dans le même pays, et cela longtemps après. Dionysius, dans sa chronique, (1) nous dit que Abdalmelic fit un dénombrement des Syriens en 1692; qu'à cette occasion il publia un décret formel, ordonnant que chaque individu se rendrait dans son pays, dans sa ville et dans la maison de son père, afin d'y être enregistré; qu'il donnerait son nom et celui de ses parents, avec le compte de ses vignes, de ses plantations d'olivier, de ses troupeaux, de ses enfants, enfin de tout ce qu'il possédait. « Ce fut, ajoute-t-il, le premier dénombrement fait par les Arabes en Syrie. » Cette seule preuve est suffisante pour ôter toute apparence de singularité à la circonstance rapportée dans l'Evangile, et il devient inutile d'y assigner une raison.

Je ne puis guère donner de motif pour justifier la préférence que j'accorde à ces exemples sur tant d'autres, qui auraient également prouvé que cette branche des études orientales, la recherche des coutumes et de l'état physique et moral de l'Orient, ne cessera, tant qu'on en poursuivra le développement, de résoudre les difficultés et de jeter de nouvelles clartés sur les écrits de l'Ecriture.

Pour en finir avec cette partie de mon sujet, je parlerai

(1) Assemani. *Biblioth. orientalis*, t. II, p. 104.

des connaissances obtenues en dernier lieu relativement à la géographie de l'Écriture, et que l'on doit aux découvertes faites dans la littérature égyptienne. Ainsi, M. Burton nous a fait connaître la ville de Zoan des Nombres (xiii, 22) et d'Ézéchiél, (xxx, 14) dont il a découvert et publié le nom hiéroglyphique. (1) M. Wilkinson a, de la même manière, éclairci la discussion qui s'était élevée sur No-Ammon, ou No-de-Nahum, (iii, 8,) Jérémie (xlvii, 25) et Ézéchiél (*ibid.*); car, il a prouvé que c'est le nom égyptien mis pour Thébaidé. (2) La version des Septante l'a traduit par Diospolis, ancien nom de Thèbes parmi les Grecs. En effet, Champollion suppose que le nom de Thèbes ou Thebæ est le mot égyptien *Tapé*, qui signifie *tête* ou *capitale*, dans le dialecte Thébain. Le mot hébreu *No-Ammon* est purement égyptien et signifie *la possession* ou *portion* du dieu *Ammon*, comme le traduit aussi la même version מִן אֲמוֹן. (Nah. iii, 8.) (3)

Il ne faut pas croire que la branche des recherches bibliques, sur laquelle je me suis étendu si longuement, ait été entièrement abandonnée aux mains d'écrivains plus littérateurs que savants, tels que ceux dont j'ai déjà parlé. Au contraire, l'histoire naturelle de l'Orient a été, depuis le temps de Bochart et de Celsius, étudiée à fond et avec un succès surprenant, par Sedman et Forskal; Braun et Schroder ont jeté de vives lumières sur les mœurs et sur les coutumes des Juifs. Nous avons même de Bynæus un volume rempli des plus curieuses recherches, *de calceis Hebræorum*, sur les chaussures des Hébreux. Mais passons à des sujets plus importants.

(1) *Excerpta hieroglyph.*, n° IV.

(2) Communiqué par sir W. Gell, dans le *Bulletin de l'Inst. de corresp. archéol.*; Rome, 1829, n° IX, p. 104-106.

(3) *Biblische geog.*, von E. F. K., Rosenmüller; Leips., 1828.

La philosophie de l'Orient peut être considérée sous divers points de vue ; et , sous chacun d'eux , faire jaillir des clartés différentes sur les vérités sacrées. Nous pouvons simplement voir dans la philosophie des différentes nations une manifestation caractéristique de leur esprit , ou la marque distinctive qui est aux opérations de leur intelligence ce que les traits extérieurs sont à leurs passions caractéristiques. Toute philosophie nationale doit nécessairement porter l'empreinte du système particulier de pensée que la nature , ou les institutions sociales , ou quelque autre cause agissante a donnée à l'esprit d'un peuple ; elle sera mystique ou purement logique , profonde ou à la portée de tous , abstraite ou pratique , selon la tournure d'esprit qui prévaudra parmi ce peuple. La philosophie expérimentale que nous devons à Bacon est le type fidèle de l'habitude de pensée qui distingue le caractère anglais , depuis les plus hautes méditations de nos sages , jusqu'au raisonnement pratique de nos paysans. Le mysticisme abstrait , contemplatif et à demi-rêveur de l'Hindou , est également l'expression naturelle de son calme et de son indifférence ordinaire ; c'est le produit de ces brillantes et profondes pensées qui doivent naître dans l'esprit de quiconque s'assied et médite sur les bords des fleuves majestueux de l'Inde. Partout où il y a plusieurs sectes de philosophie , nous pouvons être sûrs d'en rencontrer beaucoup qui professent des doctrines étrangères et bien souvent contradictoires. De là proviennent ces contrastes que nous remarquons dans les meilleurs philosophes grecs , et cette admission de hautes vérités jointe à l'insuffisance de preuves à l'appui qui se rencontre dans leur plus sublime écrivain.

Pour nous , voyant tous les systèmes philosophiques de chaque nation , quoique entièrement distincts dans leur caractère et dans leurs formules de raisonnement , arriver aux mêmes conséquences sur toutes les grandes questions

d'un intérêt moral pour l'humanité, nous sommes amenés à conclure, ou qu'une tradition primitive, une doctrine commune à toute l'espèce humaine, et par conséquent, donnée dès le commencement, est descendue jusqu'à nous par ces nombreux canaux, ou bien que ces doctrines sont si essentiellement, si naturellement vraies, que l'esprit humain, sous toutes les formes possibles, les découvre et les embrasse. Les anciens philosophes ont dit que toute croyance confirmée par le consentement unanime du genre humain devait être juste; et ils démontrèrent ainsi la vérité de plusieurs doctrines importantes et salutaires. Grâce à l'étude approfondie de la philosophie de plusieurs nations, nous avons fait faire un pas immense à la force de ce raisonnement; car nous pouvons dire maintenant d'après quels principes ont été adoptées ces doctrines. Si nous eussions rencontré un système qui niât l'immortalité future de l'âme humaine, en s'appuyant sur une méthode de logique tout à fait indépendante d'un enseignement étranger, c'eût été pour nous, sans doute, une difficulté de quelque valeur à surmonter. Mais quand nous voyons le mysticisme des Indiens arriver à la même conclusion que le raisonnement synthétique des Grecs, nous devons être certains que la conclusion est juste. Dans les fragments que le Col. Wilks a traduits de l'*Akhlak-e-Naseri*, ouvrage persan, sur l'âme, toutes les questions relatives à cette noble partie de l'homme sont traitées avec une merveilleuse pénétration, et quoique, d'après quelques ressemblances avec la philosophie grecque, le traducteur pense que ce raisonnement lui soit emprunté, (1) il me semble que le tour de la pensée et la forme de l'argumentation décèlent un caractère positivement original.

(1) *Transactions de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, t. I, p. 514 et suiv.; Lond. 1827.

C'est ainsi que nos convictions ont acquis une force nouvelle, sur des points de croyance de la plus impérieuse nécessité, puisqu'ils sont la base du Christianisme; mais il existe divers systèmes de philosophie asiatique, qui ont un rapport direct avec les saintes Écritures, à cause des attaques ou des allusions qu'ils renferment; une fois connus, il peuvent jeter un grand jour sur certains passages.

Le principal de ces systèmes est celui que l'on connaît généralement sous le nom de philosophie orientale. Il se compose surtout de ces dogmes mystérieux qui formaient la base de l'ancienne religion des Perses, et d'où sortirent les premières sectes du Christianisme : la croyance en deux pouvoirs opposés qui se combattent, le bien et le mal; la croyance aux émanations, principes intermédiaires entre la nature divine et la nature terrestre; et conséquemment l'emploi de termes mystiques et secrets, exprimant les rapports cachés qui existent entre ces différents ordres d'êtres créés et incréés. Cette philosophie pénétra dans tout l'Orient. On ne peut douter que son influence ne se soit répandue parmi les Juifs au temps de la venue de notre Sauveur, et que surtout la secte des pharisiens n'en ait en grande partie suivi les doctrines mystérieuses. Elle pénétra en Grèce, laissa de profondes empreintes sur les systèmes philosophiques de Pythagore et de Platon, et agit sur le peuple à travers le voile épais des mystères sacrés. Dans plusieurs de ces doctrines, elle approchait tant de la vérité, que les écrivains inspirés se laissèrent aller à prendre quelques-unes de ses expressions, pour exposer leurs propres doctrines. De là vient, que connaissant mieux ce système de philosophie, grâce au plus grand degré d'attention dont il a été l'objet de notre part, nous l'avons fait servir à confirmer et à expliquer plusieurs phrases et passages autrefois obscurs. Par exemple, quand

Nicodème ne comprenait pas ou feignait de ne pas comprendre l'expression de notre Seigneur, « qu'il fallait naître de nouveau, » nous serions peut-être portés à croire que le reproche suivant est sévère, et la forme un peu dure : « Vous êtes docteur en Israël, et vous ignorez ces choses. (1) » Mais quand nous découvrons que l'expression *naître de nouveau* était la figure ordinaire par laquelle les Pharisiens exprimaient eux-mêmes, dans leur langage mystique, l'action de devenir prosélyte, que la phrase appartient à cette philosophie et qu'elle est employée par les Brahmes, en parlant de ceux qui embrassent leur religion; (2) nous voyons sur le champ comment une façon de s'exprimer aussi obscure devait être parfaitement comprise par la personne à laquelle elle s'adressait. Bendsten a soigneusement recueilli les inscriptions anciennes qui contiennent des allusions mystiques tirées de cette philosophie occulte, et il s'en est servi pour expliquer les phrases du nouveau Testament. (3) Il suffit de dire que ces expressions, telles que *lumière* et *ténèbres*, la *chair* et *l'esprit*, et que les mots de *vaisseau* ou *tabernacle* de l'âme, en parlant du corps, images si magnifiquement employées pour exposer les doctrines les plus pures du Christianisme, toutes ces expressions, dis-je, ont été reconnues pour appartenir à cette philosophie, et ont ainsi perdu l'obscurité qu'on avait coutume de leur reprocher.

Arrivons à une secte particulière, ou modification de ce système. On a obtenu de curieux éclaircissements sur un passage difficile du nouveau Testament, par la découverte d'une secte de gnostiques encore existante, mais sur laquelle

(1) Jo. III, 3.

(2) Voyez les discours de l'auteur sur la Présence réelle; Lond. 1836, p. 95. Voyez Windischmann, *Philosophie*, etc., p. 558.

(3) Dans les *Miscellanæ Hafnensia*, t. 1, Copenh. 1816, p. 20.

on n'avait que peu ou point de notions jusqu'à la fin du dernier siècle ; ce fut un petit traité, peu connu, publié il y a environ cent ans, par le P. Ignace, de la compagnie de Jésus, envoyé en Asie comme missionnaire, qui révéla, pour la première fois à l'Europe l'existence d'une secte semi-chrétienne, établie principalement dans le voisinage de Bassora ; elle descendait évidemment des anciens gnostiques, mais elle professait une vénération particulière pour saint Jean-Baptiste. (1) On appelle ces sectaires nazaréens, sabéens, mendéens, ou disciples de Jean ; ce dernier nom est celui qu'ils se donnent. Il ne manque pas de preuves pour démontrer qu'ils ont existé dès les premiers siècles et toute leur croyance est fondée sur la philosophie orientale, c'est-à-dire sur le système des émanations. Le professeur Norberg fut le premier qui donna des détails plus amples à leur égard, en publiant, il y a peu d'années, leur livre sacré, le *Codex Adam* ou *Codex nazaræus*. (2) Ce livre est écrit dans un caractère particulier et dans un dialecte syriaque très-corrompu ; il est extrêmement difficile à comprendre. Quant à leur livre principal, que Norberg désirait tant voir publié, il est encore inédit ; c'est un immense rouleau, couvert de figures curieuses, et qu'ils appellent leur *Divan*. La copie originale existe au musée de la Propagande ; j'en ai fait faire deux *fac-simile* : l'un d'eux est en ma possession, et je l'ai apporté afin que vous puissiez l'examiner ; j'ai déposé l'autre à la bibliothèque de la société royale asiatique de Londres.

On savait bien que saint Jean, dans ses écrits, attaquait ouvertement les sectes gnostiques, principalement celles connues sous le nom d'Ebionites et de Cérinthiens. Cette

(1) Ignatius a Jesu, *Narratio originis et errorum Christianorum*, S. Johannis.

(2) *Codex Nazaræus liber Adami appellatus*, t. I. Hafnive, sans date.

circonstance expliquait plusieurs passages qui autrement eussent été obscurs, et nous amenait à comprendre pourquoi il insistait si constamment sur la réalité de l'incarnation du Christ. Il était évident que le premier chapitre de son *Évangile* contenait une suite d'aphorismes directement opposés aux opinions de ces gnostiques. Par exemple, comme ils posaient en principe l'existence de plusieurs *Æons*, ou êtres émanés inférieurs à Dieu; comme ils appelaient l'un de ces êtres *le verbe*, un autre, *le seul engendré*, un autre, *la lumière*, etc., et qu'ils assuraient que le monde avait été créé par un mauvais esprit, saint Jean renversa toutes ces opinions, en prouvant que le Père n'a eu qu'un fils, que ce fils est à la fois la lumière, le Verbe, et le seul engendré, et que toutes choses ont été faites par lui. (1)

Mais dans ce prologue sublime il y avait d'autres passages qui ne s'expliquaient pas aussi facilement. Pourquoi y insiste-t-on si fortement sur l'infériorité de saint Jean-Baptiste? Pourquoi nous dit-on qu'il n'était pas la lumière, mais qu'il devait seulement rendre témoignage à la lumière; et pourquoi cette parole est-elle répétée deux fois? Pourquoi nous dit-on que saint Jean-Baptiste n'était qu'un homme ordinaire? Ces assertions répétées doivent avoir été dirigées contre quelques opinions existantes, qu'il était important de réfuter aussi bien que les autres: cependant nous ne connaissons aucune secte qui pût y avoir donné lieu. La publication des livres sabéens a, selon toutes les apparences, résolu la difficulté.

Quand le *Codex Nasaræus* fut publié pour la première fois, plusieurs savants en firent servir les expressions à l'explication de l'*Évangile* de Saint Jean; l'évidence à laquelle

(1) Saint Irénée, *Adv. Hæres.*, l. I, c. I, § 20.

on arriva par cette voie fut d'abord jugée très-forte, (1) mais ensuite rejetée comme de peu de poids, notamment par Hug, si je me le rappelle bien. Cependant, en parcourant ce livre, nous ne pouvons manquer, je pense, d'être frappés de certaines opinions, évidemment anciennes, que l'apôtre semble positivement avoir en vue dans l'introduction de son Evangile. D'abord, la distinction entre la lumière et la vie; secondement, la supériorité de saint Jean-Baptiste sur le Christ; troisièmement, l'identité établie entre saint Jean et la lumière.

La première de ces erreurs était peut-être commune à d'autres sectes gnostiques; mais dans le Codex Nasaræus nous voyons la lumière et la vie formellement distinguées comme deux êtres différents. Dans ce livre, la première émanation de Dieu est le roi de la lumière; la seconde, le feu la troisième, l'eau; la quatrième, la vie. (2) Or, saint Jean combat cette erreur dans le quatrième verset, où il dit: « Et la lumière était la vie. » La seconde erreur, qui consistait à prétendre que Jean était supérieur au Christ, forme le principe fondamental de cette secte. C'est de là que ses membres sont appelés *Mende-Jahia*, disciples de Jean. Une lettre arabe, du patriarche maronite de Syrie, publiée par Norberg, nous dit qu'ils adoraient Jean avant le Christ, (3) qu'ils distinguaient avec soin de « la vie ». En troisièmeli lieu, ils identifient Jean avec « la lumière ». Ces deux dernières erreurs résultent à la fois de ce passage que je prends au hasard dans le livre: « Poursuivant ma route et arrivant à la prison de Jésus, le Messie, je demandai: Qui est emprisonné dans ce lieu? » On me répondit: « Cette prison renferme ceux qui ont nié la vie

(1) Michaelis, *Introduction*, t. III, p. 285 et suiv.

(2) Norberg, p. 8.

(3) Notes de la préface.

et suivi le Messie. (1) » On suppose ensuite que le Messie s'adresse au narrateur en ces termes : « Dis-nous ton nom et montre-nous ton signe, celui que tu as reçu de l'eau, le trésor de splendeur, et le grand baptême de la *lumière*; » et voyant ce signe, le Seigneur l'adore quatre fois. (2) Ensuite les âmes qui sont avec lui demandent la permission de retourner pendant trois jours dans leur corps, afin d'être baptisées dans le Jourdain, « au nom de cet homme, qui s'est élevé au-dessus de lui. (3) » Ici donc nous voyons Jean et son baptême élevés au-dessus du Christ; le Messie distingué de la lumière, et le baptême de Jean appelé le *baptême de la lumière*. Or, nous ne pouvons manquer d'observer la manière précise dont l'évangéliste contredit chacune des ces opinions blasphématoires, quand il nous dit; « que dans le Christ était la vie; que Jean n'était pas la lumière, mais qu'il rendait seulement témoignage à la lumière (v. 7-8), » et que Jean s'avouait lui-même inférieur au Christ. Sur ce point les paroles mêmes de l'Évangile semblent choisies exprès pour combattre l'erreur. Jean rend témoignage et crie, disant : « Voilà celui duquel je disais : *Celui qui viendra après moi sera choisi avant moi*, car il était avant moi (v. 15). »

Nous avons tout lieu de penser que les opinions de cette étrange secte se sont beaucoup modifiées dans le cours des siècles; mais leur conformité avec les doctrines gnostiques, et en outre, quelques preuves historiques, démontrent que cette religion n'est pas moderne; elle semble n'être issue que de ceux-là qui reçurent le baptême de Jean. En tous cas, la publication des documents et les

(1) Tom. II, p. 9.

(2) *Ib.*, p. 11.

(3) *Ib.*, p. 13. *In nomine hujus viri qui te praterit.*

WISEMAN. II.

informations plus amples que nous avons obtenues ont fait voir qu'il existait parmi les gnostiques des opinions qui correspondaient exactement avec les erreurs condamnées par saint Jean. Des expressions, auparavant inintelligibles, sont par là devenues claires; il a été prouvé que la suite de propositions ou d'axiomes sans liaison apparente, qui ouvrent le premier chapitre de saint Jean et qui semblent insister inutilement sur des points de peu d'intérêt pour nous, étaient dirigées contre des doctrines impies, réfutées dans le même Evangile.

La littérature samaritaine présente encore un exemple d'une difficulté résolue par la connaissance acquise, dans les temps modernes, des opinions d'une secte orientale; cette secte tirait son origine des Juifs, au moins en partie, et remontait à une époque très-ancienne de leur histoire; elle ne reconnaissait d'autres livres sacrés que ceux de Moïse. La haine religieuse des Samaritains pour les Juifs était violente; et comme on ne put jamais les réconcilier, il ne paraît pas probable qu'une des deux sectes ait jamais voulu emprunter ses opinions à l'autre. Dans le quatrième chapitre de saint Jean, une femme samaritaine déclare qu'elle croit à l'arrivée prochaine d'un Messie (v. 25); et après elle les habitants de la ville avouent publiquement qu'ils sont dans la même attente (v. 39-42). Cela ne semble-t-il pas improbable? Assurément. Le Pentateuque seul ne pouvait qu'à peine fournir des motifs pour une croyance si fort enracinée et si générale. La difficulté augmente quand nous réfléchissons que le seul passage qui, dans les livres en question, puisse paraître suggérer cette doctrine avec une clarté suffisante, n'est pas interprété par les Samaritains, comme se rapportant au Messie; je veux parler du Deutéronome (xviii, -15): «Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète, etc.» Gesenius, dans son Essai sur la théologie des Samaritains, a prouvé qu'ils n'appliquent aueu-

nement ces paroles à la venue du Christ. (1) Et néanmoins nous avons aujourd'hui toutes les preuves que nous pouvions désirer sur ce point. Car les Samaritains, qui se trouvent réduits maintenant à une trentaine de familles à Nablouz, professent encore leur foi dans la venue d'un Messie, qu'ils nomment Hathab. Durant le dernier siècle, une correspondance fut suivie avec eux à l'effet d'éclaircir la question; cette correspondance a été publiée par Schnurrer (2); son résultat est précisément tel qu'il devait être pour confirmer le récit de l'Évangile. La même conclusion a été encore plus fermement établie par les poèmes samaritains de la bibliothèque Bodléienne, que Gesenius a publiés; l'attente d'un messie y semble clairement exprimée. (3) Ainsi la connaissance moderne des doctrines de ce faible reste des Samaritains a jeté une vive lumière sur un passage qui sans cela nous présenterait encore quelque obscurité.

Après avoir vu de quel secours la philosophie étrangère a été, pour justifier les expressions et par conséquent pour expliquer les paroles de l'Écriture, retournons la proposition, et voyons si, à l'aide de l'Écriture nous pourrions jeter quelque lumière sur la philosophie des autres nations orientales et par là renverser les objections faites contre notre

(1) *De Samaritanorum theologia*; Halæ, 1822, p. 45.

(2) *Eichhorn's biblisches repertorium*, IX, Th. 8. 27. Il y avait eu d'autres correspondances semblables entre ce petit nombre qui reste des Samaritains, et Scaliger, Ludolf, et l'université d'Oxford. Voy. de Sacy, *Mémoires sur l'état actuel des Samaritains*, p. 47.

(3) *Carmina Samaritana e codicibus Londinensibus et Gothanis*; Lips. 1824, p. 75. D'après les objections faites par plusieurs critiques, Gesenius n'est pas disposé à soutenir que ce verset renferme une allusion au Messie, et il convient qu'il peut être différemment interprété. Mais, comme nous savons que le mot employé là, *Hathab* (le convertisseur), est le nom samaritain qui signifie Messie, il n'y a pas lieu, ce me semble, de se départir de la première interprétation de Gesenius. En tous cas, son commentaire place les preuves que nous donnons pour établir que les Samaritains croyaient à la venue d'un rédempteur sur un pied plus sûr qu'auparavant.

religion. De cette manière nous reviendrons à la philosophie orientale, dont nous nous sommes un peu écartés.

On a trouvé une ressemblance extraordinaire entre quelques-uns des principaux mystères du Christianisme et certaines expressions qui se trouvent dans la philosophie d'Orient. Vous savez probablement qu'on rencontre, dans la célèbre épître de Platon à Denys de Syracuse, quelques traces de croyance en la Trinité. Philon, Proclus, Salluste le philosophe, et d'autres platoniciens, contiennent des indications encore plus claires d'une pareille croyance; on est convenu qu'elle ne pouvait avoir été tirée que de la philosophie orientale, dans laquelle on peut découvrir tous les autres dogmes du platonisme.

Les progrès faits dans les recherches asiatiques ont mis cette supposition au-dessus de la controverse. L'Oupnekhat, compilation persane des Vedas, traduite et publiée par Anquetil-Duperron, contient plusieurs passages encore plus analogues aux doctrines chrétiennes que les allusions des philosophes grecs. Je citerai seulement deux passages tirés des extraits que le comte Lanjuinais a faits de cet ouvrage. « Le *Verbe* du créateur est lui-même le créateur, et le grand *fils* du créateur. *Sat* (c'est-à-dire la vérité) est le nom de Dieu, et Dieu est *Trabrat*, c'est-à-dire trois fois ne faisant qu'un. (1) »

De toutes ces coïncidences, il faut se borner à déduire que les traditions primitives sur les doctrines religieuses se sont conservées parmi différentes nations; mais les ennemis du Christianisme, au lieu d'en tirer cette conclusion, les ont avidement saisies pour s'en faire des armes contre sa divine origine. Dupuis a recueilli tous les passages qui pouvaient rendre la ressemblance encore plus frap-

(1) *Journal asiatique*, Par., 1823, tom. III, p. 15-83. Le nom d'Oupnekhat est une corruption du mot indien Upanishad.

pante; il n'a pas même négligé les ouvrages suspects d'Hermès Trismégite, et il a conclu que le Christianisme n'était qu'une émanation de l'école philosophique qui avait fleuri dans l'Orient, longtemps avant la venue de notre divin Sauveur.

Cependant si une école a emprunté d'une autre cette doctrine, on doit maintenant reconnaître que la même investigation qui a étendu aux différentes écoles philosophiques de l'Orient et de l'Occident les points de ressemblance dont nous avons parlé, nous a fait connaître en même temps la source commune de leur origine. Il est aujourd'hui prouvé que la Chine, aussi, a eu son école platonicienne; les doctrines de son fondateur, Laotseu, ont une ressemblance trop frappante avec les opinions de l'académie, pour qu'on ne les considère pas comme des rejetons de la même famille. Les premiers missionnaires avaient publié quelques extraits de ses écrits et quelques détails sur sa vie. Toutefois les extraits de ses écrits étaient incomplets et les détails mêlés de fables. Nous devons à Abel Remusat un mémoire satisfaisant et plein d'intérêt sur l'une et l'autre matière. (1) Non-seulement les principes fondamentaux de Platon sont exprimés dans les ouvrages de Laotseu, mais le savant orientaliste français a même remarqué des ressemblances d'expressions, qu'on ne peut expliquer sans admettre quelque point de contact entre le philosophe athénien et le sage chinois. (2) La doctrine d'une Trinité est trop clairement exposée dans les écrits de ce dernier, pour n'être pas comprise; mais elle est surtout exprimée dans un certain passage de la manière la plus intéressante :

(1) *Mémoire sur la vie et les opinions de Laotseu*, philosophe chinois du sixième siècle avant notre ère, qui a professé les opinions communément attribuées à Pythagore, à Platon et à leurs disciples. Paris, 1823.

(2) Voy. p. 24-27.

« Ce que vous cherchez et que vous ne trouvez pas , s'appelle J ; ce que vous écoutez et que vous n'entendez pas , s'appelle hi (la lettre H) ; ce que votre main cherche et ne peut toucher , s'appelle wei (la lettre V) ; ces trois sont impénétrables , et , réunis , ne forment qu'un seul. Le premier d'entre eux n'est pas brillant , et le dernier n'est pas plus obscur. C'est ce qui s'appelle forme sans forme , image sans image , un être indéfinissable. Remontez , et vous ne trouverez pas son commencement ; descendez , et vous ne pourrez découvrir où il finit. » (1)

Il n'est pas nécessaire de commenter longuement ce passage extraordinaire , il contient clairement la même doctrine que j'ai citée d'après d'autres ouvrages. Je me bornerai à faire remarquer , avec Abel Remusat , que le nom extraordinaire donné à cette essence Tri-une , se compose de trois lettres J. H. V ; car les syllabes exprimées dans le texte chinois n'ont pas de sens dans cette langue , et sont conséquemment la représentation des lettres seules. C'est donc un nom étranger , et nous le cherchions vainement autre part que chez les Juifs. Leur nom ineffable , ainsi qu'il était appelé , et que nous prononçons Jéhovah , se retrouve diversement défiguré dans les mystères de plusieurs nations païennes ; mais dans aucune il ne l'est moins que dans ce passage du philosophe chinois , et assurément il n'eût pu être exprimé dans sa langue d'une manière qui se rapprochât plus du mot originel.

Le savant orientaliste français est loin de voir aucune invraisemblance dans cette étymologie ; il tâche , au contraire , de l'appuyer par des arguments historiques ; il

(1) *Iao* est probablement la forme grecque qui approche le plus de la véritable prononciation du mot hébreu. Même en prononçant le mot chinois I-hi-wei , selon ses syllabes , nous approchons davantage de l'hébreu Jéhovah , tel que le prononcent les Hébreux orientaux , que les Chinois n'approchent du mot *Christus* dans le mot Chi-li-si-tu-su.

examine les traditions, souvent déguisées sous des fables, qui existent encore parmi les sectaires de Laotseu ; et il conclut que le long voyage fait par ce dernier en Occident ne peut avoir eu lieu qu'avant la publication de ses doctrines. Il n'hésite pas à supposer que ce voyage philosophique peut s'être étendu jusqu'à la Palestine ; mais Laotseu n'eût-il pas même été plus loin que la Perse, la récente captivité des Juifs lui aurait donné les occasions de s'entretenir avec eux. (1) Par une autre coïncidence singulière, il était presque contemporain de Pythagore, qui a visité l'Orient pour s'instruire dans la même doctrine ; et peut-être a-t-il rapporté dans sa patrie les mêmes mystères que ce philosophe.

Des auteurs dont le nom est de quelque poids adoptent ces conclusions d'Abel Remusat, soit que nous en fassions une question de philosophie, soit que nous les considérons au point de vue philosophique. Windischmann, que j'ai déjà cité, et dont j'aurai encore occasion de parler, semble regarder les raisons sur lesquelles Abel Remusat se fonde comme digne d'une grande considération. (2) Klaproth défend pareillement l'interprétation de ce dernier contre les objections de Pauthier ; il fait observer que, bien qu'il ne pense pas que le nom de Jéhovah puisse exister en langue chinoise, il ne voit rien d'improbable dans l'idée présentée par son savant ami, et il soutient que l'interprétation donnée par lui n'a pas été suffisamment approfondie. (3)

(1) « Effectivement, si l'on veut examiner les choses sans préjugé, il n'y a pas d'in vraisemblance à supposer qu'un philosophe chinois ait voyagé, dès le sixième siècle avant notre ère, dans la Perse ou dans la Syrie. » P. 13. « Une tradition reçue parmi ses sectateurs est qu'avant sa naissance son âme avait erré dans les royaumes occidentaux de la Perse. » P. 29.

(2) *Die philosophie, etc.*, Erst. Th.; Bonn. 1827, p. 404.

(3) *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao*, pag. 29.

D'après cet exemple, il est assez vraisemblable, si l'on reconnaît quelque rapport entre les doctrines qui furent données aux Juifs et celles du même genre que l'on trouve chez d'autres nations anciennes, que ces nations les ont tirées des lieux qui renfermaient le dépôt des vérités révélées. Cela nous prouve aussi que, dans d'autres circonstances, de pareilles communications ont pu avoir lieu, et met un terme aux vaines objections des écrivains tels que ceux déjà cités, qui prétendent que les dogmes du Christianisme ont été tirés de la philosophie païenne.

A la suite de ces applications partielles, considérons le progrès général que l'on a fait dans une branche des recherches relatives à la philosophie orientale, et qu'on a longtemps employée comme une arme redoutable contre l'Écriture. Vous vous rappelez comment les prétentions de l'astronomie et de la chronologie des Hindous à une antiquité exagérée se sont trouvées réduites à des proportions fort mesquines, vous vous souvenez aussi que j'ai réservé pour ce moment l'examen de l'époque qu'il convient d'assigner à la littérature philosophique dans l'Inde. Je n'ai pas besoin de dire que les incrédules du dernier siècle n'exagéraient pas moins l'antiquité des livres sacrés des Indiens, livres où sont contenus leurs systèmes religieux et philosophiques, et que l'on connaît sous le nom de Vedas : on leur attribuait en effet une antiquité si extravagante, que les livres de Moïse, en comparaison, n'étaient plus que des ouvrages modernes. Il doit être assez intéressant de constater jusqu'à quel point cette opinion a été confirmée ou réfutée par le grand progrès que nous avons fait dans la littérature sanskrite.

La première considération qui doit nous frapper, c'est que les ouvrages de cette nature sont les plus faciles à revêtir d'une apparence d'ancienneté; une certaine simplicité de style et un mysticisme de pensée portent l'es-

prit à leur attribuer une antiquité qui ne peut être vérifiée, comme dans les autres branches de littérature ou de science, par des dates ou par des observations scientifiques. Mais, en même temps, nous pouvons remarquer que, lorsqu'il a été prouvé, contrairement à de hautes prétentions, que les autres branches de la littérature d'une nation sont comparativement modernes, toute autre branche qui partageait cet honneur immérité peut aussi, avec une grande apparence de justice, avoir sa part de leur abaissement, et se voir réduite au même rang que ses sœurs. Ainsi donc, la philosophie morale des Hindous ayant été considérée comme une partie de cette littérature si ancienne de l'Inde, peut bien, en partie au moins, succomber devant les mêmes investigations qui ont privé l'ensemble auquel elle appartenait de son antiquité imaginaire.

Mais des recherches spéciales n'ont pas été négligées, et elles présentent des résultats plus détaillés et plus frappants. Prenons d'abord la supposition extrême qui favorise surtout nos adversaires. L'autorité de Colebrooke sera sans doute regardée comme compétente pour décider les questions qui se rapportent à la littérature sanskrite; il n'a certainement jamais paru disposé à en rabaisser l'importance et la valeur. Or, il prend pour base de ses calculs le savoir astronomique développé dans les Vedas; et il conclut, d'après quelques dates qui s'y trouvent, que leur antiquité ne remonte pas plus haut que quatorze cents ans avant le Christ. (1) C'est une haute antiquité, direz-vous; mais, après tout, il s'en faut d'environ deux cents ans qu'elle ne remonte au siècle de Moïse; et elle coïncide avec l'époque où les arts avaient atteint leur maturité en Égypte.

(1) *Recherches asiatiques*, t. 7, p. 284.

Il existe des recherches plus récentes sur cette question, lesquelles me semblent encore plus remarquables par leurs résultats ; elles sont en outre très-dignes d'intérêt par la réputation de leur auteur. Cet auteur est le doct. Frédéric Windischmann, (1) que je suis réellement heureux d'appeler mon ami, non-seulement à cause de l'éclat de ses talents et de sa science profonde dans la littérature et la philosophie sanskrites, mais surtout à cause de ses nobles qualités, de son aimable caractère, et de ses vertus qui seront un jour l'un des ornements de cette carrière ecclésiastique à laquelle il a désormais consacré sa vie. Exempt du moindre désir d'exagérer ou de diminuer l'antiquité des Vedas qu'il a étudiés avec soin, il a recueilli avec habileté toutes les dates que ces livres présentent, pour en déterminer l'âge véritable. Or, ce qui frappe plus particulièrement dans ses recherches, c'est de voir que tous les efforts des philologues sanskrits se bornent évidemment à empêcher que leur littérature favorite ne soit trop dépréciée ; c'est de voir comment, au lieu de réclamer pour elle, selon l'esprit des écrivains antérieurs, un nombre extraordinaire de siècles, ils bornent les efforts de leur zèle à la faire remonter à une époque raisonnable avant l'ère chrétienne. Le mode d'argumentation suivi par mon savant ami est simplement ceci. Les institutions de Menu semblent, d'après des preuves tirées d'elles-mêmes, avoir été établies avant que la coutume de s'immoler soi-même eût prévalu, du moins complètement, dans toute la presqu'île du Gange. Comme nous apprenons, par les écrivains grecs du temps d'Alexandre, que cette cérémonie se pratiquait alors, l'ouvrage doit avoir été composé antérieurement à cette époque. Or,

(1) *Frederici Henr. Hug. Windischmanni Sancara, sive de theologicis Vedanticorum* ; Bonn. 1833, p. 52.

les institutions supposent l'existence des Vedas, car elles les citent et déclarent qu'ils ont été composés par Brahma. Je sens que, présentée de la sorte, cette argumentation ne fait pas ressortir les connaissances profondes dont notre jeune auteur fait preuve dans la langue sanskrite et le contenu de ces livres sacrés. Tous les principes qu'il pose sont soutenus par une richesse d'érudition que peu d'hommes sont capables d'apprécier complètement. On doit en dire autant du reste de ses arguments qui consistent principalement à prouver, par des recherches philologiques intéressantes pour les seuls initiés, que le style des Vedas est beaucoup plus ancien que celui d'aucun autre ouvrage écrit dans la même langue. (1) Néanmoins ses conclusions ne sont pas affirmatives : elles accordent aux Vedas une antiquité reculée sans doute, mais non pas telle que l'esprit le plus timide en puisse être effrayé.

Après avoir si faiblement rendu justice à ce savant auteur, je crains d'être encore moins capable de rendre hommage convenablement aux travaux de son père dont la réputation, comme philosophe, est si grande en Europe qu'elle me dispense d'aucune observation préliminaire à son égard ; et d'ailleurs, si j'en faisais, je paraîtrais certainement entraîné par les sentiments d'admiration et de respect que je professe à son égard. Dans son ouvrage que j'ai déjà cité aujourd'hui, ce savant universel et profond a mis en ordre, de la manière la plus habile et la plus complète, tous les matériaux connus sur la philosophie indienne. Il la considère moins sous le rapport chronologique que dans son développement intérieur et naturel ; il tâche de découvrir dans chaque partie des systèmes qui la composent les principes qui l'ont animée et qui en ont pénétré tous les

(1) Pag. 58 et suiv.

éléments. Or, dans ce genre de recherches où il faut à la fois réunir une foule immense de faits et posséder une force intellectuelle capable de plonger dans ce chaos et de séparer la lumière des ténèbres, Windischmann a réussi bien au delà de tous les autres écrivains; il examine les diverses époques de système brahminique d'après les doctrines et les principes qui ont fleuri à ces mêmes époques, et les résultats qu'il obtient sont tels que, tout en attribuant une grande antiquité aux livres indiens, ces livres lui procurent une confirmation évidente des faits rapportés dans la Bible. Car l'époque ou période la plus ancienne de la philosophie des brahmes offre, selon lui, l'image exacte des temps patriarcaux tels qu'ils sont décrits dans le Pentateuque. (1)

Mais il est, parmi les historiens de la philosophie, un autre auteur d'une réputation méritée, qui est loin d'être disposé à admettre les prétentions ou les arguments avancés par les orientalistes en faveur d'une si haute antiquité. Ritter, professeur à l'université de Berlin, a examiné avec une grande pénétration toutes les preuves données à l'appui de cette opinion. Il rejette les raisonnements ou plutôt les conjectures astronomiques de Colebrooke, comme ne s'appuyant sur aucune date positive ou calculable; (2) il ne reconnaît guère plus de force aux arguments tirés de l'antiquité apparente des monuments indiens, ou de la perfection de la langue sanskrite. « Car remarque-t-il, le goût des monuments gigantesques ne remonte pas nécessairement à une date si ancienne, il en est quelques-uns qui ont été élevés dans des temps comparativement modernes; d'un autre côté, souvent une langue reçoit tout à coup sa perfection caractéristique et, de la sorte, on ne peut y trouver un critérium certain d'antiquité, à moins

(1) *Die philosophie etc.*, Zweiter, Buch, p. 690 et suiv.

(2) *Geschichte der philosophie*, I Th.; Hamb, 1829, p. 6.

qu'on ne la considère sous le rapport des époques diverses qu'elle présente. (1) Le mode d'argumentation suivi par Ritter tend plutôt à renverser l'antiquité supposée de la philosophie indienne, qu'à établir aucune théorie nouvelle. Cependant il conclut que l'origine d'un véritable système de philosophie doit pas remonter plus haut que le règne de Vikramaditja, environ cent ans avant l'ère chrétienne. (2)

Avant de quitter les écrits philosophiques des Indiens, je vous donnerai un exemple de la facilité avec laquelle des hommes qui tiraient vanité du nom d'incrédulés s'accommodaient de n'importe quelle assertion qui semblait hostile au Christianisme. Dans le dernier siècle, un ouvrage indien, dont les doctrines étaient essentiellement chrétiennes, fut publié par Saint-Croix sous le nom d'*Ezour-Vedam*. (3) Voltaire s'en saisit comme d'une preuve que les doctrines du Christianisme étaient empruntées des païens; il déclara que cet ouvrage était d'une prodigieuse antiquité, et qu'il avait été composé par un brahme de Seringham. (4) Or, écoutez l'histoire de ce livre merveilleux.

Lorsque sir Alex. Johnston était chef de la justice à Ceylan, il reçut mission de former un code de lois pour les naturels du pays; il désira consulter les meilleurs ouvrages indiens, et surtout s'assurer de l'authenticité de l'*Ezour-Vedam*. En conséquence, il fit de soigneuses recherches dans les provinces du Sud, et prit des informations dans les pagodes les plus célèbres particulièrement dans celle de Seringham; mais ses efforts furent vains: il ne put obtenir des renseignements sur le brahme, ni sur

(1) Pag. 62.

(2) Pag. 120-124.

(3) *Ezour-Vedam*, ou ancien commentaire du Vedam; Yverdun, 1728.

(4) *Siècle de Louis XV*.

l'ouvrage qu'il avait, disait-on, composé. A son arrivée à Pondichéry, il obtint du gouverneur, le comte Dupuis, la permission d'examiner les manuscrits de la bibliothèque des jésuites, qui n'avait pas été dérangée depuis que ces Pères avaient quitté l'Inde. Parmi les manuscrits, il découvrit l'Ezour-Vedam en sanskrit et en français. M. Ellis, principal du collège de Madras, l'examina soigneusement, et ses recherches firent heureusement découvrir que l'original, le texte sanskrit, avait été composé en 1621, entièrement dans le dessein de favoriser le christianisme, par le savant et pieux missionnaire Robert de Nobilibus, neveu du cardinal Bellarmin et proche parent du pape Marcel II. (1)

De la philosophie, nous pouvons maintenant passer à l'examen de ce que les progrès de l'histoire orientale ont fait pour la religion, et je me contenterai d'un ou de deux exemples.

Le trente-neuvième chapitre d'Isaïe nous apprend que Mérodach-Baladan, roi de Babylone, envoya une ambassade à Ézéchias roi de Juda. Ce roi de Babylone ne reparait plus dans l'histoire sacrée, et le fait même présente une assez grande difficulté; car le royaume des Assyriens était encore florissant, et Babylone n'était qu'une de ses dépendances. Seulement, neuf années auparavant, Salmanasar, le monarque *assyrien*, transporta, dit-on, en d'autres lieux les habitants de *Babylone*; (2) et Manassès, peu d'années après, fut emmené captif à *Babylone* par le roi d'Assyrie. (3) Vers le même temps, le prophète Michée parle encore d'une translation des Juifs à Babylone, tandis qu'il fait mention des Assyriens comme de leurs ennemis les plus redoutables. (4)

(1) *Recherches asiatiques*, t. XIV.

(2) 2 (4) Rois VII, 24.

(3) 2 Chron. xxxii, 2.

(4) Mich. IV. 10, cf. v. 5-6.

Tous ces exemples prouvent incontestablement qu'au temps d'Ezéchias, Babylone dépendait des rois d'Assyrie. Qu'était donc Mérodach-Baladan, roi de Babylone ? S'il n'était que le gouverneur de cette ville, comment pouvait-il envoyer une ambassade de félicitation au souverain juif, alors en guerre avec son maître ? Les listes de Ptolémée ne nous présentent aucun roi de ce nom, et sa place chronologique ne semble pas pouvoir se concilier avec l'histoire sacrée.

Nous serions restés dans ce doute et dans cette obscurité ; l'apparente contradiction de ce texte avec d'autres passages serait restée inexplicable, si les progrès faits de nos jours dans les études orientales n'eussent amené la découverte d'un document de la plus vénérable antiquité. Ce n'est pas moins qu'un fragment de Béroze, conservé dans la Chronique d'Eusèbe. La publication de cet ouvrage, dans l'état le plus parfait, d'après la traduction arménienne, nous fit d'abord connaître le fragment en question ; (1) et j'ai la satisfaction de dire que Gesenius, qu'il m'a fallu citer comme notre adversaire, est l'auteur à qui nous sommes redevables de l'emploi qui m'a été fait. (2)

Cet intéressant fragment nous apprend qu'après que le frère de Sennachérub eut gouverné Babylone, en qualité de vice-roi d'Assyrie, Acises s'empara injustement du pouvoir suprême ; trente jours après, il fut assassiné par Mérodach-Baladan, lequel usurpa la souveraineté pendant six mois ; au bout de ce temps, ce dernier fut à son tour tué et remplacé par Elibus. Mais après trois ans, Sennachérub rassembla une armée, livra bataille à l'usurpateur, le vainquit et le fit prisonnier. Ayant de nouveau réduit

(1) *Eusebii chronicon*, Venet. 1818, t. I, p. 42.

(2) *Commentar über den Jesaja*, Erst. Th. 2. Abth., p. 909 et suiv.

Babylone à l'obéissance, il y laissa son fils Assordan, l'Essarhaddon de l'Ecriture, en qualité de gouverneur.

Il n'existe qu'une différence apparente entre ce fragment historique et le récit de l'Ecriture; car l'Ecriture place le meurtre de Sennachérib et l'avènement d'Essarhaddon au trône avant l'ambassade envoyée à Jérusalem par Mérodach-Baladan. (1) A ceci, Gesenius répond avec justesse que le prophète a suivi cet ordre afin de terminer l'histoire des monarques assyriens, de manière à n'y point revenir, cette histoire n'ayant plus aucune liaison avec le sujet qu'il traite.

Au moyen de cet ordre, en outre, la prophétie relative à l'assassinat de Sennachérib se trouve plus étroitement liée à l'histoire de son accomplissement. (2) D'ailleurs, cette solution, qui suppose quelque intervalle entre le retour de Sennachérib à Ninive et sa mort, devient probable par les paroles du texte même. « Il alla et revint, *et résida à Ninive*; et il arriva, etc. » Bien plus, elle devient certaine par les calculs chronologiques; car il est incontestable que l'expédition de Sennachérib en Égypte doit avoir eu lieu sous la première ou la deuxième année de son règne (714 av. J.-C.), puisque le vingtième chapitre d'Isaïe parle de Sargon comme occupant le trône immédiatement avant cet événement (716). Or, suivant Béroze, à la fin du fragment cité plus haut, Sennachérib avait régné dix-huit ans quand il fut assassiné par ses fils: il doit, par conséquent, avoir vécu plusieurs années après son retour à Ninive. (3) Ce que nous dit Béroze, que la révolte de Babylone arriva sous le règne de Sennachérib, n'est ainsi en contradiction d'aucune manière avec le texte sacré; et cette seule diffi-

(1) Isaïe xxxvii, 38.

(2) *Ib.* v. 7.

(3) *Gesenius*, p. 1002.

culté une fois levée, le fragment détruit toute objection possible contre l'exactitude du texte.

En effet, il nous est parfaitement expliqué comment il y a eu un roi ou plutôt un usurpateur à Babylone, au moment où cette ville était réellement une province de l'empire assyrien. Il était tout naturel que ce Mérodach-Baladan, s'étant emparé du trône, tâchât de former une ligue et une alliance avec les ennemis de son maître, contre lequel il s'était révolté. Ézéchias, qui, aussi bien que lui, avait secoué le joug des Assyriens, (1) et qui avait formé une alliance puissante avec le roi d'Égypte, devait être sa première ressource. D'un autre côté, aucune ambassade ne pouvait être plus agréable que celle-ci au monarque juif, qui se trouvait dans le voisinage de l'ennemi commun, et devait être bien aise de voir une diversion s'opérer en sa faveur au moyen d'une rébellion dans le sein même du royaume de cet ennemi. (2) De là provenaient les égards excessifs qu'il témoigna aux envoyés de l'usurpateur, et qui offensèrent tellement le prophète Isaïe, ou plutôt Dieu, qu'il prédit alors, par la bouche de ce prophète, la captivité de Babylone. (3)

Un autre exemple de l'avantage que peuvent procurer les progrès des recherches historiques faites sur l'Orient nous est offert par les lumières obtenues en dernier lieu relativement au culte religieux du Thibet. Quand, pour la première fois, l'Europe eut connaissance de ce culte, il lui fut impossible de n'être pas frappée des analogies qu'il présentait avec les rites religieux des Chrétiens. La hiérarchie des lamas, leurs institutions monastiques, leurs égli-

(1) 2 (4) R. XVIII, 7.

(2) D'après ce qui a été dit dans le texte, il paraît probable que la révolte de Babylone éclata pendant l'expédition de Sennachérib contre la Judée et l'Égypte.

(3) Isaïe XXXIX, 25.

ses et leurs cérémonies, ressemblaient si exactement aux nôtres, que quelque rapport paraissait nécessairement avoir existé entre les deux cultes. « Les premiers missionnaires n'ont considéré le culte de Lama que comme une sorte de Christianisme dégénéré, comme un reste des sectes syriennes qui avaient autrefois pénétré dans ces parties reculées de l'Asie. (1) »

Mais d'autres ont fait de cette ressemblance un usage tout différent. « De fréquentes assertions mystérieuses et des soupçons à demi-réprimés, que l'on rencontre dans les ouvrages de certains savants, dit un Orientaliste très-regretté, dont je vais avoir occasion de citer le mémoire à ce sujet, ont conduit plusieurs critiques à se demander si la théocratie des lamas était un reste des sectes chrétiennes, ou si, au contraire, c'était le modèle ancien et primitif d'après lequel les établissements du même genre s'étaient formés dans d'autres parties du monde : telles étaient les idées que l'on prenait dans les notes du voyage du Père d'Andrada, dans celles des traductions françaises de Thunberg, des traductions des Recherches asiatiques et dans plusieurs autres ouvrages modernes, où l'irréligion cherchait à se cacher sous le voile d'une érudition superficielle et menteuse. (2) » « De ces ressemblances, dit Malte-Brun, on se fit des armes contre la divine origine du Christianisme. (3) » En effet, nous voyons ces analogies fournir matière à quelques plaisanteries de Volney. (4)

D'abord ces objections ne furent combattues que par des réponses négatives. Fischer démontra bien qu'aucun écri-

(1) Abel Remusat, aperçu d'un Mémoire intitulé, *Recherches chronologiques sur l'origine de la hiérarchie lamaïque*, réimprimé dans les *Mélanges asiatiques*; Paris, 1825, t. I, p. 129.

(2) *Ib.* Note 2, *Mélanges*, p. 132.

(3) *Précis de la Géographie universelle*, Paris, 1812, tom. III, p. 581.

(4) *Ruines*, Paris, 1820, p. 428.

vain antérieur au treizième siècle ne fait soupçonner l'existence d'un tel système, et qu'on ne peut produire aucune preuve de son antiquité. Mais il avait été de mode de s'appuyer de conjectures plausibles pour attribuer une antiquité extravagante à toutes les institutions de l'Asie centrale. La date vénérable qu'on assignait à cet établissement religieux était parfaitement d'accord avec l'hypothèse scientifique de Bailly, concernant le même pays, et formait le pendant du système romanesque qui avait fait des montagnes de la Sibérie, ou des steppes de la Tartarie, le berceau de la philosophie. Depuis cette époque, l'étude des langues et de la littérature asiatique a fait un pas immense, et la conséquence de ce pas a été la réfutation de tant d'hypothèses extravagantes qu'on a tirée des ouvrages mêmes des écrivains du pays.

Abel Remusat est encore l'auteur auquel nous devons cette précieuse découverte : dans un mémoire intéressant, il nous a fait connaître un fragment remarquable conservé dans l'Encyclopédie japonaise, et contenant la véritable histoire de la hiérarchie lamaïque : sans la connaissance de ce fragment, nous serions peut-être restés toujours livrés à de vagues conjectures ; avec un tel secours, nous pouvons combattre les rêves chimériques, bien que spécieux, de nos adversaires. On supposait que le dieu Boudha se perpétuait lui-même sur la terre en la personne de ses patriarches indiens. Son âme passait successivement dans le corps de quelque nouveau représentant, choisi indifféremment dans toutes les castes, et le dépositaire de sa divinité y avait tant de foi lui-même, il était si sûr de posséder un préservatif certain contre la mort, qu'il avait coutume de se soustraire aux infirmités de la vieillesse en montant sur un bûcher funéraire, d'où il espérait, comme le phénix, prendre son essor vers une vie toute nouvelle. Le dieu demeura dans ce pays jusqu'au cinquième siècle

de notre ère, époque où il jugea prudent de quitter les parties méridionales de l'Inde et de fixer sa résidence en Chine. Son représentant reçut le titre de *précepteur du royaume*; mais, semblable en cela aux derniers califes de Bagdad, il n'évala que la vaine splendeur d'un titre religieux à la cour du céleste empire.

La succession des chefs sacrés se continua dans cet état précaire pendant plus de huit siècles; enfin, dans le treizième, la maison de Tching-kis-Khan les affranchit de leur dépendance et leur accorda une étendue de territoire. Voltaire a dit que Tching-kis-Khan était trop bon politique pour avoir voulu troubler le royaume spirituel du grand Lama dans le Thibet; (1) et cependant il n'y avait pas alors de royaume dans le Thibet; le grand-prêtre du shamanisme n'y résidait pas encore, et le nom de Lama n'y était pas non plus en usage; ce fut le petit-fils du conquérant qui, trente-trois ans après lui, plaça la souveraineté sur la tête du chef de sa religion; et, comme le Bouddha qui vivait alors était natif du Thibet, on lui assigna ce pays pour gouvernement. Ce fut ainsi que la montagne de Pootala, ou Botala, (2) devint la capitale de ce royaume religieux, dont le gouverneur reçut pour la première fois le titre distinctif de Lama, qui signifie prêtre.

Cette histoire de l'origine de la dynastie lamaïque s'accorde parfaitement avec un autre document rempli d'intérêt, et dernièrement publié. C'est une description du Thibet, traduite du chinois en russe, par l'archimandrite le P. Hyacinthe Pitchourinsky; (3) et du russe en français, avec des corrections faites d'après l'original chinois, par Jules Klaproth. (4) Ce document nous apprend que

(1) *Philosophie de l'histoire; Essai sur les mœurs*. Abel Remusat, p. 137.

(2) Voyez le *Nouveau journal asiatique*, oct. 1829, p. 273, note 1.

(3) Saint Pétersbourg, 1828.

(4) Dans le *Nouveau journal asiatique*, août et octob. 1829.

Tchingkis-Khan envahit le Thibet, et qu'il y établit un gouvernement comprenant le Thibet même et ses dépendances. L'empereur Khoubilai, voyant qu'il était difficile de gouverner ce pays éloigné, imagina, pour le soumettre, un moyen qui s'accordait avec les coutumes du peuple. Il divisa le pays du *Thou-pho* en provinces et en districts ; nomma des officiers de différents degrés, et les soumit à l'autorité du *Ti-szu* (précepteur de l'empereur). *Bhâchbah* ou *Pragha*, natif de Sarghia, dans le Thibet, remplissait alors cette fonction. A l'âge de sept ans, il avait lu tous les livres sacrés et il en comprenait les plus sublimes pensées. Ce qui l'avait fait surnommer *l'enfant de l'esprit*. En 1260, il reçut le titre de *roi de la grande et précieuse loi*, et un sceau en jaspe oriental. Outre ces honneurs, il fut revêtu de la dignité de *chef de la religion jaune*. Ses frères, ses enfants et ses descendants remplirent des postes éminents à la cour, et reçurent des sceaux en or et en jaspe oriental. La cour accueillit *Bhâchbah* avec distinction ; elle eut en lui une foi superstitieuse, et ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à le faire respecter. (1)

Au temps où les patriarches bouddhistes commencèrent à s'établir dans le Thibet, ce pays était en relation immédiate avec les contrées chrétiennes. Non-seulement les nestoriens avaient des établissements ecclésiastiques en Tartarie, mais des religieux italiens et français visitaient la cour des khans chargés de missions importantes par le pape et par saint Louis de France. Ils apportaient avec eux des ornements d'église et d'autel, dans l'intention de produire une impression favorable sur les naturels du pays. A cet effet, ils célébraient leur culte en présence des princes tartares, qui leur permettaient d'élever des chapelles dans l'enceinte des palais royaux. Un archevêque

(1) *Ib.* août, p. 119.

italien, envoyé par Clément V, établit son siège dans la capitale du Thibet, il y fit ériger une église où le son de trois cloches appelait les fidèles, et où l'on voyait plusieurs sujets sacrés peints sur les murs. (1)

Rien n'était plus facile que d'engager plusieurs des sectes diverses qui peuplaient la cour du Mongol à admirer et à adopter les cérémonies de notre religion. Quelques membres de la famille impériale embrassèrent secrètement le Christianisme; plusieurs mêlèrent ses pratiques à celles de leur propre croyance, et l'Europe fut alternativement réjouie et désappointée par les récits des conversions impériales et par la découverte de leur fausseté. (2) Ce furent de pareils bruits sur Manghu qui provoquèrent les missions de Rubriquis et d'Ascellino. Entourés de telles cérémonies, instruits par la bouche des ambassadeurs et des missionnaires de l'Occident du culte et de la hiérarchie catholiques, il n'est pas étonnant que les lamas, dont la religion commençait alors à se revêtir de splendeur et de pompe, aient adopté des institutions et des pratiques qui leur étaient déjà familières et que le peuple qu'ils désiraient gagner avait déjà admirées. Les coïncidences de temps et de lieu, la non précédente existence de cette monarchie sacrée, démontrent amplement que la religion du Thibet n'est qu'une tentative d'imitation de la nôtre. Je ne crois pas devoir suivre le savant académicien dans la suite de son histoire sur cette dynastie religieuse. Cette dynastie est restée jusqu'à nos jours sous la dépendance des souverains chinois, à la fois révérée et persécutée, adorée et opprimée. Mais elle est déchue pour jamais de ses prétentions à l'antiquité, et les raisons mises en avant pour en faire une rivale et, bien plus, la mère du Christia-

(1) Abel Remusat, p. 138.

(2) Assemani, *Biblioth. orient.*, t. III, p. 380 et suiv.

nisme, ont dû être complètement rejetées après un mûr examen.

J'ai prolongé jusque là ma digression, afin de prévenir toutes les réflexions que ce sujet pourrait suggérer. Mais il serait injuste de l'abandonner sans faire mention de la glorieuse prééminence qu'obtient notre patrie dans la poursuite de ces études. Si notre éducation ne nous a pas formés, comme nos voisins du continent, pour d'aussi profondes recherches dans les parties abstruses de la littérature asiatique, nous apprenons du moins à contribuer, par les moyens nombreux que la Providence a mis à notre disposition, à éclaircir beaucoup de questions qui, autrement, seraient demeurées obscures et cachées. Et ce serait véritablement une honte pour nous si, dans les siècles à venir, l'histoire de toutes nos colonies ne présentait aux recherches du philosophe que des balances d'importations et d'exportations; si les réglemens des revenus annuels de nos coffres nationaux, ou les annales de notre puissant empire dans l'Inde, n'avaient rien de mieux à offrir qu'un établissement composé d'agents militaires et commerciaux, se perpétuant à travers des scènes variées de guerres mercantiles et de royales spéculations. C'est, il faut le dire, un honneur pour notre caractère national, c'est une grande preuve de sa force morale que tant de choses aient été faites par ceux de nos compatriotes dont les professions semblaient nécessairement peu en rapport avec les études littéraires et scientifiques; je ne sais même pas si l'espèce de discrédit qui frappe l'ensemble de notre établissement dans l'Inde ne sera point détruit par l'honneur qui rejaillira du mérite personnel de tant d'illustres individus. La postérité ne manquera pas de remarquer que tandis que la France, lors de son expédition d'Égypte, envoyait des savants et des littérateurs à la suite de ses armées, pour lui rapporter des monuments de cette con-

trée lointaine, l'Angleterre n'a pas eu besoin de faire une telle distinction, et qu'elle a trouvé, parmi ceux qui livraient ses batailles et dirigeaient ses opérations militaires, des hommes en état de déposer l'épée pour prendre la plume, et capables de décrire tous les monuments intéressants avec autant de sagacité et de savoir que si les lettres eussent été leur seule occupation. (1) Nous avons l'espoir d'éprouver bientôt un sentiment d'orgueil national encore plus élevé : la fondation, sous le patronage royal du comité de traduction des ouvrages orientaux, a déjà beaucoup augmenté notre fonds de connaissances en ce genre. Elle a intéressé aux progrès de ces études ceux qui, autrement, eussent été peu enclins d'eux-mêmes à les favoriser : elle a réjoui plus d'un savant qui, sans cela, eût languï dans une silencieuse obscurité, et elle en a encouragé beaucoup qui, autrement, ne se seraient pas senti la force nécessaire.

Eoam tentare fidem, populosque bibentes
Euphratem,....
Medorum penetrare domos, Scythiosque recessus
Arva super Cyri Chaldæique ultima regni,
Qua rapidus Ganges, et qua Nyssæus Hydaspes
Accedunt pelago. (2)

(LUCAIN, VIII, 213.)

(1) L'ami tant regretté de l'auteur, le colonel Tod, était de ce nombre.

(2) « Pour aller mettre à l'épreuve la foi orientale, et étudier les peuples qui s'abreuvent dans l'Euphrate, pour pénétrer dans les demeures des Mèdes et dans les retraites des Scythes, par delà les dernières limites de la Perse et de la Chaldée, vers les lieux où le Gange rapide et l'Hydaspe qui haignent Nyssa se jettent dans la mer. »

DOUZIÈME DISCOURS.

CONCLUSION.

OBJET de ce discours. — Caractère de l'évidence confirmative obtenue par la suite de nos études; cette évidence résulte des diverses épreuves auxquelles la vérité de la religion a été soumise. Elle est confirmée par la nature des faits examinés et des autorités dont on a fait usage. — Augures qu'on en peut tirer pour l'avenir. — La religion fortement intéressée aux progrès de toutes les sciences. Adversaires de cette opinion : d'abord, les Chrétiens timides, réfutés par les anciens Pères de l'Église; ensuite, les ennemis de la religion dans les temps anciens et modernes. — Devoir pour les ecclésiastiques de s'appliquer à l'étude, dans la vue de répondre à toutes les objections; et même devoir pour tous les Chrétiens, en proportion de leurs talents. — Avantages, plaisir et méthode des études de ce genre.

J'ai maintenant, encouragé par votre bienveillance, accompli la tâche que j'avais entreprise. Je m'étais promis de parcourir l'histoire de plusieurs sciences, et de prouver par ce moyen si simple combien leurs progrès ont toujours apporté un surcroît de force et de splendeur aux preuves du Christianisme. J'avais promis de traiter mon sujet de la manière la moins fastueuse, de supprimer les exemples et les dissertations déjà donnés dans les livres élémentaires composés à ce sujet, et de tirer mes matériaux, autant que possible, d'ouvrages qui n'avaient pas pour but la défense du Christianisme.

Ayant maintenant rempli de mon mieux ce devoir envers vous, il nous est permis de prendre un peu de repos et de

reporter nos yeux sur la marche que nous avons suivie, ou bien, semblables à ceux qui ont cheminé ensemble, nous pouvons nous asseoir quelques instants à la fin de notre voyage, et récapituler en commun les fruits que nous en avons recueillis. Notre route peut avoir quelquefois paru traverser des lieux stériles et peu intéressants. Je vous ai conduits par des routes étroites et pénibles ; peut-être vous ai-je parfois inquiétés et effrayés ; mais si vous avez à vous plaindre de n'avoir trouvé en moi qu'un guide inhabile, ce guide à son tour pourra répondre qu'il n'a été que trop encouragé à prolonger ses courses errantes, et qu'on lui a montré trop d'indulgence pour lui permettre de s'apercevoir qu'il s'égaraît. Néanmoins, dans les objets qui passaient sous nos yeux, il y a eu assez de variété pour compenser les fatigues du voyage ; nous n'avons jamais perdu de vue un but important, qui tôt ou tard pouvait toujours nous ramener au droit chemin et imprimer l'unité de caractère et l'uniformité de méthode à nos plus grandes déviations. En y ramenant de nouveau nos regards, nous pourrions en quelques instants revenir sur tout l'espace que nous avons parcouru dans notre course.

Et d'abord, on peut me demander quelle addition je crois avoir faite aux preuves du Christianisme. A cette question, je ne répondrai qu'avec la plus grande réserve. Je regarde ces preuves comme trop naturellement et trop profondément enracinées dans le cœur humain pour que la somme totale en soit aisément augmentée ou diminuée par l'influence des considérations extérieures. Quoique nous puissions désirer et mettre à profit les témoignages que les savants ont habilement recueillis en discutant avec les ennemis du Christianisme, nous avons, je crois, en nous la conscience que ce n'est pas sur de pareilles démonstrations que nous fondons notre croyance aux doctrines sublimes ou aux consolantes promesses de la religion. C'est ainsi

qu'un habile théoricien vous démontrera par de puissantes raisons, fondées sur les histoires sociale et naturelle, que vous devez aimer vos parents, tandis que vous et lui vous saurez fort bien que ce n'est pas pour ces raisons que vous les avez aimés, mais que vous avez suivi une impulsion bien plus sainte et bien plus intime. De même, quand nous avons une fois embrassé la véritable religion, nous n'avons plus besoin d'en rechercher les preuves ou les causes dans les raisonnements des livres ; elles s'identifient à nos plus saintes affections ; elles naissent du sentiment qui nous fait trouver nécessaires à notre bonheur les vérités qu'elles contiennent ; elles naissent de ce que ces vérités nous donnent la clé des secrets de la nature, la solution de tout problème mental, l'accord de toutes les contradictions de notre condition anormale, et la réponse à toutes les questions solennelles d'une conscience inquiète.

La religion est donc comme une plante qui pousse ses racines jusqu'au fond de l'âme ; ces racines ont en elles des fibres menues et déliées qui percent et pénètrent dans les plus solides fondements d'un esprit sage, et en même temps des branches fortes et noueuses qui s'entrelacent à nos sentiments les plus doux et les plus purs. Et si au dehors elle jette des bourgeons et des rejetons innombrables, avec lesquels elle saisit et retient, comme avec autant de mains, les objets mondains et visibles, c'est plutôt pour leur avantage et pour les embellir que par aucun besoin de semblables appuis ; ce n'est pas d'eux qu'elle tire le principe naturel et nécessaire de sa vitalité. Eh bien ! cette riche végétation extérieure est ce dont principalement nous nous sommes occupés ; nous avons donné moins d'attention à sa base et à ses racines cachées. Tantôt nous avons entouré de ses rameaux quelques débris négligés et décrépits d'une ancienne grandeur ; tantôt nous l'avons roulée comme une guirlande autour d'un rejeton jeune et vigoureux ; tantôt

enfin nous avons mêlé ses fruits sacrés à des productions moins saines, et nous avons vu quelle grâce et quel agrément étaient ainsi donnés à toutes deux. Nous avons admiré l'éclat, l'intérêt et la beauté que cette union peut répandre sur ce qui autrement scrait insignifiant et profane ; et peut-être aussi, par cette culture, objet de nos principaux soins, avons-nous donné à la plante elle-même un surcroît de vigueur et le moyen de se fortifier plus encore.

En d'autres termes, ces discours ont été principalement consacrés à l'examen des rapports qui existent entre les preuves du Christianisme et d'autres études, et à l'observation de l'influence que les progrès nécessaires de ces études doivent avoir sur l'explication des preuves. Nous ne nous sommes pas occupés des témoignages intimes de la vérité du Christianisme ; mais, en détruisant les objections faites contre la forme extérieure de sa manifestation, contre les documents qui renferment ses preuves et ses doctrines, enfin contre plusieurs des événements particuliers qui se trouvent rapportés dans ces documents, nous pouvons espérer que la solidité naturelle des bases sur lesquelles repose la sainteté de notre religion se trouvera assez accrue et assez préparée pour recevoir un développement plus efficace dans nos esprits. Cette considération admet plusieurs points de vue différents, et conduit à plusieurs conclusions encore plus importantes, qui feront le sujet de ce dernier discours. Et d'abord, je dirai quelques mots sur l'application directe qu'on peut faire des questions traitées jusqu'ici aux preuves générales du Christianisme, et sur l'authenticité des documents sacrés qui établissent d'une manière authentique les principales de ces preuves.

La grande différence entre l'erreur précieuse et la vérité, c'est que la première vue de certains côtés, peut n'offrir à l'œil aucun défaut apparent ; elle ressemble à une pierre précieuse qui renferme une paille, mais qu'on peut

examiner, de façon qu'avec un jeu de lumière, aidé d'une adroite mise en œuvre, le défaut se trouvera caché, tandis qu'il se laissera voir si on tourne la pierre même légèrement, et si on la considère à un autre point de vue. Au contraire, la vérité est un diamant qui n'a pas besoin d'être enchâssé avec soin; sans défaut et sans ombre, elle peut être exposé dans tous les sens, à la lumière la plus vive : partout elle fera voir en elle la même pureté, la même excellence et la même beauté. L'une est le métal impur, qui peut résister à l'action de plusieurs agents, mais qui en rencontre enfin un auquel il cède; la vérité est comme l'or bien préparé qui défie toutes les épreuves auxquelles on le soumet. Il suit de là que, plus nombreux sont les points de contact que présente un système relativement aux autres ordres de recherches intellectuelles ou scientifiques, et plus il fournit d'occasions d'éprouver ce qu'il vaut; s'il ne souffre aucunement des progrès continus que ces recherches font de tous côtés vers la perfection, nous devons en conclure que ses racines plongent si profondément dans l'éternelle vérité, que rien de ce qui est eréé ne peut prévaloir contre son excellence. Aucune tentative n'a été plus fréquente que la fabrication de fausses productions en littérature, mais aucune n'a été plus malheureuse. Lorsqu'un auteur, comme peut-être Synésius, s'est borné à supposer une théorie philosophique, qui peut avoir existé à une époque quelconque, il devient plus difficile de juger de l'imposture; mais quand l'histoire, la jurisprudence, les mœurs, ou d'autres circonstances extérieures entrent dans le plan de l'ouvrage, il est presque impossible qu'il réussisse longtemps à tromper la sagacité des savants. Les fraudes littéraires les plus célèbres des temps modernes, telles que l'Histoire de Formose, ou plutôt encore le Code sicilien de Vella, ont pendant quelques temps embarrassé le monde entier, mais elles ont été enfin découvertes.

Or, le but et la tendance de nos recherches ont été d'examiner les différentes phases de la religion révélée à la lumière qui jaillit d'études si diverses, de voir comment elle supporte l'action de tant de puissances variées et de reconnaître ainsi jusqu'à quel point elle est capable de résister aux attaques les plus perfides, et de défier l'examen le plus obstiné et le moins bienveillant. Assurément, nous pouvons dire qu'aucun système ne s'est jamais présenté plus à découvert et ne pouvait être aussi facilement convaincu d'erreur, s'il en contenait, que le Christianisme. Aucun livre n'offrit jamais tant de moyens de vérifier si ce qu'il renferme est contraire à la vérité que nos saints livres. Nous y trouvons l'histoire des premières et des dernières révolutions du globe, la dispersion de la race humaine, la succession des monarques dans tous les pays environnants, depuis le temps de Sésostris jusqu'aux rois de Syrie; les coutumes, les mœurs et le langage de diverses nations; les grandes traditions religieuses de la race humaine; enfin le récit de plusieurs événements extraordinaires et miraculeux, qui ne sont rapportés dans les annales d'aucun autre peuple. Si les épreuves auxquelles tous ces différents matériaux devaient être soumis avaient été connues quand ils furent ainsi réunis ensemble, on aurait pu se précautionner d'avance contre le danger; mais il n'est point de talent, point d'adresse qui puisse protéger contre l'avenir. Si le nom d'un seul Pharaon égyptien eût été inventé dans un intérêt quelconque, ainsi que l'ont fait, nous l'avons vu, d'autres historiens orientaux, la découverte de l'alphabet hiéroglyphique, trois mille ans après, aurait été l'une de ces chances révélatrices contre lesquelles l'historien ne pouvait se mettre en garde. Si le récit de la création ou du déluge eût été une fiction fabuleuse ou poétique, les pénibles voyages du géologiste à travers les Alpes, ou la découverte des cavernes de hyènes dans une

ile inconnue, n'auraient pas été non plus des preuves sur lesquelles l'inventeur eût compté pour la confirmation de sa théorie. On découvre un fragment de Bérosee, et ce fragment prouve que ce qui semblait auparavant incroyable est parfaitement vrai. On trouve une médaille, et elle complète la conciliation que l'on essayait d'établir entre des contradictions apparentes. Toute science, toute étude, à mesure qu'elle poursuit ses progrès naturels, augmente la masse de nos documents confirmatifs.

Ainsi, le premier résultat important que nous ayons obtenu est donc l'acquisition de cette preuve puissante qui résulte pour un système du grand nombre des vérifications auxquelles on le soumet. Quelques considérations d'une justesse évidente vont appuyer encore cette assertion. Et d'abord, je ferai remarquer que le saint livre n'est pas l'ouvrage d'un seul homme ni d'un seul siècle, qu'il faut y voir plutôt une compilation des écrits de plusieurs. Or, si un écrivain très-habile eût entrepris la tâche d'inventer les annales d'un peuple, d'écrire la biographie chimérique de quelque personnage distingué, de composer un système imaginaire de la nature, ou enfin de décrire suivant sa fantaisie les grands événements dont ce globe a été le théâtre, peut-être à la rigueur aurait-il pu garantir sa fraude contre toute découverte, et mesurer chaque phrase de manière à atteindre le but spécial qu'il se proposait. Mais imaginer que, pendant 1600 ans, depuis Moïse jusqu'à saint Jean, un tel système ait pu être suivi par une succession d'écrivains n'ayant aucun rapport entre eux, doués des talents les plus inégaux, écrivant (si nous admettons pour un moment cette supposition impie) sous les influences les plus diverses; envisageant nécessairement le passé et l'avenir sous différents aspects: imaginer cela, dis-je, c'est imaginer pour l'accomplissement d'une mauvaise action une combinaison d'agents

intellectuels plus étrange que le monde n'en vit jamais. Mais ce n'est pas là ce que nous devons considérer à présent. Il est évident que la possibilité n'aurait pu seconder l'envie de tromper, si cette envie eût existé ; les points de contact avec d'autres faits auraient été infiniment trop multiplés pour que l'accord fût toujours exact. En supposant que Moïse ait connu à fond l'Égypte de son temps, il serait peu probable que tous les annalistes qui lui ont succédé eussent possédé une science égale. Si les opinions du temps de Moïse, sur la constitution physique du monde, étaient si justes qu'il n'y avait aucune change que les découvertes modernes les fissent juger erronées, ce n'aurait pas été une garantie d'exactitude pour ce que dit Isaïe au sujet des affaires de Babylone. En un mot, plus est grande l'étendue de temps et de territoire, plus sont nombreux les événements et les coutumes qu'embrasse le livre sacré, plus le risque d'être découvert eût été grand, si ce livre eût contenu la moindre inexactitude ou la moindre fausseté.

Secondement, nous pouvons remarquer que les passages vérifiés par nos recherches ont été rarement des événements principaux, ou le sujet direct que traitaient les orateurs inspirés ; mais en grande partie des observations incidentes, ou des récits sur lesquels on aurait à peine cru que des recherches pussent être faites. L'origine commune de tout le genre humain et la dispersion miraculeuse de notre race ne sont pas des sujets longuement et fastueusement développés ; la première de ces traditions est donnée comme sous-entendue, et la dernière est racontée de la manière la plus simple. Cependant nous avons vu quelle longue suite d'études il a fallu pour découvrir des preuves à l'appui de ces événements et détruire les fortes préventions nées des premières apparences, et nourries par les présomptueuses conclusions d'une science mal

étudiée. Les divers incidents historiques sur lesquels on a obtenu quelque lumière par l'application de nos découvertes modernes sont, pour la plupart, des épisodes ajoutés à la narration générale de l'histoire domestique des Juifs; ce sont des passages qui auront été écrits par une main moins circonspecte, et sans aucun soupçon qu'on dût un jour s'en servir contre l'ouvrage entier. Néanmoins, ces passages mêmes ont été savamment attaqués sans le moindre résultat favorable pour leurs adversaires.

Troisièmement, nous aurions pu douter en quelque sorte de l'épreuve, si elle eût été exclusivement dirigée par des amis. Mais quoique ceux-ci aient beaucoup travaillé à cette œuvre d'examen et d'explication, la plus grande partie en a été faite par deux classes d'hommes également au-dessus du soupçon : la première comprend ceux qui ont tranquillement suivi leurs études sans avoir la moindre intention d'en appliquer les résultats aux livres sacrés, ou même sans s'imaginer qu'une pareille tâche serait entreprise. L'antiquaire, lorsqu'il dépose dans sa collection une nouvelle médaille et qu'il la déchiffre, ne sait pas, jusqu'à ce qu'il soit au bont de sa recherche, quels renseignements cette médaille lui procurera sur les anciens temps. L'orientaliste pâlit sur des parchemins effacés, sans pouvoir conjecturer quelles lumières il en obtiendra à l'égard des coutumes anciennes, jusqu'à ce qu'il en ait pénétré les obscurités. L'un et l'autre ne poursuivent point leurs études dans la pensée que ce qu'ils découvriront pourra servir au théologien; il n'est aucune prévoyance d'esprit qui eût pu faire espérer au savant Aucher qu'on trouverait dans la traduction arménienne d'Eusèbe un fragment de Béroze qui n'existait plus dans l'original; encore moins qu'un tel fragment, s'il venait à être découvert, dissiperait les ténèbres qui obscurcissaient la narration

d'un fait important. Or, une partie, ou plutôt une condition essentielle de mon plan, a été de recourir principalement à des auteurs qui avaient poussé leurs recherches sans faire attention aux avantages qui en pouvaient résulter pour l'accroissement des preuves du Christianisme.

La seconde classe d'écrivains auxquels nous devons une grande partie de nos matériaux est encore plus à l'abri de tout soupçon de partialité pour notre cause. Vous comprenez facilement que je veux parler ici de ceux qui nous sont décidément hostiles. On peut encore séparer ces derniers en deux classes : la première renfermerait les écrivains qui n'admettent pas les conclusions que nous tirons de nos prémisses, quoiqu'ils nous aident à établir ces dernières, ou qui n'attaquent pas notre croyance, bien qu'ils ne l'admettent pas. Ainsi, vous avez vu Klaproth nier la dispersion, et Virey l'unité de la race humaine; tous les deux cependant accumulent des preuves importantes à l'appui de ces deux faits. D'autres nous ont servi bien plus à contre-cœur, puisque leur sagacité et leurs talents se sont appliqués à combattre les propositions mêmes que j'ai tâché d'établir. Oni, le génie de Buffon semble avoir été excité par l'idée qu'il prenait un vol plus hardi que les autres hommes en s'efforçant de dépasser les limites de la croyance universelle. Les pauvres fragments qu'on possédait alors sur l'astronomie des Hindous n'auraient jamais occupé le génie de l'infortuné Bailly, si son empressement n'eût été stimulé par la vaine espérance de construire, à l'aide de ces matériaux, un système de chronologie plus conforme aux opinions irréligieuses de son parti, que la vénérable croyance des anciens âges; et néanmoins, l'imagination de Buffon trouva la première cette théorie d'un refroidissement graduel du globe terrestre, que plusieurs considèrent maintenant comme une solution suffisante des difficultés relatives au déluge. Quant à Bailly, on peut dire qu'en essayant

d'établir l'astronomie des Hindous sur des bases scientifiques, il ouvrirait la voie qui a conduit à reconnaître ce qu'était en réalité cette astronomie.

De telles considérations doivent ajouter un grand poids à l'argumentation suivie dans ce discours. Car elles doivent éloigner tout soupçon que les autorités sur lesquelles cette argumentation se fonde aient été préparées avec soin et par une main amie.

Le premier résultat d'un tel raisonnement, c'est que la religion chrétienne et les témoignages qui la confirment peuvent se vanter à juste titre d'offrir toute la sécurité que donne sur la vérité d'un système la variété infinie des épreuves qu'on lui a fait subir, sans parvenir à l'entamer. Mais la même conséquence a encore une force importante pour l'avenir, elle nous donne désormais des gages de confiance tels que ne pourrait en présenter aucune autre forme d'argument. Si tous les travaux faits jusqu'ici ont contribué à confirmer nos preuves, nous n'avons certainement rien à craindre de ce qui nous reste encore caché. En supposant que les premiers pas dans chaque science eussent été très-favorables à notre cause, et que les progrès nouveaux eussent diminué les avantages que nous avions d'abord obtenus, nous pourrions être alarmés des découvertes ultérieures; mais nous voyons que c'est précisément le contraire: que les commencements des sciences nous sont moins avantageux, et que les progrès sont des plus satisfaisants. Nous devons donc rester convaincus que de plus amples découvertes, loin d'affaiblir les preuves que nous possédons déjà, les affermiront nécessairement.

Et c'est ainsi que nous arrivons à nous former une idée noble et sublime de la religion, à la considérer comme le centre invariable autour duquel se meut le monde moral, tandis qu'elle-même demeure exempte de tout changement; ou plutôt à voir en elle l'emblème de celui qui nous

l'a donnée, le médium qui embrasse tout, dans lequel tout se meut, augmente et décroît, doit naître et mourir sans lui imprimer aucun changement essentiel, et tout au plus en altérant pour quelques instants sa manifestation extérieure.

Nous arrivons à considérer la religion comme le dernier refuge de la pensée, comme le lien qui unit le visible à l'invisible, et qui joint ce qui est révélé à ce qu'on peut découvrir, comme la solution de toutes les anomalies et de tous les problèmes de la nature extérieure et de l'âme invisible ; comme le principe qui fixe et consolide toute science, comme le but et l'objet de toute méditation. Elle nous paraît semblable à l'olivier, cet emblème de la paix, qui a été décrit par Sophocle :

Φύτιον μ' ἀχίρωται αὐτόπειον
Ἐγχείων φύλονμα δαίμων
Τὸ μὲν τις ὄντι τίς ἐστι γάρη
Σπραίσιον αλιόσφι χερὶ πέρσας. (1)

OEDIPE COL. 694.

Après ce que j'ai dit, il serait superflu d'établir formellement en principe que la religion chrétienne ne peut avoir aucun intérêt à comprimer l'étude de la science et de la littérature, ni aucune raison de craindre que cette étude se répande partout, tant qu'elle est accompagnée d'un respect convenable pour la saine morale et pour la pureté de la

(1) « Une plante qui n'a pas été semée par la main de l'homme, mais qui a crû spontanément et nécessairement dans le grand ordre établi par la sagesse créatrice ; une plante redoutable à ses ennemis, et si profondément entrée dans le sol, que nul homme des temps anciens ou modernes n'a pu parvenir à la déraciner. »

foi ; car, si l'expérience du passé nous a donné la certitude que les progrès de la science tendent uniformément à augmenter le nombre de nos preuves en faveur du Christianisme, et à donner un nouveau lustre à celles que nous possédons déjà, il est assurément de l'intérêt et du devoir de la religion d'encourager des progrès semblables ; et pourtant, depuis les premiers temps de l'Eglise jusqu'à nous, il y a eu des hommes qui ont professé une opinion contraire, et nous pouvons les diviser en deux catégories d'après les motifs qui ont excité leur opposition contre la science humaine : la première comprend ces Chrétiens bien intentionnés qui, dans tous les siècles, ont cru que le savoir et la littérature sont incompatibles avec les études sacrées, ou qu'elles détournent l'esprit de la contemplation des choses célestes ; enfin qu'il en résulte un alliage nuisible à cette sainteté continuelle de pensée, qu'un Chrétien devrait toujours s'efforcer de posséder ; ou bien, que de telles études sont clairement condamnées dans l'Ecriture, puisque la sagesse du monde y est réprouvée. Cette classe de Chrétiens timides dirigea d'abord son opposition contre la philosophie que tant de Pères, particulièrement ceux de l'école d'Alexandrie, s'efforçaient de concilier avec la théologie chrétienne : ils furent cependant vigoureusement attaqués et réfutés par Clément d'Alexandrie, qui consacra plusieurs chapitres de ses savants *Stromates* à la défense de ses études favorites. Il fait observer avec beaucoup de justesse « qu'un savoir étendu et varié recommande celui qui expose les grands dogmes de la foi à l'esprit de ses auditeurs, inspire l'admiration à ses disciples et les attire vers la vérité. » (1) C'est aussi l'opinion de Cicéron, quand il dit : « La force de la science est grande pour convain-

(1) *Stromata*, liv. I, c. II, t. I, p. 237. éd. Potter.

ere. » (1) Clément appuie son argument de plusieurs citations tirées des saintes Ecritures et des auteurs profanes. Voici de lui un passage remarquable :

« Quelques personnes, ayant une haute opinion de leurs dispositions, ne veulent pas s'appliquer à la philosophie ou à la dialectique, ni même à la philosophie naturelle; elles désirent posséder la foi seule et sans ornement; et cela est aussi raisonnable que si elles s'attendaient à recueillir des raisins d'une vigne qu'elles auraient laissée sans culture. Notre Seigneur est appelé allégoriquement une vigne dont nous recueillons le fruit par une culture assidue, selon ce qu'a enseigné le Verbe éternel. Il nous faut tailler, creuser et lier, et en un mot accomplir tout autre travail nécessaire. De même qu'en agriculture et en médecine, on considère comme le plus propre à l'une ou à l'autre de ces fonctions celui qui a étudié le plus grand nombre de sciences utiles au labourage ou à l'art de guérir; de même nous devons regarder comme le mieux préparé celui qui fait tourner chaque chose au profit de la vérité, celui qui recueille tout ce que la géométrie, la musique, la grammaire et la philosophie elle-même peuvent renfermer d'utile à la défense de la foi; mais le champion qui ne s'est pas instruit avec soin sera certainement méprisé. » (2)

Ces paroles, je dois l'avouer, ne sont pas pour moi un médiocre encouragement; car, si au lieu de la géométrie et de la musique, nous prenons la géologie, l'ethnographie et l'histoire, nous pouvons considérer ce passage comme une confirmation formelle des idées que nous avons exposées dans ces discours, et comme l'approbation des principes qui nous ont dirigés.

(1) *Topica*, oper., t. I, p. 173, éd. Lond. 1681.

(2) *Ib.* c. IX, p. 342.

Tant que cette opposition dura dans l'Eglise, elle fut jugée, par des pasteurs zélés et éloquents, comme préjudiciable à la cause de la vérité. Saint Basile le Grand, particulièrement, semble avoir été dans son siècle un des plus ardents défenseurs des études profanes ; il recommande lui-même vivement que l'on se livre à l'étude de la littérature élégante à l'âge où, selon lui, l'esprit est trop faible pour supporter la nourriture plus solide de la parole inspirée ; il dit expressément que la lecture des écrivains tels que Homère forme un jeune esprit aux sentiments vertueux ; mais il ajoute néanmoins qu'on doit prendre soin de supprimer tout ce qui pourrait corrompre l'innocence du cœur. (1)

Saint Grégoire de Nysse parle de saint Basile avec beaucoup de louanges, parce qu'il faisait servir de tels principes à l'intérêt de la religion, et qu'il les enrichissait de son propre savoir. « Il en est plusieurs, écrit-il, qui font hommage à l'Eglise de leur science profane : tel était entre autres le grand Basile, qui, s'étant dans sa jeunesse emparé des dépouilles de l'Egypte et les ayant consacrées à Dieu, en orna le tabernacle de l'Eglise. (2) »

Mais l'illustre ami de saint Basile est entré plus au long dans les avantages de la science et de la littérature. Saint Grégoire de Nazianze avait été son condisciple à Athènes : tous deux, animés du même esprit religieux, s'étaient livrés avec un brillant succès à l'étude des lettres, considérant la vérité, suivant l'expression de saint Augustin, « partout où on la trouve, comme la propriété de l'Eglise du Christ. » Leur condisciple Julien comprenait si bien la valeur qu'eux-mêmes et les saints hommes de leur temps attachaient à la science humaine, et l'usage puissant qu'ils en faisaient pour renverser l'idolâtrie et l'erreur, que, lors

(1) *Basilii Opera*, t. 1, hom. 24.

(2) *De Vita Mosis*. S. Greg. Nysseni op. Par. 1638, tom. I, p. 209.

de son apostasie , il publia un décret par lequel il était défendu aux Chrétiens de suivre les écoles publiques et de se livrer à l'étude des sciences ; (1) et ce décret fut considéré par eux comme une cruelle persécution. Un passage tiré de l'oraison funèbre que prononça Grégoire à l'honneur de son ami suffira pour vous convaincre que telle était son opinion :

« Je pense que tout homme d'un esprit sain conviendra que la science doit être regardée comme le premier de tous les biens terrestres. Je parle non-seulement de cette science qui est en nous , et qui , méprisant tout ornement extérieur , s'occupe exclusivement de l'œuvre du salut et de la beauté des idées intellectuelles , mais aussi de cette autre science qui vient du dehors , et que quelques Chrétiens induits en erreur rejettent comme fausse , dangereuse , et comme détournant l'esprit de la contemplation de Dieu. » Après avoir remarqué que l'abus fait de la science par les païens n'est pas une raison pour qu'on la rejette , pas plus que la substitution impie qu'ils font des principes de la matière à Dieu ne peut nous détourner de leur usage légitime , il poursuit ainsi : « Il ne faut donc pas blâmer l'érudition , parce qu'il plait à quelques hommes d'agir ainsi ; au contraire , on doit considérer ces hommes comme des sots et des ignorants qui voudraient que tous les autres leur ressemblassent , afin de pouvoir eux-mêmes se cacher dans la foule et dérober à tout le monde leur manque d'éducation. (2) »

Les expressions employées par saint Grégoire sont sévères , mais elles servent à montrer , de la manière la plus évidente , quels étaient les sentiments de ce pieux et savant homme sur l'utilité de la science humaine et de

(1) Socrates, *Hist. eccles.* , lib. I, cap. 12.

(2) S. Greg. Nazianz. *Funebris oratio in laudem Basilii magni*, Op., Par. 1609, p. 323.

la littérature. Si nous nous tournons vers les grandes lumières de l'Eglise d'Occident, nous n'y trouvons pas moins de sévérité envers ceux qui se prononcent contre la science profane. Saint Jérôme, par exemple, s'exprime même durement à l'égard de ceux qui, comme il le dit, « prennent l'ignorance pour la sainteté et se vantent d'être les disciples de pauvres pêcheurs. » Dans une autre occasion, il explique l'Ecriture en s'appuyant de plusieurs auteurs de la philosophie païenne; puis il conclut en ces mots : *Hæc autem de Scriptura pauca posuimus, ut congruere nostra cum philosophis doceremus.* » Nous avons cité ces courts passages de l'Ecriture, afin de montrer que nos doctrines s'accordent avec celles des philosophes. (1) » De telles paroles prouvent clairement qu'il considérait comme chose intéressante et nullement indigne d'un bon Chrétien de rechercher les rapports qui existent entre les vérités révélées et la science humaine, et de s'assurer s'il n'est pas possible de les réunir et de les mettre d'accord.

Son savant ami, saint Augustin, était évidemment du même avis. En parlant des qualités nécessaires à un bon théologien, il range parmi ces qualités la science mondaine, et il lui attribue une grande importance. Ainsi, il écrit : « Si ceux qu'on appelle philosophes ont dit quelques vérités qui soient conformes à notre foi, loin de les craindre nous devons nous les approprier comme un bien qu'ils possèdent injustement. » Il fait ensuite observer que ces vérités, qui se trouvent éparses dans leurs écrits, sont comme le pur métal mêlé aux ingrédients grossiers que renferme une mine, et que « les Chrétiens doivent s'en emparer dans la vue louable de propager l'Evangile. » « En est-il beaucoup entre les plus fidèles d'entre nous, continue-t-il, qui aient agi autrement ? De quelle quantité d'or,

(1) *Ado. Jovinianum*, lib. II.

d'argent et de précieux ornements n'avons-nous pas vu Cyprien chargé quand il sortit de l'Égypte, lui, ce sage docteur et ce bienheureux martyr ! Que de richesses Lactance, Victorin, Optat et Hilaire n'emportèrent-ils pas du même pays ! Combien de Grecs n'imitèrent-ils pas cet exemple ! (1) »

Il n'est pas difficile de concilier avec ces passages les divers endroits où les Pères semblent blâmer la science humaine; par exemple celui où saint Augustin lui-même, dans une de ses lettres à propos de l'éducation qu'il donnait à Possidius, dit que les études ordinairement appelées libérales ne méritent pas ce nom, alors honorable; car il appartient en propre aux études fondées sur la véritable liberté que Jésus-Christ nous a acquise: de même encore ce passage de saint Ambroise, pour en citer un entre plusieurs, où il dit à Démétrias que « ceux qui savent à quelles souffrances ils doivent leur salut, et quel a été le prix de leur rédemption, ne souhaitent pas faire partie des sages de ce monde. (2) » Il est clair que tous les deux parlent ici de la science vaine, sotte et présomptueuse de sophistes arrogants et d'artificieux rhéteurs, de cette science qui, dépourvue du sel de la grâce et de l'esprit de la religion, est insipide, fade et sans le moindre prix. Et comment un seul instant pourrions-nous avoir une autre pensée, quand nous parcourons les glorieux ouvrages des Pères, lorsque nous contemplons les trésors d'antique science qui s'y trouvent accumulés, quand nous découvrons dans chaque paragraphe des traces de la parfaite connaissance qu'ils avaient de la philosophie païenne, et que chaque sentence nous prouve combien ils étaient

(1) *De Doctrina christiana*, lib. II, cap. 40, op. t. III, part. I, p. 42, éd. Maur.

(2) *Epistolar.* lib. IV, epist. 33, op. tom. V, p. 264, éd. Par. 1632.

familiers avec les plus purs modèles de style ! Qui peut mettre en doute ou qui osera regretter que Tertulien et Justin, Arnobius et Origène aient possédé toutes les armes que pouvait leur fournir la science païenne pour la défense de la vérité ? Qui pourrait souhaiter que saint Basile et saint Jérôme, saint Grégoire et saint Augustin eussent été moins versés qu'ils ne l'étaient dans tous les ouvrages littéraires des anciens ? Bien plus, dans la lettre même que j'ai déjà citée, saint Augustin, si ma mémoire est fidèle, parle sans regret, et même avec satisfaction, des livres sur la musique, que son ami a paru souhaiter d'avoir.

Le temps n'a pas plus changé les sentiments de l'Eglise primitive en ce point qu'en aucun autre. Mobillon a prouvé d'une manière victorieuse que même parmi les hommes qui menaient la vie monastique, l'étude a été encouragée et appréciée dès le commencement. (1) Bacon parle avec de grands éloges du zèle que l'Eglise catholique a toujours montré pour la science. « Dieu, écrit-il, a envoyé dans le monde sa divine vérité, accompagnée des sciences, pour que celles-ci lui servissent d'aides et de suivantes. Nous voyons que plusieurs des anciens évêques et des Pères de l'Eglise étaient très-versés dans les sciences des païens, même à ce point que l'édit de l'empereur Julien, qui défendait aux Chrétiens les écoles et les études, fut regardé comme un instrument plus redoutable contre la foi que les persécutions sanguinaires de ses prédécesseurs. Ce fut l'Eglise chrétienne qui, au milieu des invasions des Scythes venus du Nord-Ouest, et des Sarasins, venus de l'Est, conserva dans son sein les restes de la science profane, qui, sans cela, eussent été entièrement perdus. Dans ces derniers temps, les jésuites ont

(1) *Traité des études monastiq.*, p. 1, c. 15, p. 112, Par. 1691.

baucoup vivifié et fortifié la science, et ont contribué à la consolidation du siège romain.

Ainsi donc, conclut Bacon, outre que la philosophie et la science humaine servent à l'ornement et à l'explication de la religion, elles lui rendent encore deux services importants : d'une part, elles contribuent à l'exaltation de la gloire de Dieu; de l'autre, elles offrent un préservatif excellent contre l'incrédulité et l'erreur. (1)

Entre les deux extrêmes indiqués par Bacon, c'est-à-dire les anciens Pères et la société de Jésus, il existe un long intervalle, durant lequel, en dépit du préjugé ordinaire, nous ne devons pas imaginer que la féconde pensée de l'Eglise ait cessé de s'occuper des études profanes. « Je ferai observer, écrit un auteur ingénieux et savant, que, pour un catholique, non-seulement l'histoire philosophique, mais encore l'histoire littéraire du monde, s'est prodigieusement étendue. Les objets changent de position relative, et plusieurs de ceux qui étaient plongés dans l'obscurité sont maintenant environnés d'une lumière resplendissante. Tandis que les écrivains modernes ne cessent, siècle par siècle, de nous parler des Césars et des philosophes, ou d'exercer leur sagacité dans les parallèles qu'ils tracent entre leurs contemporains, le catholique découvre qu'il y a, entre la civilisation païenne et la civilisation présente, un monde entier, que toutes les sortes de gloires intellectuelles et morales ont illustré; il ne prononce plus les noms de Cicéron et d'Horace, mais ceux de saint Augustin, de saint Bernard, d'Alcuin, de saint Thomas et de saint Anselme; les lieux qu'il associe dans son esprit avec les époques où la science florissait paisible et honorée ne sont plus le Lycée ou l'Académie, mais

(1) *De augmentis Scientiarum*, (Œuvres de Bacon); Lond. 1818, t. VI, p. 63.

Citeaux, Cluny, Crowland ou l'Oxford du moyen-âge. (1) »

Je vous renvoie à cette page riche et brillante ; elle vous prouvera que les études classiques et philosophiques étaient suivies avec zèle et talent dans la solitude du cloître par

The thoughtful monks, intent their God to please
For Christ's dear sake, by human sympathies
Poured from the bosom of the Church. (2)

Mais je ne puis passer sous silence l'opinion d'un homme qui fut un des ornements de ces siècles calomniés. Parmi les admirables sermons de saint Bernard sur les cantiques, il en est un dont voici le sujet : « La connaissance de la science humaine est bonne. » Dans ce sermon, l'éloquent orateur s'exprime ainsi : « Il vous semblera peut-être que je fais trop peu de cas de la science, que je blâme presque les savants, et que j'interdis l'étude des lettres : à Dieu ne plaise ! Je n'ignore pas combien les savants ont servi et servent maintenant l'Eglise, soit en réfutant ses ennemis ; soit en instruisant les ignorants. Et j'ai lu : « Parce que tu as rejeté la science, je te rejeterai, afin que tu ne remplisses pas les fonctions de mon grand-prêtre. (3) »

Tels ont donc été les sentiments et la conduite de l'Eglise catholique à l'égard de l'application qu'on doit faire de la science profane à la défense et à l'explication de la vérité ; et peut-être la meilleure réponse que l'on puisse faire aux Chrétiens inconsidérés, qui disent que la religion

(1) *Mores catholici*, ou Siècles de foi, liv. III, Lond. 1833.

(2) « Les moines penseurs, occupés de plaire à leur Dieu pour l'amour du Christ, et qui, mûs par des sympathies humaines, sortirent du sein de l'Eglise. » *Yarrow revisited*, 2^e éd., p. 254.

(3) *Serm. 86, super Cantica*, p. 608, Basil. 1566.

n'a pas besoin de ces secours étrangers et artificiels ; est-elle celle du docteur South : « Si Dieu n'a pas besoin de notre science, il a encore moins besoin de notre ignorance. »

La seconde classe d'écrivains qui assurent que la religion n'est pas intéressée aux progrès de la science, est mue par des motifs bien différents ; car elle renferme ces ennemis de la révélation, contre lesquels ces discours ont été principalement dirigés, et qui prétendent que l'avancement de la science a eu pour effet de renverser ou d'affaiblir les preuves de la religion révélée. J'ai eu tant d'occasions de réfuter ces écrivains, que je ne m'arrêterai pas à démontrer davantage la folie de leurs assertions. Je dirai seulement que les adversaires modernes du Christianisme ne sont pas les premiers qui aient fait ce reproche sans fondement, et que c'est en effet la plus vieille accusation qu'on ait portée contre lui. Celse, l'un de ses plus anciens antagonistes, et dont les objections sont parvenues jusqu'à nous, a particulièrement raillé les Chrétiens sur ce qu'ils rejetaient la science dans la crainte qu'elle ne nuisit à leur cause ; mais il rencontra un adversaire formidable dans le savant Origène, qui repousse cette calomnie d'une manière triomphante, et en déduit une conclusion que je ne puis m'empêcher de rapporter : « Puisqu'on voit la religion chrétienne inviter et encourager les hommes à l'étude, ceux-là méritent une sévère réprimande qui cherchent à excuser leur ignorance en parlant de manière à détourner les autres de leur application à s'instruire. (1) » Cette remarque, en montrant qu'Origène croyait impossible que le Christianisme pût souffrir de l'encouragement donné à la science, est en même temps une juste réprimande adressée à cette classe d'amis timides qui s'alarment de ses progrès.

(1) *Contra Celsum*, liv. III. t. I, p. 476, éd. De la Rue.

J'ai eu souvent l'occasion de défendre l'Italie, et particulièrement Rome, contre de sottes calomnies à cet égard : j'ai prouvé que cette ville, sans donner le moindre témoignage de jalousie ou de crainte, avait été la première à encourager la science et la littérature, double moyen de pénétrer et de bien reconnaître jusqu'à la dernière base de la religion. Il n'y a peut-être pas de pays où les hautes branches de l'éducation soient mises aussi libéralement à la portée de toutes les classes, où l'on puisse étudier plus facilement les sciences physiques, et où la littérature orientale et la littérature critique aient été plus favorisées. Cette ville possède trois établissements sous la forme d'universités, où toutes les parties de la littérature et de la science sont cultivées simultanément sous la direction de professeurs habiles ; il existe dans la grande université une chaire d'un genre tout à fait particulier ; elle est destinée à défendre l'Écriture au moyen des découvertes modernes de la philosophie naturelle. (1) Quant à moi, je serais injuste si je négligeais cette occasion de déclarer que toujours, et principalement sur ce qui fait le sujet de ces discours, j'ai reçu les encouragements les plus bienveillants de la part de personnes dont tout catholique doit considérer l'approbation comme sa meilleure récompense sur la terre. (2)

(1) La chaire de *Fisica sacra*.

(2) C'est avec plaisir que je raconte l'anecdote suivante. Il y a quelques années, je mis à la tête d'une thèse soutenue par un élève de mon établissement une dissertation latine de dix à douze pages, sur la nécessité de joindre des connaissances générales et scientifiques aux études théologiques. J'y passais en revue les diverses branches d'études dont parlent ces discours. Mon essai fut bientôt traduit en italien et imprimé dans un journal sicilien ; je crois qu'il parut aussi à Milan. Mais ce qui fut encore plus satisfaisant pour moi, et ce qui peut servir à confirmer ce que je dis dans le texte, c'est qu'étant allé, quelques jours après, visiter le défunt pape Pie VIII, qui était très-savant dans la littérature sacrée et la profane, et lui offrant, suivant l'usage, une copie de la thèse préparée pour lui, j'en vis une autre copie sur la table ; et il m'apprit dans les

Nous pouvons assurément tirer quelques conclusions pratiques de tout ce que j'ai dit et que j'espère avoir prouvé jusqu'à présent ; et d'abord , je m'adresserai , avec toute la déférence convenable , à ceux qui partagent les devoirs et les dangers de mon saint ministère. Sans avoir la présomption de vouloir les instruire ou leur donner des avis , je les conjurerai , comme ami et comme frère , de ne négliger aucune occasion de démentir par leurs actes les reproches persévérants des ennemis de la religion. Ce n'est point par raisonnements abstraits que nous persuaderons au genre humain que nous ne craignons pas les progrès de la science ; c'est en allant au-devant d'elle , ou plutôt en l'accompagnant dans sa marche progressive ; c'est en la traitant comme auxiliaire , comme une amie ; c'est en faisant voir que nous l'avons enrôlée sous nos drapeaux : c'est , je le déclare , en agissant de la sorte que nous pouvons espérer de persuader fermement aux hommes que la vérité est le partage de Dieu seul ; et que les serviteurs de Dieu n'ont rien à redouter d'elle pour eux ou pour leur cause. Une des raisons qui amenèrent les nombreux ravages de l'incrédulité en France , pendant le dernier siècle , fut que ses émissaires la présentèrent au peuple trompeusement ornée du faux-brillant d'une science dérisoire ; qu'ils faisaient usage d'interprétations et de preuves spécieuses tirées de toutes les branches de la littérature , et qu'ils répandaient sur les bords de cette coupe empoisonnée tous les charmes d'un style élégant et d'une imagination brillante : tandis qu'au contraire , à l'exception de Guénée , et peut-être d'un petit nombre d'autres auteurs , ceux qui

termes les plus obligeants , qu'ayant entendu parler de mon petit essai , il se l'était procuré sur-le-champ , et il ajouta , en se servant de l'expression figurée des anciens Pères que j'ai citée : « Vous avez enlevé à l'Égypte ses dépouilles , et vous avez prouvé qu'elles appartiennent au peuple de Dieu. »

entreprenaient de les réfuter ne faisaient malheureusement usage que de raisonnements abstraits et de simples démonstrations didactiques. (1) Est-ce paraître trop exigeant que de recommander de prendre des soins aussi assidus pour orner la religion des charmes qui lui sont naturels, que Dieu même lui a donnés, et que son ennemie lui avait dérobés d'une main sacrilège?

Les formes diverses qu'affecte l'incrédulité, la facilité avec laquelle, semblable à un véritable Protée, elle sait varier son extérieur, et ses mouvements doivent nous tenir dans un état d'activité constante, si nous voulons lui faire face avec succès, ne nous laisser surprendre par aucune de ses métamorphoses, et l'étouffer en dépit de toutes les formes fantastiques qu'elle sait revêtir. « La souplesse de l'erreur, dit un éloquent écrivain de notre temps, nécessite une égale variété de moyens pour défendre la vérité; et qui la défendra plus naturellement contre les usurpations de l'erreur et de l'irreligion, si ce n'est ceux qui consacrent ouvertement leurs études et leur vie à la propagation de la vertu et de la religion? Puisque le ministère du prêtre chrétien a été établi pour enseigner éternellement aux hommes la vérité et la sainteté, il doit se plier aux scènes toujours mobiles du monde moral et se tenir prêt à repousser les attaques de l'erreur et de l'impie, quelles que soient les formes qu'elles puissent prendre. (2) »

(1) Comme preuve de ce défaut, dans un auteur qui s'est élevé plus que je ne l'ai voulu faire, et qui a tâché de porter la guerre sur le terrain ennemi, je pourrais citer un ouvrage, publié à Naples vers la fin du dernier siècle, et qui a pour titre : *Irreligiosa libertà di pensare nemica del progresso delle scienze*. C'est un gros in-4°; mais depuis la première page jusqu'à la dernière, il ne contient pas un seul fait qui prouve que l'incrédulité a été contraire aux progrès de la science. C'est un ouvrage d'un raisonnement sec, et dont le ton est généralement déciamatoire.

(2) *De l'incrédulité moderne considérée sous les rapports de son influence sur la société*; Lond. 1822, p. 4 et 11. Dans un sermon de R. Hall, M. A.

Ces sentiments, qui doivent appartenir aux chefs de toute religion, ont été, il y a plus de mille ans, exprimés sur notre ministère par le glorieux Chrysostôme, dans le livre d'or qu'il a écrit pour les hommes qui marchent dans cette carrière; voici ses paroles : « C'est pourquoi il nous faut prendre toutes les peines possibles, afin que la doctrine du Christ abonde en nous; car les préparatifs de bataille que font les ennemis ne se présentent pas sous une seule forme; la guerre est variée dans ses attaques, et elle est dirigée par des ennemis divers. Tous ne font pas usage des mêmes armes et ne livrent pas les assauts d'après un même plan. Celui donc qui entreprend de les combattre doit connaître les ruses de chacun; il doit manier à la fois l'arc et la fronde, être en même temps chef et soldat, cavalier ou fantassin, et savoir également se battre sur un vaisseau et sur la brèche. Dans une guerre ordinaire, chacun attaque son ennemi d'après les leçons qu'il a reçues; mais dans ce combat, il en est bien autrement; car, si celui qui doit remporter la victoire n'est pas complètement initié à tous les secrets dont il a besoin, le démon sait profiter de quelque point mal gardé pour introduire dans la place des satellites qui s'emparent du troupeau et le mettent en pièces. Mais il n'en est pas ainsi quand le méchant esprit sait que le pasteur est pourvu des armes nécessaires, et qu'il est d'avance averti de ses ruses. C'est donc à nous surtout qu'il convient d'être préparés sur tous les points. (1)

A cet encourageant témoignage en faveur des idées que j'ai exposées, je puis ajouter celui d'un illustre Père de l'Église latine. Saint Jérôme, commentant le verset 8 de

(1) « Possunt regum substantiæ et philosophorum dici dogmata et scientiæ sæculares, quam ecclesiasticus vir diligenter intelligens, apprehendit sapientes in astutia eorum. » *Comment. in Eccl.*, t. II, p. 726.

l'Ecclésiaste, chapitre II : « J'ai amassé pour moi l'or et l'argent et les richesses des rois, » s'exprime ainsi : « Par les richesses des rois; nous pouvons comprendre les doctrines des philosophes et les sciences profanes, et l'ecclésiastique qui les comprend avec soin peut saisir les sages dans leurs propres pièges. »

C'est, direz-vous, une tâche difficile que d'acquérir les connaissances nécessaires pour ces attaques diverses; mais quelle autre noble profession dans la société n'impose pas des obligations aussi pénibles.

..... Pater ipse colendi

Haud facilem esse viam voluit (1).....

(Ving., *Georg.* I, 121.)

Eh quoi ! l'orateur romain déclarera que nul ne peut espérer d'atteindre à la hauteur de sa profession, « à moins qu'il n'ait acquis la connaissance de toutes les sciences. (2) » et cela pour plaire à la multitude, peut-être même pour détourner le cours de la justice; (3) et nous, la crainte du travail et des difficultés nous détournerait d'études semblables, études douces en elles-mêmes, études pleines de fruits excellents, et cela, quand notre but est le plus noble, le plus saint que l'on puisse se proposer ici-bas; quand les sciences, filles de la sagesse incarnée, recevront la consécration et deviendront les prêtresses du Très-Haut, grâce au service même auquel nous

(1) « Le Père lui-même a voulu que la science de son culte ne fût pas une étude facile. »

(2) « Ac mea quidem sententia, nemo poterit esse omni laude cumulatus orator, nisi erit omnium rerum magnarum atque artium scientiam consequutus. » *De Orat.*, lib. I, p. 89.

(3) « L'art de bien dire s'enseigne pour rendre bonnes de mauvaises causes; par lui, on défend les coupables, et on accable les innocents. » *Trist.* II, 273.

les employons. Sans doute, il faut du temps pour se bien disposer à cette manière de réfuter l'erreur et d'expliquer la vérité; mais, je le demande en toute confiance, à quoi le temps pourrait-il être mieux employé? Assurément ce n'est pas en s'occupant des sujets éphémères qui s'emparent pour un jour de l'esprit public; ce n'est pas en se livrant aux pâles ouvrages de littérature qui découlent chaque jour de la source intarissable de nos presses; ou bien encore, en s'abandonnant aux plaisirs insipides qu'offre en général la société. Je m'écrie avec le poète :

Quod si §

Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quo te cœlestis sapientia duceret, lres.
Hoc opus, hoc studium parvi properemus et ampli,
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari. (1)

HORACE, Ep. 1. I. ep. 3, p. 25.

Oui, *parvi properemus et ampli*, grands et petits, hâtons tous l'accomplissement de cette noble tâche. Il est au pouvoir de chacun de faire servir ses études littéraires au progrès de ses études religieuses et à l'affermissement de ses saintes croyances, alors même qu'on ne serait pas doué des talents nécessaires pour augmenter la somme d'évidence générale qui doit servir au bien public. Oui, si nous sommes destinés par la divine Providence à être comme les lampes qui brûlent dans l'Église, et qu'on ne doit pas cacher sous le boisseau, chacun de nous dès lors possède une lampe virginale qu'il doit entretenir avec soin; une

(1) « Brisons les liens de ces froids soucis, et suivons la route que nous trace la sagesse divine, afin d'être, petits et grands, l'honneur de notre patrie et de posséder le bonheur au dedans de nous-mêmes. »

faible mais précieuse lumière qu'il lui faut conserver au dedans de son âme, en ayant soin d'y verser sans cesse de l'huile nouvelle, afin qu'elle puisse le guider dans sa route épineuse, et que cette route ne se trouve pas obscure et embarrassée au moment où l'époux viendra.

Et cependant je ne vois pas pourquoi toute personne, douée seulement de talents ordinaires, ne pourrait espérer, à l'aide d'un travail persévérant, d'augmenter quelque peu les témoignages généraux qui militent en faveur de la vérité. Dans cette science, comme dans toute autre, il y a des degrés modestes : ce sont des chemins tranquilles et retirés qui ne conduisent pas au-delà des bornes de l'intérieur domestique, chemins où peut errer l'esprit timide à l'abri de l'attention publique, et où il peut cueillir d'agréables et humbles plantes, dont les parfums seront aussi doux sur l'autel de Dieu que le riche encens composé avec tant d'art par Bazalél et Oholiab. (1) Le coquillage bigarré que l'enfant ramasse sur le penchant de la colline peut quelquefois être un aussi bon témoignage d'une grande catastrophe que les os gigantesques des monstres marins que découvre le naturaliste en fouillant le roc visqueux ; une petite médaille peut attester d'une manière aussi certaine la destruction d'un empire que l'obélisque ou l'arc triomphal. « Tandis que d'autres, dit saint Jérôme, offrent leur or et leur argent pour le service du tabernacle, pourquoi ne présenterais-je pas comme une humble offrande quelques peaux et quelques tissus de crin ? » (2) A cette belle figure, que chacun peut s'appliquer, j'ajouterai seulement que, si l'or et l'argent servent à orner la maison du Seigneur, les peaux et les tissus de crin, ces dons plus humbles, y peuvent servir de couverture et de protection.

(1) Exod. xxx, 35, xxxi, 2.

(2) *Prologus galeatus*, en tête de la Vulgate.

Je ne doute pas que vous n'ayez souvent admiré les peintures esquissées qu'on voit aux plafonds des appartements de Borgia, dans le Vatican, et où sont représentées les sciences tenant leurs cours séparées. Chacune d'elles siège sur un trône ; elle s'offre sous les traits et avec le maintien de la plus noble et de la plus majestueuse beauté ; elle est entourée des emblèmes et des images qui figurent le mieux son pouvoir sur la terre ; elle semble réclamer l'hommage de tous ceux dont elle attire les regards. Jugez alors quelle aurait été la conception du peintre, et à quelle sublimité d'expression il se fût élevé, s'il avait eu pour tâche de représenter cette science, la plus noble de toutes, notre divine religion, siégeant sur son trône, ainsi qu'il lui convient, et recevant les hommages et les adorations des autres sciences, ses suivantes ! Car si, comme il a été prouvé, elles ne sont que des ministres soumis à l'autorité suprême de la religion ; si elles sont destinées à fournir des preuves de sa puissance, combien la beauté, la grâce, la majesté et la sainteté de cette religion doivent-elles surpasser tous leurs avantages ! Et quel honneur, quel dignité doit rejaillir sur celui qui se sent destiné à porter le tribut de l'une de ces belles vassales, et quelle doit être son admiration quand il se voit aussi près de leur noble reine !

Mais quiconque tentera de cultiver un champ plus vaste, et qui suivra pas à pas, comme nous avons humblement essayé de le faire ici, les progrès continus de chaque science, en ayant soin de remarquer l'influence qu'elle exerce sur les connaissances plus saintes qu'il a déjà acquises ; celui-là, dis-je, en ressentira une joie si pure, en éprouvera un tel surcroît de consolations, qu'il n'est rien dans la seule science humaine qui puisse jamais lui en tenir lieu. Je ne sais à qui comparer un tel homme, si ce n'est à celui qui joint un amour enthousiaste des charmes de la nature à une ample connaissance de ses lois, et

qui passe ses journées dans un jardin rempli de plantes les plus précieuses. Ici, il voit une magnifique fleur qui étale toutes ses beautés aux rayons glorieux du soleil ; là, une autre plus modeste va bientôt épanouir son calice qui n'est encore qu'entr'ouvert ; près de celle-là, il est une troisième fleur sortant à peine de sa tige et ne donnant qu'un léger espoir de tout ce qu'elle pourra devenir ; néanmoins, il attend avec patience, sachant bien qu'une loi a fixé le temps où cette dernière aussi viendra payer son tribut à la lumière et à la chaleur, qui l'ont nourrie. De même, l'homme dont j'ai parlé plus haut voit chaque science, l'une après l'autre, quand l'heure fixée est venue et a fait sentir son influence mûrissante, découvrir quelque forme qui, en ajoutant à l'harmonie variée de l'éternelle vérité, récompense amplement la puissance génératrice qui lui a donné le jour ; quelque stérile qu'elle ait pu paraître d'abord, elle donne à la fin des fruits dignes d'orner le temple et l'autel du vrai Dieu.

Et si cet homme enregistre soigneusement ses propres convictions, s'il les ajoute au recueil déjà formé des autres preuves diverses qui aboutissent à un même centre, il aura certes atteint au but le plus noble pour lequel l'homme puisse désirer de vivre et de s'instruire, son propre avantage et celui du genre humain ; car, comme l'a écrit un sage poète, (1) d'après un saint plus sage encore :

The chief use then in man of that he knowes ,
Is his paines-taking for the good of all ,
Not fleshly weeping for our own made woes ,
Not laughing from a melancholy gail,
Not hating from a soul that overflows
With bitterness breathed out from inward thrall ;

(1) Lord Brooke, *Traité de la science humaine*.

But sweetly rather to ease, loose, or hinde,
 As need requires, this fraile fallen human kinde.
 Yet some seeke knowledge, meere to be knowne,
 And idle curiosity that is;
 Some hut to sell, not freely to bestow,
 These gaine and spend both time and wealth amisse,
 Embasing arts, hy basely deeming so :
 Some to build others, which is charitie;
 But these to build themselves who wise men be. (1)

Quand la science aura une fois été consacrée par des motifs aussi nobles, elle sera bientôt sanctifiée par des sentiments plus purs, elle revêtira un caractère plus calme et plus vertueux qu'il n'est possible aux connaissances humaines de le posséder jamais. Un amour enthousiaste de la vérité naîtra dans l'âme et y étouffera bientôt tout sentiment moins noble et plus terrestre. Nous ne considérerons jamais d'un œil partial la cause que nous défendons, et nous ne la jugerons pas d'après des motifs personnels ;

(1) « Le principal usage que l'homme doit faire de ce qu'il sait, c'est de l'employer au bien de tous, non pas en pleurant avec faiblesse sur des maux que nous nous sommes attirés, non pas en riant avec fiel et tristesse, non pas en maudissant avec la haine d'une âme qui répand au dehors l'amertume qu'elle renferme au dedans ; mais en cherchant doucement à réjouir, à dilater ou à resserrer, selon qu'il en est besoin, cette frêle humanité déchue.

» Mais quelques-uns cherchent à connaître seulement pour être connus, et ce n'est là qu'une vaine curiosité ; ceux-ci, pour vendre leur savoir, et non pour le répandre avec libéralité ; ceux-là, pour dépenser mal à propos leur temps et leur gain, avilissant les arts et les sciences par le vil usage qu'ils en font ; les uns encore pour édifier leur prochain, et voilà la charité ; enfin quelques-uns, pour être édifiés eux-mêmes, et ceux-là sont les sages. »

Ces vers ne sont qu'une paraphrase du magnifique passage suivant de saint Bernard : « sunt namque qui scire volunt eo tantum fine ut sciunt, et turpis curiositas est. Et sunt qui scire volunt, ut scientur ipsi, et turpis vanitas est. Et sunt item qui scire volunt, ut scientiam suam vendant, verbi causa pro pecunia, pro honoribus, et turpis quæstus est. Sed sunt quoque qui scire volunt ut ædificent, et charitas est. Et item qui scire volunt ut ædificentur, et prudentia est. » *Sermo xxxvi, super Cant., p. 608.*

mais, suivant l'avis du digne Schlegel, nous fuirons toute espèce de quetrelle, toute haine contraire à la charité, et nous tâcherons d'entretenir en nous un esprit d'amour et d'unité. (1) » Nous regarderons notre cause comme trop sacrée pour nous laisser conduire par l'influence des passions humaines, ou pour les appeler à notre aide. Les paroles du poète semblent s'adresser à nous, quand il nous excite à rechercher la victoire, mais seulement par la puissance de Dieu :

Βούλει κρατῆν μιν, ἔνθ' ὁδὸν ἴσας κρατῆν.

(SOPHOCLE, *Ajax*, 764.)

Mais ces sentiments auront une puissance encore plus grande, ils nous assureront le succès ; car, si un amour pur et une admiration sans mélange pour la religion animent une fois nos efforts, nous nous sentirons enflammés pour son service d'un dévouement chevaleresque, qui nous rendra infatigables et invincibles quand nous nous armerons pour sa défense. Nos recherches peuvent être longues et périlleuses, nous pouvons rencontrer en chemin des enchanteurs et des sorciers, des géants et des monstres, des séductions et de la résistance ; mais, confiants dans la force de notre cause, nous avancerons toujours ; nous ferons fuir toutes les apparitions, nous combattrons vaillamment tout ennemi réel, et la palme nous appartiendra infailliblement. En d'autres termes, nous nous soumettrons avec patience à l'ennui que peut causer un examen aussi détaillé ; si quelque objection nous est faite, au lieu de nous contenter de réponses vagues, nous interrogerons la branche même de science ou sacrée ou profane d'où elle aura été tirée ; nous nous livrerons avec calme et en toute humilité à ce travail pénible ; nous tâcherons d'en péné-

(1) *Philosophische Vorlesungen*, p. 265.

trer toutes les difficultés et d'en délier avec soin tous les nœuds, et je vous promets que, quelque dépourvue d'espoir que votre tâche ait pu vous paraître d'abord, le résultat de vos efforts sera assurément contenu dans cette légende courte, mais expressive, qu'on trouve encore sur une pierre antique, et que j'espère pouvoir considérer comme le sommaire et l'épilogue de ces discours :

RELIGIO, VICISTI.

Religion, tu as vaincu !

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

SBN VA1-1532280

TABLE DU SECOND VOLUME.

	Pages.
INTRODUCTION ANALYTIQUE	V
SEPTIÈME DISCOURS. — Première partie. — Sur l'histoire primitive . .	29
HUITIÈME DISCOURS. — Deuxième partie. — Continuation du même su- jet.	73
NEUVIÈME DISCOURS. — Archéologie	117
DIXIÈME DISCOURS. — Première partie. — Études orientales. — Litté- rature sacrée	157
ONZIÈME DISCOURS. — Deuxième partie. — Littérature orientale. — Ét- udes profanes.	213
DOUZIÈME DISCOURS. — Conclusion.	253



MÉDAILLE D'ARABÉE



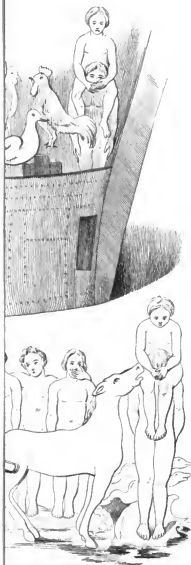
Fig. 1



Fig. 2.

NOE'S ARK DELUGE.

Tempe2.





MONUMENT DE SESAC

